

Pour 2021 le succès ne s'est pas démenti. En effet, 610 auteurs (pour 606 œuvres) ont été au rendez-vous de la 33<sup>e</sup> édition du concours de *L'encrier renversé*. Toutes les Régions de France sont représentées (dont l'Occitanie avec 94 auteurs) et au-delà, le monde francophone avec 108 participations (dont 62 d'Europe).

La qualité de l'écriture ne faiblit pas : multiplicité des styles, richesse de l'inspiration, de même que la diversité des thèmes ; polar, S-F, thriller, drames familiaux... : un étonnement toujours renouvelé à la lecture des œuvres reçues.

Conformément à notre éthique, l'intégralité des manuscrits est lue dans le plus strict anonymat ; de plus, aucun des jurés ne donne son avis avant la première réunion au terme de laquelle une sélection est réalisée : 66 nouvelles cette année. Un deuxième jury, les membres de la rédaction, a ensuite extrait 17 textes qui ont été adressés au jury final, composé essentiellement de lauréats des précédentes éditions et de représentants de nos partenaires, chacun chargé après élagage d'en conserver dix et de les classer du premier au dixième. Ne reste alors plus qu'à poser quelques additions pour déterminer les dix textes qui constitueront le numéro concours que vous avez dans les mains. Chaque nouvelle a ainsi été lue par au moins 4 personnes, et jusqu'à... 79 si elle a atteint le dernier carré.

Notre système de notation est le suivant : 1 (trop insuffisant), 2 (sans relief), 3 (des réserves malgré des fulgurances), 4 (maîtrise et originalité). Tout texte obtenant au minimum un 4 est assuré d'être sélectionné pour le tour suivant.

Nous avons le plaisir d'ouvrir nos colonnes à Brice Gautier, de Villeurbanne, lauréat 2021 pour sa nouvelle « L'homme sans prénom ». Épisode biblique revisité : Gabriel, Marie et une pièce rapportée. L'auteur de *L'étranger* (mais aussi de *L'homme révolté*) a écrit : « Mal nommer un objet c'est ajouter au malheur de ce monde. » Qu'en est-il alors s'il n'est même pas dénommé ? Le second prix va à Jean-Yves Robichon, de Mortagne-sur-Sèvre, pour sa nouvelle « La naissance d'Ulysse ». Dans une balnéostation de la Côte belge, un *sans toit ni loi*, un innomé là aussi, un Personne, va la croiser, elle, qui va le reconnaître et l'interpeller.

Le prix Marie-Schembré est attribué à la Montpelliéraine Janine Teisson pour sa nouvelle « Dérobades ». La narratrice, anxieuse, attend à Tampico (Mexique) l'arrivée de son frère Antonio, exilé volontaire depuis une quarantaine d'années.

Le prix Lycéens va à Onora Liocanville, de Dracy-le-Fort, pour sa nouvelle « Rose noire ». Quarante élèves (autant que d'Immortels) du lycée public de Castres, encadrés par leurs professeur et professeur documentaliste, ont choisi parmi le bouquet des 17 textes finalistes un huis clos vénéneux (qui a paru dans le numéro 89 de *L'ER*).

Quant au petit nouveau, le prix Jeune espoir, récompensant un mineur (parmi les 58 qui ont eu le courage de s'affronter), il a été remporté par Ella Reid, de Petit-Bourg en Guadeloupe, pour « Naine blanche », nouvelle dystopique peignant la vie sur Terre dans un futur lointain...

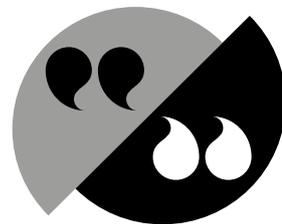
Vous découvrirez dans ce numéro sept autres nouvelles : de B. Dujon, où « vivre, c'est passer d'un espace à l'autre, en essayant le plus possible de ne pas se cogner »\* ; de C. S. Congiu, les rapports (homme/Lou) entendus entre un psy et sa jeune patiente ; de V. Liégard, le quotidien tourmenté de Leïla, porteuse du masque sanitaire obligatoire ; de M. Westphal, les petits secrets d'un pâtissier de la Petite Venise ; d'A. Parodi, une paysannerie intime, tragique mais non dénuée d'espoir ; de C. Laborde, des faits-divers sanglants à la sauce bordel-basquaise ; de C. Cornet, le réveillon impromptu d'un esseulé en banlieue ; et bien sûr, comme de coutume, une nouvelle « historique », cette fois une œuvre signée du Franco-Australien Paul Wenz qui nous trimbale dans les rues bombardées de sa ville natale.

Notre route se poursuit avec l'enthousiasme des premiers jours pour la promotion de la nouvelle inédite francophone. Le numéro 91 paraîtra à l'été.

Bravo à tous les participants du concours 2021, et que l'édition 2022 soit elle aussi de première cuvée !

La rédaction

\* G. Perec.



# Lauriers & confidences

## Brice Gautier

### **L'encrier renversé : D'où vous vient ce goût pour l'écriture ?**

**Brice Gautier :** De la lecture, bien sûr, lecture sans distinction de genres à peu d'exceptions près, qui m'a éveillé au bonheur qu'on peut éprouver en lisant une phrase bien tournée, une histoire bien racontée, une ambiance parfaitement transcrite, des personnages qui vous semblent exister pour de bon quand on referme le livre... Mais je n'écris généralement pas seulement pour raconter une histoire, mais aussi pour exorciser certains angoisses, colères, espoirs et illusions. Si une situation m'interpelle, me fait mal ou me terrorise, je l'intègre dans une histoire dans laquelle je pourrai la maîtriser, la tordre à ma volonté pour finalement la dominer. Au-delà de ce penchant démiurgique, mon goût pour l'écriture est nourri comme beaucoup d'écrivains de mon amour des mots, et aussi du plaisir à assembler des phrases comme un artisan construit des meubles, avec soin, minutie... et en prenant mon temps.

### **L'ER : ... D'où le choix de n'écrire que des nouvelles ?**

**B. G. :** Écrire des nouvelles s'est d'abord imposé comme la seule solution pour écrire tout court : quand on a peu de temps et qu'on ne veut pas patauger pendant des mois dans un roman qu'on ne pourra jamais terminer, on se tourne naturellement vers la nouvelle. Mais avec le temps, ce qui était de prime abord le résultat d'un compromis s'est transformé en véritable choix conscient. J'aime la concision de la nouvelle, qui oblige à travailler chaque phrase, son rythme, sa respiration, à se poser la question de sa pertinence et, le cas échéant, à ne pas hésiter à la couper. J'aime construire des situations et des personnages en quelques phrases, suggérer des liens entre eux, dire à demi-mot ou

taire plus que dévoiler. J'aime l'idée que le lecteur ou la lectrice continuera l'histoire dans son propre monde à partir de ce qu'il ou elle a lu. C'est d'ailleurs pour moi ce qui distingue une nouvelle réussie des autres : sa capacité à constituer un tremplin pour l'imagination. La nouvelle permet également de se focaliser sur un seul message ou une seule idée à transmettre, puis de construire une progression à son service, ce qui, à mon sens, est plus difficile et moins efficace à faire dans un roman. Une fois le message passé, la nouvelle s'arrête.

### **L'ER : Quels sont les auteurs qui vous ont inspiré ?**

**B. G. :** Raymond Carver, sans aucun doute, parmi les premiers. Ses nouvelles résument ce que j'aime dans ce type de littérature : il n'y a pas ou rarement de chute, mais chaque nouvelle installe un ou plusieurs personnages de telle sorte qu'ils vous accompagnent longtemps après la lecture. Je ne crois pas que la nouvelle doit se focaliser sur une chute finale nécessairement spectaculaire, au contraire. Si une bonne chute ne nuit pas, elle cantonne la nouvelle dans l'attente de cette fameuse chute qui décevra une partie des lecteurs et lectrices comme la révélation du coupable déçoit nécessairement celles et ceux qui lisent des romans policiers. Incontestablement, ce sont des auteurs de romans qui ont le plus influencé ma manière d'écrire. Les premiers qui me viennent à l'esprit sont Laurent Mauvignier, Jean Echenoz et Tanguy Viel dont le style rendrait passionnants une liste de courses ou un bulletin de météo marine (pour certains d'entre eux, la concision de leurs romans confine d'ailleurs à la novella). J'aime également les grands conteurs d'histoires comme Joyce Carol Oates, Tom Wolfe, mais aussi José Saramago ou Mario Vargas Llosa.

Enfin, j'aime les nouvelles de science-fiction, bien que je trouve très difficile d'en écrire car inventer un monde nouveau en vingt-cinq mille signes est diaboliquement complexe, ce qui fait que beaucoup sont ratées. Mais quand ça marche... cela donne Philip K. Dick ou Paolo Bacigalupi.

**L'ER : Avez-vous gagné d'autres prix ?**

**B. G. :** Non, mais comme au loto, pour gagner il faut jouer, et je participe rarement aux concours de nouvelles. *L'encrier renversé* est une exception parmi peu d'autres. J'ai eu le bonheur d'être sélectionné à deux reprises au concours de nouvelles de la revue *Rue Saint Ambroise*, c'est à peu près tout.

**L'ER : Les personnages de vos nouvelles, que ce soient *L'homme sans prénom* ou ceux composant le recueil *Même pas mal* (éd. Quadrature), semblent subir plus que choisir leur vie. Cependant, ils parviennent à réagir pour devenir plus forts. Est-ce une thématique qui vous tient particulièrement à cœur ?**

**B. G. :** Oui, sans aucun doute. Cela fait partie, en ce qui me concerne, de la fonction thérapeutique de l'écriture. Mes personnages se doivent d'être plus forts, plus résilients, plus généreux que je ne pourrai jamais l'être. Quand ils ne le sont pas (une nouvelle intitulée « Quatre-vingt-dix minutes » dans le recueil *Même pas mal* met en scène une femme qui se débarrasse indirectement de son mari), c'est pour souligner à quel point ce qu'ils ou elles ont vécu aboutit logiquement à une sorte de punition burlesque, seule issue à leur situation. Les situations sont noires, mais le texte emmène le lecteur sur un chemin plus lumineux où les conjoints trompés ne cèdent pas à la haine ni à la rancune, la douleur devient le signe d'une guérison, la maladie trouve une personne généreuse pour devenir presque acceptable, les préjugés sont vaincus, les faibles se rebiffent et même les fanatiques parviennent à se sortir de leur mode de pensée délétère. Certaines nouvelles se nourrissent de situations réelles que je remâche très longtemps, comme un gamin rumine une humiliation ou une dispute, pour leur trouver une issue qui transcende leur noirceur. Ce doit être aussi pour cela que j'ai choisi la forme courte : je passe plus de temps à chercher ce que je veux écrire qu'à le faire.

**L'ER : Pour vous, que représente ce premier prix de *L'encrier renversé* ?**

**B. G. :** Si je participe peu, voire pas, aux concours de nouvelles, c'est à cause du thème imposé. Je suis

incapable de respecter une contrainte d'écriture si je ne me la suis pas imposée moi-même pour servir un objectif de ma propre narration (par exemple : une nouvelle au conditionnel dans le recueil *Même pas mal* : « Eurydice »). J'ai donc participé plusieurs fois au concours de *L'encrier renversé* ou à celui de *Rue Saint Ambroise* pour l'absolue liberté qu'ils me laissaient dans le choix de la nouvelle à présenter. À chaque fois je choisissais le texte qui me paraissait le meilleur parmi mes nouvelles inédites. Ce type de fonctionnement non thématique est précieux pour quelqu'un comme moi.

**L'ER : Vous faites désormais partie du grand jury de *L'encrier renversé*, comment appréhendez-vous ce nouveau statut ?**

**B. G. :** Avec une certaine appréhension mais beaucoup d'enthousiasme. J'ai toujours ressenti une espèce de syndrome de l'imposteur dans mon approche de la littérature. Scientifique de métier, j'ai toujours pensé que je n'avais pas le niveau ni la légitimité pour me mêler de juger ce que les autres écrivent, même si j'ai une idée très claire de ce que j'aime lire. Les publications en revue et la parution de mon recueil n'ont pas guéri cette sensation de devoir faire mes preuves à chaque texte. J'aime l'idée de conserver cet état d'esprit pour garder la même exigence, mais cela me rend très humble sur ma capacité à participer à une sélection de textes. Voici donc une opportunité de passer derrière le décor et de confronter ma conception de la nouvelle avec d'autres, de découvrir des points de vue différents, d'autres pôles d'intérêt et choix esthétiques, bref : de m'ouvrir l'esprit. C'est une perspective très motivante qui, j'espère, me fera grandir.

**L'ER : Quels sont vos projets littéraires ?**

**B. G. :** Sans surprise... un nouveau recueil de nouvelles. Il s'intitulera *Des histoires de famille*, et tournera autour des cadavres que les familles enferment dans leurs placards, un peu comme dans la nouvelle « L'homme sans prénom ». Il y aura des enfants reniés, des amants frustrés, des maris excédés ou tyranniques, des femmes libérées de leur mari, de faux couples, d'autres qui se reforment sur le tard... Les dix ou douze nouvelles qui constitueront ce recueil sont déjà écrites et je compte en « roder » quelques-unes en les présentant dans les revues. Il reste à faire le choix définitif parmi elles... 

# L'homme sans prénom

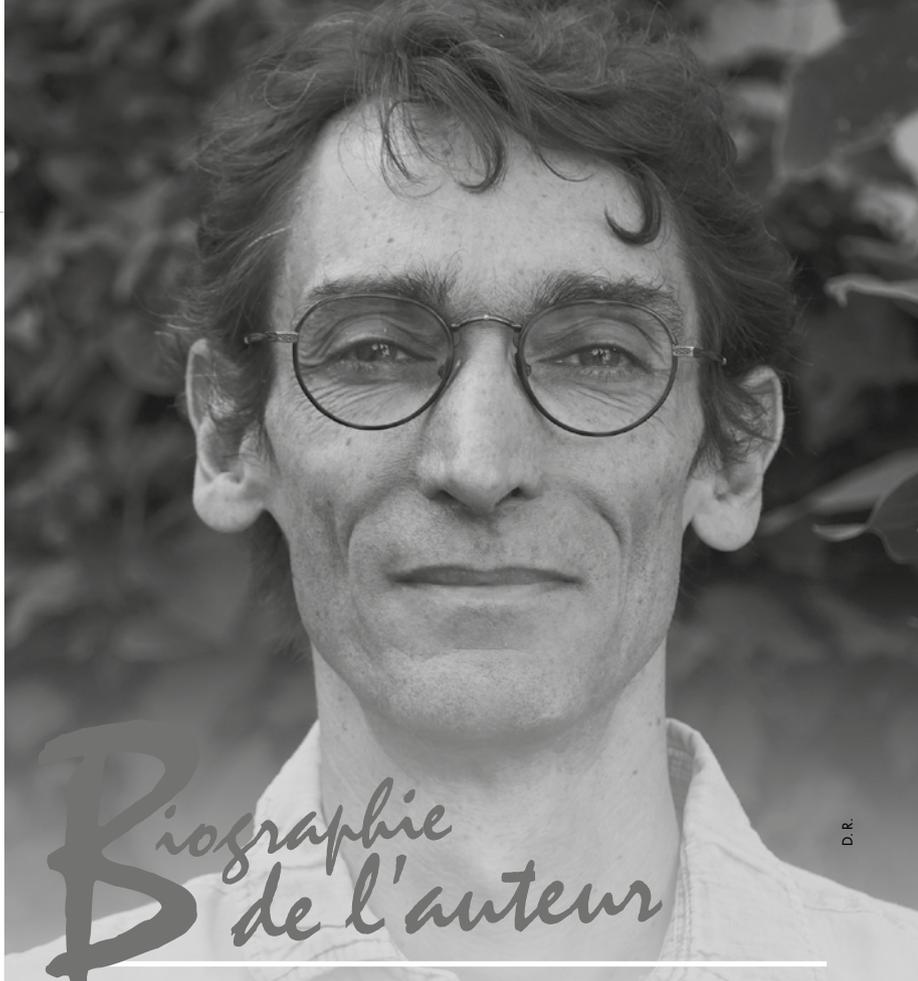
**S**UR LA PHOTO, c'est un vieil homme en habit de jardinier, combinaison vert délavé et bottes en caoutchouc qu'on devine plus qu'on ne les voit car il se tient en retrait du groupe, presque à l'écart. Fidèle à lui-même, il refuse de se mettre en avant, laisse le devant de la scène à ceux dont il serait dommage de ne pas voir le visage sur la photo, ceux dont on désire se souvenir en pareille circonstance, et surtout à ma grand-mère Marie, souriante sous ses cheveux blancs teints immaculés, arborant son éternelle permanente, rayonnante dans toutes les acceptions possibles, ma grand-mère qui relègue dans l'ombre quiconque l'approche de trop près. Lui, il préfère laisser la place comme il l'a toujours fait, par pure gentillesse, même s'il donne ainsi l'impression de ne pas être vraiment impliqué ni réellement intéressé. On confond parfois la gentillesse et l'indifférence.

Il porte son éternel chapeau de paille qui le protège du timide soleil breton quand il travaille dans son potager et qu'il n'enlève pas même quand il rentre dans la petite maison que j'ai toujours connue, achetée trente ans plus tôt dans un village de la baie de Saint-Brieuc, pas trop loin de la mer où mes grands-parents ne vont jamais. Il ne sourit pas vraiment, il ne sourit jamais — je ne me rappelle pas l'avoir entendu une seule fois rire aux éclats —, il se contente de regarder l'objectif avec l'air sérieux de celui qui ne veut pas donner de lui une image trop désinvolte ni donner trop à voir de sa personne, car il sait bien que les images restent et qu'un sourire trop large ou une mine trop sombre vous seront peut-être reprochés des années plus tard. Peut-être ne pense-t-il pas à tout cela et se contente-t-il de poser avec la ribambelle de ses petits-enfants, douze au total, issus de ses quatre enfants dont un, mon père, n'est pas son fils.

La photo a été prise il y a plus de trente ans. Mes parents, oncles et tantes avaient réussi le tour de force pourtant réputé impossible de réunir toute la dynastie sur le grand terrain de la petite maison bretonne, modeste bâtisse incapable de nous loger dans cette configuration pléthorique, pour fêter les cinquante-six ans de mariage de mes grands-parents. C'était une idée de la plus jeune sœur de papa, qui avait encore en ce temps-là des illusions familiales aujourd'hui envolées dans de stratosphériques déceptions, d'organiser cet événement pour marquer d'une pierre blanche un jalon pourtant peu remarquable, cinquante-six ans de mariage, et même si personne ne fête ses cinquante-six ans de mariage ma tante avait comme toujours de bonnes raisons qu'il n'était permis à personne d'ignorer et sur lesquelles il faudra revenir. Les adultes avaient donc, à force de négociations féroces et de compromis bancals, fini par trouver une date, une seule, qui paraissait réaliser le subtil alignement cosmique de leurs agendas, pour faire honneur aux anciens que nous, petits-enfants, connaissions finalement peu tant les mailles du tissu familial étaient lâches, avec, on le verra, quelques trous çà et là. Les plus âgés des parents, dont les miens, avaient choisi de dormir à l'hôtel pour laisser la place et les lits de la petite maison à ma plus jeune tante et à son mari, eu égard à leurs deux enfants jumeaux encore nourrissons, sans parler du troisième à peine plus âgé. Les petits-enfants adolescents, dont j'étais, faisais de cette nuit à l'hôtel une aventure, nonobstant l'emplacement sinistre de l'établissement planté comme un hangar abandonné au milieu d'une zone industrielle peuplée de routiers désœuvrés et de silhouettes fantomatiques vaquant à des occupations dont il valait mieux ne pas connaître l'objet, ainsi que son standing qu'on pouvait qualifier sans lui faire insulte de très bas de gamme.

Le repas de fête avait été programmé le samedi soir pour permettre à chacun de dormir et cuver le dimanche matin avant de reprendre la route qui pour la région bordelaise, qui vers la côte méditerranéenne ou la Lorraine, conséquence d'une diaspora ayant pris soin de disperser les membres de la famille le plus loin possible les uns des autres. Des tables avaient été dressées dans le jardin des grands-parents, décorées par les sœurs et belles-sœurs tandis que les frères et beaux-frères s'occupaient du ravitaillement, des courses de dernière minute et des allers-retours chez le traiteur ou le caviste, ce dernier ayant rempli une bonne partie de ses objectifs de chiffre d'affaires sur cette seule transaction, les pièces rapportées comptant sur la qualité et la quantité des alcools pour faire passer ce moment familial dans un relatif contentement. Mon grand-père se tenait soigneusement à l'écart des discussions sur le choix des vins ou sur la logistique de l'acheminement de l'apéritif, lui qui, après deux infarctus attribués à l'abus d'alcool, avait l'ordre formel et impératif émis par ma grand-mère de ne pas approcher une bouteille à moins d'une longueur de bras, voire deux, on n'est jamais trop prudent. Son alcoolisme passé restait pourtant largement putatif car il était impossible d'obtenir la moindre précision sur ce dossier classé secret défense par ma grand-mère, et dont la seule manifestation visible était une petite bouteille de Coca Cola posée devant l'assiette de son mari à chaque repas, laquelle suscitait inmanquablement l'envie de tous les petits-enfants assis à la même table qui enrageaient de ne pas bénéficier du même régime de faveur que leur grand-père, pour qui on supposait probablement que le goût du Cola suppléerait efficacement celui du bon vin. Cette bouteille incongrue restera dans ma mémoire l'image la plus nette du vieil homme, avec son regard tristement posé sur son assiette, mangeant sans un mot et sans toucher à la bouteille qui disparaissait à la fin du repas comme un accessoire de théâtre subtilisé par un assistant habile, laissant penser que c'était tous les jours la même bouteille qui venait décorer la table comme un signe, ou plutôt un rappel accusateur de son infamie passée.

Mon père, lui, faute de Coca Cola sur sa table, avait franchement versé dans un alcoolisme



## Biographie de l'auteur

D.R.

Brice Gautier est professeur des universités dans une école d'ingénieurs à Villeurbanne, où il enseigne la physique en cycle préparatoire et effectue des recherches en physique des matériaux pour les composants électroniques. Auteur de nouvelles exclusivement, il a publié une vingtaine de nouvelles dans les revues *Harfang*, *Rue Saint Ambroise*, *Les hésitations d'une mouche*, *Pourtant* et *Le cafard hérétique*. Il a également participé à trois anthologies pour les éditions Arkuiris.

Son recueil de nouvelles *Même pas mal* a été publié par les éditions Quadrature en novembre 2021 (voir le compte rendu de J.-L. Rech, p. 60).

**Bibliographie :** RECUEIL — *Même pas mal*, éd. Quadrature. PUBLICATIONS EN REVUE PAPIER — « Comme un homme », nouvelle sélectionnée au concours de nouvelles de la revue *Rue Saint Ambroise*, n° 46, 2021 ; « Prédestinations », *Pourtant*, n° 1, 2020 ; « Légende familiale », *Rue Saint Ambroise*, n° 45, 2020 ; « Coups et blessures », in *Dévoilements*, recueil sur le thème de la violence faite aux femmes, éd. du Pangolin, 2020 ; « Le pont Monte Carlo », in anthologie *Religions d'ailleurs et de demain*, éd. Arkuiris, 2020 ; « Fin de cycle », *Le cafard hérétique*, n° 13, 2019 ; « L'homme de main », in anthologie *En situation de handicap... dans le futur*, éd. Arkuiris, 2019 ; « Quand minuit sonne », *Harfang*, n° 55, 2019 ; « Une leçon de programmation », in anthologie *Transhumains et posthumains*, éd. Arkuiris, 2019 ; « Quatre-vingt-dix minutes », *Les hésitations d'une mouche*, n° 82, 2017 ; « Rapprochement familial », *Les hésitations d'une mouche*, n° 78, 2016 ; « Eurydice », *Harfang*, n° 47, 2015 ; « Erreur de casting », *Les hésitations d'une mouche*, n° 72, 2015 ; « Les yeux fermés », nouvelle sélectionnée au concours de nouvelles de la revue *Rue Saint Ambroise*, n° 33, 2014 ; « Bigorexie », *Rue Saint Ambroise*, n° 32, 2014 ; « Douleur muette », *Rue Saint Ambroise*, n° 30, 2012. PUBLICATIONS EN REVUE NUMÉRIQUE — « Coup de barre », *Squeeze*, n° 22, 2021 ; « Du cadeau comme arme de guerre », *Squeeze*, n° 20, 2020 ; « Douleur muette », *Réticule*, n° 19, 2020 ; « Légende familiale », *Squeeze*, n° 19, 2019 ; « Un chat dans une boîte », *L'ampoule*, 2017.

## L'homme sans prénom

lyrique et mondain, qui alimentait sa bonne humeur autant que son taux de cholestérol. Il boutait en train toute l'assistance composée pourtant exclusivement de ses trois sœurs, de leurs maris et enfants, qui depuis très longtemps avaient fait le tour de ses plaisanteries douteuses et de ses élans d'enthousiasme éthylique, et qui l'écoutaient distraitement en esquissant un rictus strictement nécessaire à la préservation de la concorde familiale. Unique garçon de la fratrie, qui en l'occurrence était plutôt une sororité, il avait toujours constitué l'unique centre d'intérêt de sa mère et l'objet de l'admiration obligatoire de ses sœurs plus jeunes, ce qui avait largement contribué à encourager et développer sa nature narcissique et son égocentrisme virtuose. Je ne sus jamais réellement à quel âge il apprit qu'il n'était pas le fils de mon grand-père, moi-même ne le sus qu'à la mort de celui-ci, et encore ne fut-ce que par le truchement de conversations interceptées voire volées, car personne ne prit jamais la peine de me raconter le détail de l'histoire. Bien plus tard, juste avant de mourir, ma grand-mère essaya de raconter dans une biographie écrite qu'elle n'eut pas le temps de terminer sa version de cet épisode de sa vie, qu'elle prit soin de maquiller et d'enjoliver comme elle l'avait fait sa vie durant pour les moindres détails de son curriculum, s'inventant des amitiés ou des compétences, ajoutant des épisodes à son existence pourtant paisible sous l'occupation allemande, passant sous silence la présence insistante de certains hommes dans son entourage proche, prescrivant les frasques de jeunesse de mon père en les transformant en actes de patriotisme et de courage — son fils ayant été forcé de s'engager pendant cinq ans dans l'armée pour échapper à des accusations de vol — cela pour dire que son témoignage eut autant de valeur que celui d'un maffieux jurant qu'il ne sait pas ce qu'est une prostituée. Malgré sa propension à prendre des libertés avec les faits, il ne fut pourtant pas possible à ma grand-mère de réécrire l'histoire qui, à 15 ans, faillit en faire une fille-mère.

De l'identité du père de son premier bébé on ne se souvient officiellement que du prénom, Gabriel, beaucoup plus âgé qu'elle, probablement déjà père de famille, gravitant autour de la famille bourgeoise pour laquelle ma grand-mère faisait tout ce qu'une fille de 15 ans pouvait faire comme corvées et autres courses pour gagner de quoi contribuer aux finances faméliques de sa famille. On ne sut jamais exactement ce que ledit Gabriel venait faire dans le décor, à part qu'il ne fut pas indifférent aux charmes adolescents de ma grand-mère et réciproquement, malgré les dénégations de cette dernière visant à propager sa fameuse version corrigée de l'histoire dans laquelle

elle aurait joué le rôle de la jeune fille naïve abusée par un adulte malveillant et lubrique. Lorsque le mal fut fait et le scandale en passe d'éclater, mon grand-père, tel le chevalier blanc des contes de fées, arriva sur la scène juste à temps pour blanchir la gentille demoiselle et l'épouser in extremis avant qu'elle ne tombât dans le gouffre de la réprobation sociale et de la damnation divine. Il reconnut l'enfant, permettant à Marie d'échapper au statut infamant de fille-mère, et éleva le petit garçon comme s'il avait été son propre enfant, sans jamais reprocher quoi que ce fût à ma grand-mère ni à son fils, c'est du moins ce qu'affirma mon père d'aussi loin qu'il pouvait s'en souvenir. Il en fut remercié par l'ensemble de la communauté de son village par un mépris incommensurable, celui qu'on réservait à cette époque aux mâles qui se contentent des restes d'un autre, ceux qui mettent leur amour-propre de côté pour épouser une femme engrossée par un rival et héritent d'un bâtard. Mon grand-père se contenta de laisser parler : il était amoureux de Marie et peu lui importait qu'elle eût été un temps séduite par un autre pourvu qu'elle fît sa vie avec lui. Il était à l'évidence dépourvu de la moindre agressivité et ne voyait pas pourquoi il aurait dû se battre avec un homme qui avait manifestement perdu la bataille puisque lui, mon grand-père, avait finalement raflé la mise et obtenu la main de sa belle comme dans les contes de fées, le bébé en prime. On pourrait dire que mon grand-père était moderne et tolérant en matière de mœurs, ou alors qu'il était mou et sans courage. Je pense de mon côté qu'il était surtout gentil, mais on confond parfois la gentillesse avec la pusillanimité.

Le repas commença par un apéritif durant lequel des photos dénichées dans les placards de chacun des enfants de mes grands-parents furent projetées. On y voyait mon père et ses sœurs à différents âges, au milieu de ces années cinquante où les images n'avaient pas encore proliféré jusqu'à l'écœurement et où chaque séance de photo était précédée d'une minutieuse préparation vestimentaire et cosmétique. On ne vit donc que des enfants impeccables dans les bras de leur mère pimpante, puis des adolescents épanouis posant devant la même maison que celle où nous étions rassemblés ce jour-là. Sur aucune de ces photographies en noir et blanc mon grand-père n'apparaisait. Le diaporama était fichtrement long, les pièces rapportées s'ennuyaient ferme et se vengeaient sur les bouteilles de vin blanc qu'un service mal avisé avait posées sur les tables en prévision de l'entrée, mais Marie était ravie et émue de retrouver ses souvenirs aussi propres, aussi conformes à ce qu'elle aurait pu raconter en mentant effrontément, à tel point qu'elle en eut les larmes aux yeux puis sur les joues, achevant

de peaufiner l'atmosphère idéale de retrouvailles que la plus jeune sœur de mon père avait expressément exigée en guise d'objectif de la soirée. La mission était en passe de s'accomplir, jusqu'à ce qu'un cliché, qui avait probablement échappé à la censure d'une sœur trop jeune pour en évaluer la portée toxique, fit tomber dans la salle un de ces silences nauséabonds qui augurent d'une tempête dont les dégâts font craindre des séquelles irréversibles.

Pourtant, il ne s'agissait apparemment qu'un de ces portraits de famille où les enfants sont sommés de se tenir tranquilles et de mettre leurs beaux habits avant de se rassembler dans le jardin et venir poser sous le saule pleureur devant le monsieur avec l'appareil photo. Quatre enfants, un garçon d'à peine 10 ans, deux petites filles plus jeunes et un nourrisson, probablement la plus jeune de mes tantes dans les bras de ma grand-mère, étaient rassemblés sous l'arbre majestueux au fond du jardin et souriaient à l'objectif, heureux de cette occasion de faire une photo de famille par une magnifique journée de printemps. Sauf qu'aux côtés de ma grand-mère l'homme qui se tenait droit dans son costume et regardait l'objectif avec une sorte d'incrédulité indéchiffrable n'était pas mon grand-père. Il s'agissait d'un homme assez grand d'une bonne cinquantaine d'années, cheveux gris et rares sur un visage carré qui ressemblait à s'y méprendre à celui de mon propre père, lequel devait avoir à présent sensiblement le même âge. C'était Gabriel. Même les plus jeunes des petits-enfants se turent pendant que ceux qui connaissaient l'histoire se la remémoraient la gorge serrée et tandis que la plus jeune de mes tantes, Gabrielle, réalisait peut-être pour la première fois consciemment qu'elle portait le même prénom que cet homme qui venait dans le temps fréquemment à la maison et que sa mère accueillait en ami jusqu'à son décès quinze ans plus tôt, ce Gabriel dont on ne parlait pas au grand-père car ce dernier quittait la maison pour s'occuper de son jardin toutes les fois que l'autre venait faire une visite, comme si les deux hommes ne tenaient pas à se trouver en même temps dans la même pièce, ce Gabriel qui venait prendre le café et discuter, comme disait Marie quand on lui posait la question, ce Gabriel qui demandait toutes les fois à voir mon père, le petit René qu'il semblait particulièrement apprécier, peut-être parce qu'il était le seul garçon de la maisonnée, peut-être parce que tout le monde aimait mon père avec son caractère si jovial, son intelligence si vive et sa joie de vivre qui irradiait partout autour de lui.

Ainsi, une seule photographie suffit à rappeler à toute l'assistance que ma grand-mère n'avait jamais renoncé à son amant et l'avait même imposé à mon

grand-père qui, s'il voulait conserver l'amour de sa vie, n'avait pas eu d'autre choix que de regarder ailleurs et d'aller s'occuper de son jardin. Une seconde de plus à regarder l'image agrandie de cet homme, et même les plus jeunes enfants purent comprendre que la grand-mère était allée jusqu'à exiger de mon grand-père qu'il acceptât de donner à sa dernière fille le prénom de son rival, comme une marque définitive du pacte qu'il avait scellé avec le diable pour obtenir de vivre avec ma grand-mère. Un vent froid parcourut toute la salle, qui fit même frissonner les jumeaux nourrissons. Chacun, dans l'espace de ces quelques secondes pendant lesquelles l'image de cet homme resta sur le grand écran blanc installé dans le salon, put mesurer le prix démesuré qu'il avait payé pour la garder, et en creux le peu qu'il en avait obtenu, il suffisait pour cela de se remémorer comment ma grand-mère lui parlait la plupart du temps, certainement beaucoup moins bien qu'à son labrador. Les quatre enfants de Marie firent un effort surhumain pour ne pas se tourner vers mon grand-père, assis au bout de la grande table qui tenait à peine dans le salon, et pour ne pas voir ses yeux humides et sa bouche contractée dans un rictus de douleur. Toutes ces années où il endura la présence de cet homme firent à nouveau irruption dans la maison, lourdes de la rancœur de mon grand-père, de sa haine pour ce Gabriel qui avait gâché sa vie, volé sa famille, et qui avait eu le culot de revenir chez lui pour y prendre des nouvelles de l'enfant qu'un autre élevait à sa place, comme un papa expatrié qui reviendrait périodiquement dans son foyer où il est certain de trouver l'accueil chaleureux qui lui revient de droit. Les pièces rapportées furent soudain frappées par la gentillesse ou par la passivité de cet homme qui aurait pu prendre un fusil et chasser cet intrus de sa maison, au risque de s'aliéner le respect, à défaut de l'amour, de son épouse. Ce n'était peut-être après tout que de la couardise. Il est vrai qu'on confond parfois la gentillesse avec la lâcheté.

La diapositive passa, le vent tourna, et Marie put recommencer à pleurer sans crainte.

Trente ans plus tard je tourne entre mes doigts la photo de groupe où figure mon grand-père. Mon père est mort depuis plusieurs années d'un cancer du poumon qui gagna in extremis la course contre la cirrhose qui le menaçait depuis longtemps. J'ai à mon tour à peu près l'âge qu'il avait le jour de cette fête et mon cœur se serre en pensant à mon grand-père, à son humeur égale et à sa gentillesse à toute épreuve qui fut le ciment de son existence, mais aussi la croix qu'il porta toute sa vie. Marie mourut l'année suivant la fête organisée pour ses cinquante-six ans de mariage, comme Gabrielle l'avait craint en apprenant à quel

point sa maladie était avancée. Mon grand-père ne lui survécut que quelques mois, un troisième infarctus se chargeant, malgré vingt ans sans boire la moindre goutte d'alcool, de lui briser définitivement le cœur.

J'avais trouvé la photo quelques jours auparavant, insérée dans un livre récupéré à la mort de mon père, où elle servait probablement de marquage. J'avais parcouru un par un les visages pour identifier les cousins, oncles et tantes que je ne vois plus depuis des années et dont certains sont probablement morts sans que je le sache. M'arrêtant sur mon grand-père, je me rendis brusquement compte que j'étais incapable de retrouver son prénom. Tous les petits-enfants sans exception l'appelaient uniquement « Papi Marie ». Papi Marie ! Je réalisai alors brusquement à quel point cet homme avait choisi de s'effacer devant ma grand-mère jusqu'à perdre son prénom, et qu'en retour cette femme ne l'avait jamais réellement aimé, ni même respecté, sans parler de le remercier. Je ne m'étendrai pas sur ma propre histoire : il suffit de savoir que c'est à ce moment précis que je décidai, moi à qui on avait toujours inlassablement répété que je tenais ma gentillesse et ma patience de mon grand-père alors même que je ne partageais aucun gêne avec cet homme, moi dont on insinuait en creux que je pouvais me montrer aussi pleutre, indifférent et pusillanime que lui, je décidai donc de prendre mon courage à deux mains et d'envoyer valser mon existence. 

La

K

NOKKE-LE-ZOUTE — 2007.

Il dort là, sur la moquette de cet appartement nu. Il dort au milieu de rien et il trouve que c'est bien. Le rien. C'est Éliot qui lui a déniché cette planque.

— Je te dis qu'il n'y a aucun risque. C'est en vente depuis des années, personne n'en veut. Trop vieux, trop cher, trop de travaux. J'ai gardé le double des clés. Mais, discret quand même, tu vois ce que je veux dire.

L'odeur lui a plu. C'est drôle comme chaque lieu a son odeur. D'infimes molécules de vie qui, au fil du temps, s'incrument, s'accrochent dans les sols, les murs, un peu partout, dans l'air aussi comme une trace de ceux qui ont vécu là. Il ne sait pas pourquoi, mais elle l'a rassuré cette odeur, peut-être même l'a-t-il aimée. Une odeur un peu salée de poussière, celle qui tourbillonne le matin lorsque les premiers rais de soleil filtrent au travers du volet roulant tout juste entrouvert. Il trouve que c'est doux de rester couché sur le sol pour observer ces minuscules particules virevolter dans la lumière tamisée avant qu'elles n'achèvent leur course folle au cœur de la moquette élimée. Alors, il retarde le moment où il faudra bien se lever pour retrouver Éliot, et il regarde le rayon fragmenté transpercer la nuée de particules pour s'aligner en petits points serrés sur la cloison qui délimite le salon. Chaque matin, sur l'écran, le spectacle est différent, les couleurs plus ou moins chaudes. Il pressent que la journée sera belle.

Le premier soir, il a exploré l'appartement : trois pièces, cuisine et salle de bain. Le faisceau de sa torche balayait les murs, révélant les traces jaunies de grands cadres où il imaginait des photos joyeuses de bord de mer, des enfants qui s'éclaboussaient en criant, des parasols orange et des esquimaux qui dégoulinent sur les doigts. En fouillant partout, il s'inventait des histoires de famille, des bonheurs trop simples pour être vrais et qui soudain dégénéraient en drames, peut-être même en meurtres sordides, comme dans ces séries noires qu'il adorait regarder avec son frère. Depuis longtemps, les pièces étaient vides. Il pouvait juste deviner l'empreinte des meubles sur le sol : ici un fauteuil, un lit, une commode peut-être, là ce qui devait être une table basse. Dans la cuisine, scellés dans le mur, subsistaient les placards, en Formica bleu. Dans l'un d'eux, il avait découvert une boîte jaune, métallique, légèrement corrodée. Un vieux truc dont il voyait la pub quand il était gosse : l'ami du petit déjeuner, l'ami Ricoré.

La famille parfaite, dans un matin parfait, avec un soleil parfait. Ça devait ressembler à ça, les vacances : du soleil, un petit déjeuner

# naissance d'Ulysse...

sous un arbre, de jolis bols et des sourires. Hier, il s'est décidé, il a acheté un camping-gaz, un bol, une boîte de Ricoré et un pack de lait. Six bouteilles d'un quart de litre. Du lait UHT qui ne gicle pas dans la trapeuse sous les néons blafards d'un hangar glacé, du lait qui ne poisse pas sur la toile cirée d'une cuisine embuée, du lait neutre, inodore, aseptisé.

Ce matin, il a réchauffé le liquide blanc, l'a versé sur la poudre, dans le joli bol et il a bu. Il a tout bu : le soleil, les sourires, la liberté et il a regardé la mer.

Maintenant, il a compris comment la regarder au travers du volet roulant. Elle apparaît dans l'interstice, entre la cinquième et la sixième lame. Il suffit de coller son œil contre la fenêtre et de le laisser glisser sur la ligne claire qui scinde la vue. Elle se dessine en pointillés, dans le lointain, juste derrière le toit de l'hôtel *Rubens*. Une vision clandestine, dérobée depuis son repaire de fortune. Quand la marée est basse, le panoramique est plus net : le sable, la mer, le ciel. Discret, a dit Éliot, pas question d'ouvrir le volet en grand. Il épie donc la mer par petites touches, dans l'intermittence de ces trouées mystérieuses qui la rendent plus désirable. Il est venu pour elle.

Éliot n'a pas encore appelé.

Sans Éliot, il aurait disparu. Il ne savait pas que l'on pouvait disparaître comme ça, en un rien de temps. Quelques jours suffisaient pour se dissoudre dans une ville. Il les voyait déambuler devant lui, ces silhouettes empressées, les bras chargés, le regard fixe, mais pour elles, déjà, son corps s'effaçait, il n'existait plus. Même les mains qui passaient à hauteur de ses yeux restaient muettes, pas un geste, jamais. Plus rien. Avec une rapidité désarmante, il avait rejoint le monde des invisibles.

— Mec, t'es mal barré. Ça se voit qu't'es pas fait pour la rue.

Éliot l'avait repéré à temps, offert un café, des croissants. Tout est simple avec Éliot. Son truc, les petits boulots dans les villas de bourges : grand ménage de fin de saison, entretien des jardins et puis

tout ce qui se présente. Très vite, il lui a proposé cette planque et l'a embarqué dans ces combines. Depuis, ils font la paire. Éliot préfère les intérieurs et lui les extérieurs : tonte, désherbage, taille, mise à l'abri des plantes fragiles, nettoyage des terrasses. Et des villégiatures de luxe, ça ne manque pas sur la côte. Des havres de paix, nichés au cœur de jardins insouciantes où la vie fleurit bon le gazon ras, le buis taillé et les roses thé. Un joli décor, tellement lisse, tellement vert, tellement parfait qu'il en devenait presque suspect.

Avant la morte saison, ils ne chôment pas, les travaux s'enchaînent, sans pause, la mer est toute proche, mais ils n'ont pas le temps, ils l'entendent dans le lointain, c'est tout. Le soir venu, chacun reprend sa vie. Lui rentre dans son appartement fantôme ; Éliot, en fait, il ne sait pas trop quelle est sa vie. Ils n'en ont jamais parlé. Entre eux, pas de questions, chacun son histoire.

Éliot n'a toujours pas appelé. Et il ne répond pas.

Ce matin, il fait beau. Il a de quoi tenir quelque temps. Il l'a bien mérité ce jour de repos. Il veut la voir, autrement que du cinquième étage dans l'interstice d'un volet roulant, la mer.

Dès qu'il sort, il perçoit comme une effervescence agitant la ville, une sorte d'urgence à profiter de ce redoux inespéré, de ces derniers beaux jours. Les voix sont plus aiguës, les pas plus vifs, précipités. L'insouciance s'affiche à la terrasse des cafés, des rires forcés éclatent, on parle de rien, de tout, il fait si doux. Un petit air de vacances avant la mauvaise saison, pour un peu, on irait s'allonger sur le sable. L'« été indien », l'expression lui revient, il entend sa pauvre mère fredonnant : « On ira où tu voudras, quand tu voudras... » Tout cela lui semble tellement pathétique. Comme si partir était facile, quand on n'a rien ! Décidément, il se méfie de cette ville, inconsciente et frivole, de ses habitants qui jouissent sans retenue du privilège d'être là, entre nantis. Il la connaît, leur morgue. Il n'a rien oublié.

Il s'éloigne, longe la digue pour atteindre les premières dunes. Il entend le ressac porté par le vent du nord.

## La naissance d'Ulysse...

Les plages s'étendent à perte de vue. Tout à coup, dans cette immensité, un éclat l'éblouit. Un rectangle, net, tranché, réfléchit la lumière ou plutôt le scintillement d'une vague. Et puis, il en voit un autre. Un rectangle de verre, plus petit, qui, lui, semble capter le bleu du ciel. Il en repère quatre nouveaux, certains sont encadrés de moulures dorées, tellement incongrues, dans cette nature austère et sauvage. Il y en a même un grand, déposé sur le sable et qu'une vague vient lécher en y laissant une frange d'écume. Et au centre de ce capharnaüm, un drôle de personnage, une vieille dame, engoncée dans des vêtements battus par le vent, elle se démène, donne ses instructions aux jeunes gens qui installent les miroirs sur des chevalets ou des trépieds. Et elle rit, la vieille, un rire franc pour dire son bonheur d'être là.

Intrigué, il s'avance et l'observe. Elle n'est pas bien grande, avec des cheveux mi-longs, teints en roux, mais dont la racine est restée blanche, formant une lune qu'elle doit trouver cocasse et que lui voit comme une sorte de signe étrange. Soudain, le vent soulève son étole et l'enroule tout autour de sa tête, elle disparaît, se débat avec l'étoffe, joue à la manière d'une enfant et réapparaît illuminée par ce tourbillon malicieux. Il repère la caméra et comprend qu'il assiste au tournage d'un film.

— Si on ouvrait les gens, on trouverait des paysages... Moi, si on m'ouvrait, on trouverait des plages<sup>1</sup>, dit la petite vieille en fixant l'objectif.

Et puis, elle parle de son enfance, des plages belges où elle a joué avec d'autres fillettes de son âge. En marchant à reculons, de sa voix simple, espiègle, elle remonte le cours de sa vie.

La petite vieille l'a vu. Elle lui fait un signe de la main avant de reprendre inlassablement le fil de son histoire.

Et si on l'ouvrait lui, que trouverait-on ? Un pays plat et sombre, une plaine maudite. De la terre. Rien que de la terre. Lourde et grasse. Une terre sinistre, écorchée par des crocs d'acier qui l'épuisent sans fin. Une terre détremnée de pluie fade, une boue noire qu'il vomit. Il veut l'oublier, et renaître pour que cette plage seule demeure en lui. Il creuse un trou dans la dune chaude, se love dans son grain fin et blanc, se gorge d'iode, se laisse frôler par les tiges taquines et bercer par le mouvement lent de la vague.

Face à la mer, le temps n'existe plus. La fraîcheur du soir le surprend. Il frissonne. Combien de temps a-t-il dormi ? La plage n'est plus qu'une bande étroite et déserte.

Éliot n'a toujours pas appelé.

La nuit tombe tôt en cette saison. Il regagne la ville où, peu à peu, les rues se vident. Dans les villas,

les unes après les autres, les pièces s'éclairent. Les familles se retrouvent dans la tiédeur des salons. De larges écrans diffusent les programmes du soir. Il presse le pas. En tournant au coin de l'hôtel *Rubens*, comme chaque fois, machinalement, il lève les yeux vers le cinquième étage. Les volets sont grand ouverts, une lumière crue pend du plafond, des ombres ont investi l'appartement et méthodiquement l'arpentent. Il tente de se rassurer, il s'est sûrement trompé d'étage, il vérifie, reprend ses repères. Non, ce qu'il redoutait tant, se joue là, devant lui, comme la scène finale d'un mauvais polar dans lequel il n'est plus rien.

Il faut qu'il appelle Éliot.

Ce n'est pas Éliot qui répond. Une voix neutre, glaciale, lui demande de décliner son identité. Il se fige. La voix parle, mais il ne veut pas la comprendre. Au mot « police », il se cabre, raccroche, se précipite sur la plage, détruit la carte SIM de son téléphone puis l'enterre profondément dans le sable. Il s'accroupit, se cale contre la jetée encore chaude de soleil, il étreint ses genoux dans ses bras, son regard porte au large vers le trait d'écume qu'il devine dans le noir.

Et maintenant ? Retour au monde des invisibles. Il va devoir chercher un abri pour la nuit : une cabane de jardin, une voiture restée ouverte, un parking. Il ne sait pas. Il verra. Il n'attend plus rien. Sur la plage, il écoute la rumeur des vagues, tandis que derrière lui, peu à peu, la ville se tait. C'est l'heure des chiens, on les sort une dernière fois, avant les poubelles, la fermeture des volets. Quelques pas impatients, des bonsoirs échangés à la va-vite pour ne pas manquer le début du film.

Lui, c'est un autre film qu'il se projette. Action ! Perquisition de l'appartement nu, ses affaires exhibées, inventoriées, mises sous scellés : un camping-gaz, un bol, un pack de lait UHT, une boîte de Ricoré sur laquelle on relève ses empreintes. Éliot neutralisé au sol, menotté, gardé à vue. Il craque, donne son nom. La traque. Les gyrophares, sur l'avenue qui borde la digue, la course sur le sable, son arrestation, la violence des flics. Les analyses ADN qui le confondent. Il avoue. Tout : l'appartement qu'il a squatté, la Ricoré, la mer qu'il a épiée frauduleusement et cette odeur qu'il a volée, l'odeur des autres. Il n'avait pas le droit. Les témoins défilent à la barre, le reconnaissent, l'accablent. La partie civile s'offusque. Un regard torve, celui du père, ce mot terrible qu'il grommelle entre ses dents serrées : « connard ». La honte d'affronter ce faciès aviné, ces mains calleuses qui tremblent de rage. Leur violence. L'avocat commis d'office bafouille « une enfance ravagée ». Le procureur se gausse : « Inadmissible, voler une odeur, mais où va-t-on ? Je vous le demande, mesdames et messieurs, où

va-t-on ? » Le verdict tombe. Coupable. Relégation sur sa terre de misère. Clap de fin.

Prostré, il ne voit pas venir la petite vieille aux miroirs.

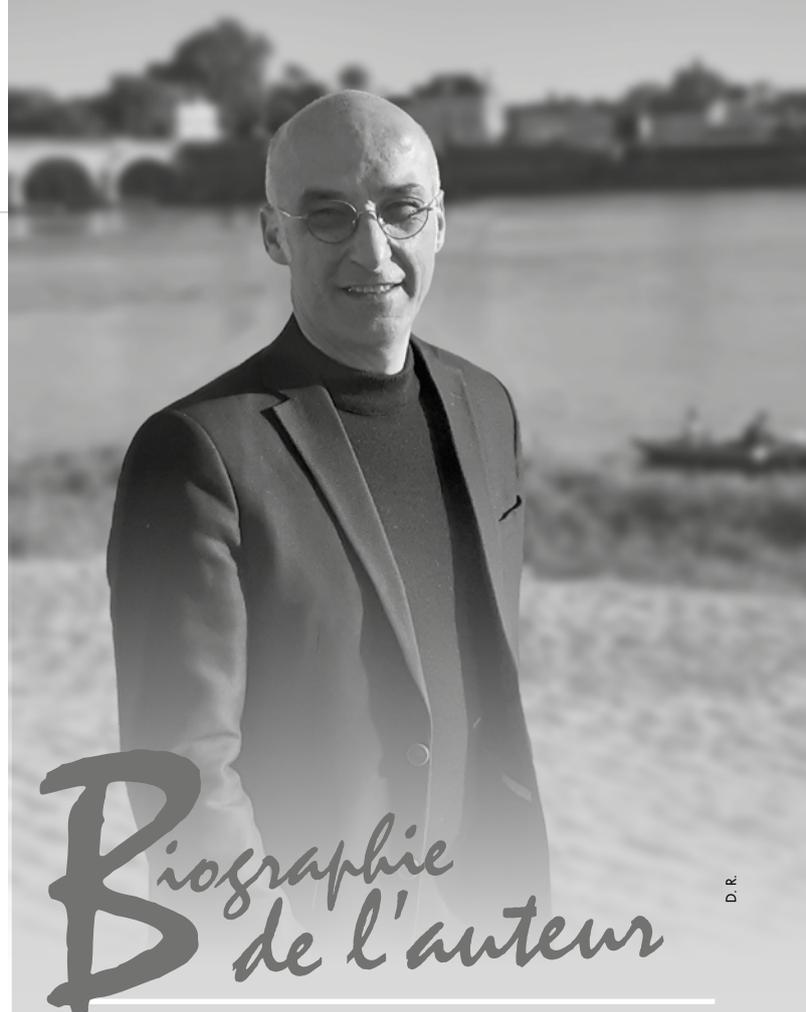
Obstinée, par bravade, elle marche sur la plage. Chaque pas lui demande un effort qu'elle consent avec une résignation pénible, elle progresse cependant, droit devant elle, comme on relève un défi, c'est fatigant de marcher dans le sable, surtout la nuit, à son âge, mais elle marche. Elle passe devant lui, elle non plus ne le remarque pas, tourmentée par les questions qui l'assaillent.

Elle n'a jamais aimé la nuit. Sans lumière, elle est perdue, ses chagrins reviennent, ses morts aussi. C'est long une vie. Quelle folie de vouloir la raconter ! C'est lassant des vieux qui ressassent et pourtant, c'est son tour. Elle est vieille, alors elle raconte sa vie. C'est normal. L'équipe du tournage l'a trouvée géniale, avec son idée de miroirs sur la plage, une installation où elle filme le reflet des autres. Ce soir, ses assistants analysent les rushes, sans elle; elle, elle a tout son temps. De toute façon, elle va bricoler tout ça à sa manière. Elle va monter le film de sa vie comme elle a toujours écrit son cinéma, en sautant du coq à l'âne. Elle réfléchit déjà à la séquence d'après. La maison de son enfance. La retrouver, elle ne sait pas pourquoi, mais c'est important, pour elle. Que reste-t-il de son enfance dans une maison ? Après tant de décennies. Peut-être une odeur. Tout à coup, tu sens quelque chose, tu ne sais pas ce que c'est : le souvenir du linge suspendu dans une buanderie par un jour de pluie, un soupçon de cire dans la rainure d'un parquet, une broutille, quelque chose d'insignifiant... de si ténu que tu le croyais perdu et pourtant ce petit bout de vie te revient avec une force telle que tu pleures, tu ne sais même pas pourquoi tu pleures. Ce sont des larmes qui remontent de l'enfance et coulent sans retenue sur tes vieilles joues. Une odeur ? Quelle drôle d'idée pour faire du cinéma !

Ses pas crissent sur le sable, un son doux qui l'aide à penser. Chaque nouvelle vague la ranime. Quand elle marche au bord de l'eau, le temps n'est plus le même.

Le rivage l'attire. Combien de plages a-t-elle photographiées ou filmées ? Celle-ci et tant d'autres. La terre, la mer, le ciel : le plus beau des paysages. Elle arpente l'éstran, tandis qu'elle revit le film de sa journée : les jeux de miroirs, le reflet de ses assistants, au loin des surfeurs qui passent et repassent, leur planche sous le bras et lui, dont la figure l'obsède, si différent. Ulysse.

Ulysse, car il regarde la mer. Quand il est apparu, tout en haut de la dune, elle aurait voulu arrêter le temps, ou le ralentir, le capter comme un moment de cinéma,



De son premier métier d'instituteur en école maternelle Jean-Yves Robichon garde le goût de raconter des histoires. C'est également auprès de ses tout jeunes élèves qu'il découvre le plaisir de peindre. Dès lors, il reprend des études d'arts plastiques, s'intéresse à l'histoire de l'art, la littérature, puis devient formateur en arts visuels. Par la suite, il fera bien d'autres choses, mais là, c'est une autre histoire.

Dans sa démarche, arts plastiques, photographie et écriture interagissent, se conjuguent, se répondent. Son écriture est visuelle, sensible au sens où elle réagit à la lumière, comme une pellicule qui se révèle, se développe et se fixe.

Il écrit des nouvelles depuis 2018.

Ses thèmes récurrents : la mémoire/l'amnésie, la trace/l'empreinte/la photographie, l'art/l'histoire de l'art/la peinture.

**Bibliographie :** *Des nouvelles de la photographie*, recueil de nouvelles, coll. « Nouvelles nouvelles », éd. L'Harmattan, 2019 ; « Les témoins », in *Décamper*, recueil collectif aux éd. Antidata, 2021. Publications en revue : *Nouvelle donne* (« Comme à Ostende », sept. 2020) ; *Harfang* (« L'agneau mystique », nov. 2020, « Nuée d'or », mai 2021) ; *Rue Saint Ambroise* (« Il fait encore doux pour la saison », avril 2021 ; « La plage de Scheveningen », sept. 2021).

un long plan-séquence dans une histoire à construire, une histoire de rébellion, de détresse, une histoire de colère qui bute sur l'horizon. Elle aurait voulu tout abandonner pour saisir sa silhouette bravant le vent du nord, sa démarche un peu lourde, pataude sur le

## La naissance d'Ulysse...

sol instable qu'il connaît si peu, sa façon de regarder au loin, sa fascination pour l'espace qui s'ouvre devant lui. Elle lui a fait un signe de la main, mais, comme pris en défaut, il s'est caché dans un creux de dune. Encore un éclair de grâce que j'ai laissé filer ! pensa-t-elle. On invente des mises en scène, des éclairages, des décors et quand un plan, aussi pur, naît, là devant vous, avec une telle évidence, il est déjà trop tard. Il vous échappe.

Il fait nuit noire.

Quelle est son histoire, à lui ? D'où vient-il ? Elle ne se souvient plus très bien des vêtements qu'il portait, elle croit se rappeler qu'ils étaient tachés, non pas sales, mais maculés, peut-être de terre. Malgré son jeune âge, il devait travailler. Une force sourde le tenait droit, tendu dans un équilibre têtue où pointait l'arrogance d'un enfant. Voilà comment il regardait la mer, comme un enfant qui pour la première fois s'affranchit des lois et tient tête à la terre entière.

Le tournage terminé, elle avait voulu le retrouver, le rencontrer, lui parler. Elle avait escaladé la dune près de l'endroit où il s'était caché. Il était là, replié sur lui-même, dans une cavité qu'il avait creusée de ses mains, comme un petit animal sauvage. Elle s'est approchée. Dans ce nid de soleil, paisiblement, il dormait. Pourquoi l'aurait-elle réveillé ?

Elle entend la mer s'éloigner. Depuis combien de temps marche-t-elle ? Que fait-elle sur cette plage, à son âge, une vieille comme elle ? ce n'est vraiment pas raisonnable. Où se trouve la villa ? Il faudrait qu'elle rentre. Elle n'aime pas la nuit.

Alors qu'elle s'égarait dans le noir, lui aperçoit la lune. Celle de la cinéaste aux miroirs. Une auréole d'argent, une sorte de halo sur ce corps légèrement voûté, comme un astre fragile dans cette nuit déjà sombre. Au prix d'efforts acharnés, elle avance, quand soudain il comprend qu'elle s'épuise, qu'elle pourrait même trébucher.

Il ne veut surtout pas l'effrayer. Il s'approche, fait quelques pas dans son sillage.

Elle sent un bras se glisser sous le sien, un bras ferme qui la soutient. Elle se laisse faire, comme si la présence de ce bras secourable était tout à fait naturelle, la nuit, au milieu d'une plage. Elle soupire avec soulagement, s'accroche à cette jeunesse qui lui redonne un peu d'allant. Après quelques pas, elle s'arrête, reprend son souffle, le regarde, le reconnaît.

— Ulysse, c'est toi ? Tu vois, je pensais à toi et te voilà. C'est comme au cinéma. Le héros surgit et sauve la pauvre petite vieille. Tu sais, il faut que je rentre maintenant. Les autres vont s'inquiéter.

— Ça va aller, on a tout notre temps, un pas après l'autre et tout ira bien. Mais, pourquoi m'avez-vous appelé Ulysse ?

— Parce que tu regardes la mer comme Ulysse, l'homme rusé qui rêve de départ. Tu n'aimes pas Ulysse ? C'est un beau prénom. Et puis, tu vois bien que c'est toi mon héros. Allez, Ulysse, ramène-moi à bon port, je loge villa *Tamaris*. Tu connais ?

— Oui, je vois, tout au bout de la digue. Mais vous, vous êtes qui exactement ?

— Je suis une vieille femme qui bricole des histoires avec des images. J'ai toujours raconté des histoires comme la tienne. Je la devine ton histoire, je l'ai vue sur la dune, cette après-midi. Appelle-moi Agnès, c'est le prénom que je me suis choisi, il y a bien longtemps maintenant. Tu sais, même un prénom ça se décide. Allez, Ulysse, en route...

Tandis que la brume recouvre la ville, sur les trottoirs déserts, ils marchent, arrimés l'un à l'autre. Ils n'ont pas besoin de parler pour se comprendre. Leurs corps se joignent et dialoguent. Elle enserme le bras d'Ulysse, sa main agrippée à la saignée de son coude, là où pulse le sang, lent, puissant rassurant. Ses vieux doigts sont fermes, précis, ils le brident un peu lorsque son pas se fait trop vif, c'est infime, mais net, une légère pression, alors il l'attend.

Leurs vêtements se frôlent. Ceux d'Ulysse sentent la sueur sèche, la poussière des chemins, l'odeur des sans-toit. Elle sait qu'il porte cette odeur comme un malheur, comme la marque de son infamie. Elle la repère entre toutes, l'odeur de la misère. Elle l'a filmée tant de fois.

Lui, il perçoit une détermination farouche dans la main noueuse accrochée à son bras. Sa force l'irrigue et le rend invincible. Agnès l'a regardé sur la dune et elle a vu en lui le héros d'un mythe ancien. Il se souvient vaguement de l'*Odyssée*. Dans cette classe où, déjà, il trompait son ennui en imaginant la mer, ses pensées se perdaient dans le tourment d'un ciel bas. Le retour du héros n'en finissait pas. Il veut bien s'appeler Ulysse et rêver de départ. Mais, lui ne se retournera pas, il ne reviendra pas ; pour toujours, il a renié la terre qui l'a vu naître.

Ils avancent.

Le brouillard s'épaissit. Au bout de la digue, ils distinguent la villa *Tamaris*, sa large baie est encore éclairée, on les attend. Au loin, une sirène perce la nuit. 

1. Agnès Varda, in *Les plages d'Agnès*, long métrage, 2008.

# Dérobades

**L** FAIT CHAUD. Quelle idée j'ai eue de courir. Il faut toujours que je coure, même quand je suis en avance. Je transpire. Ce collier me serre le cou. J'ai au moins quarante-cinq minutes d'avance. Pourquoi j'ai pris du jus d'ananas ? Je vais avoir des aphtes, encore une fois.

Ça fait trois fois que je change de place. Toujours un rayon de soleil mal placé. J'ai déjà tellement chaud. Ils pourraient mettre des rideaux ou des stores, je sais pas, moi. Et ces jeunes types qui rôdent avec l'air de réfléchir. Il faut que je tienne bien mon sac. Ils sont rapides.

Pourquoi a-t-il décidé de revenir, après quarante-trois ans ? Je ne comprends pas. Antonio, pourquoi ne m'avoir pas laissée mourir tranquille ?

Mon cœur bat anormalement depuis que j'ai reçu sa lettre. Même pas décachetée et déjà le sang me tambourinait dans les oreilles. J'ai vu un médecin après la mort de Mamita. Il a dit un truc comme « tachyrythmie-pas-grave ». Je n'ai pas posé de question. N'empêche que la nuit ça fait un potin du diable, ce cœur. Je ne peux plus dormir. Je reste immobile à écouter ce tam-tam et l'autre qui ronfle sur tous les tons à côté. Et je regarde la bosse que fait mon ventre sous le drap et c'est comme un cauchemar. Une baleine. Mon Dieu !

Il connaissait mon adresse. Il communiquait avec maman, depuis tout ce temps. Je n'ai eu aucun soupçon, je n'ai trouvé aucune preuve. Et puis cette carte la semaine dernière :

« Je serai à l'aéroport de Tampico mercredi 20 mars à 12 h 40. J'arrive de Miami. Antonio. »

Je suis partie à 9 heures. Le bus. Puis le taxi. Tous ces détours qu'il a faits pour éviter la Plaza de Toros. Ils la détruisent. Trop de voyous, de trafics, de crimes sous les gradins.

Mais qu'est-ce qu'elle fout cette femme qui nettoie le sol avec son balai de deux mètres de large ? Ça fait trois fois qu'elle repasse devant moi. Elle me frôle les pieds. Tout est sale partout mais non, c'est devant mes pieds qu'elle doit passer. Avec ses paupières baissées sur ses gros yeux on dirait qu'elle dort.

Elle a été drôlement discrète, la mère. Rien, elle n'a jamais rien laissé paraître ni traîner. Ou bien c'est moi qui suis trop naïve. Pas assez curieuse. Peut-être que cacher tout ça a fait une partie de sa vie. Une partie importante. La meilleure ? Qui le sait ?

Elle était restée trop calme devant ce malheur. C'est sûr. Ce fils qui part sans jamais revenir. Sans laisser de traces, sans donner de nouvelles. D'explication. Et elle qui continue la vie, comme s'il n'y avait pas ce vide, ce trou immense ? On peut vivre dans l'inconscience, ne pas réaliser, ne pas y croire, faire semblant pendant un jour, deux jours, un mois, mais toutes ces années ! Elle était trop calme. C'était pas normal. Je ne savais plus que penser. Je me disais c'est incroyable cette force qu'elle a, elle est indestructible. Ou alors je la haïssais, je pensais qu'elle était d'une indifférence de pierre. J'ai même imaginé qu'elle était tout simplement folle-amnésique. Je ne comprenais pas. Oublier un fils ainsi. Et quel fils ! Je hurlais : « Mais dis quelque chose ! Il est parti où ? Il reviendra quand ? Tu vas pleurer, enfin ? » Je lui aurais tapé dessus. Elle me regardait avec ses yeux qui devenaient lointains, ce regard de morte qui me rendait folle. Elle ne me voyait plus. Elle n'ouvrait pas la bouche. Je sais très bien que pour elle, je devenais floue, transparente. Ma voix comme à travers un tube, bvaouw, bvaouw bvaouw, c'est ce qu'elle entendait vaguement, venant de cette silhouette décolorée, là-bas, alors que je m'égosillais sous son nez.

J'ai passé ma vie à la consoler de cette perte, à ne plus en parler, à la protéger de tout ce qui aurait pu évoquer Antonio, moi qui voulais mourir au moins une fois par semaine de son absence. Qui mourais d'une certaine façon. Qui n'oubliais pas. Je n'avais rien à quoi me raccrocher. Où était-il ? Était-il vivant ou mort ? Je ne savais rien.

Elle, elle savait. Elle m'a punie comme ça. Par son silence. Quand elle devenait dure, qu'elle serrait son poing devant mes yeux, qu'elle semblait me dire : va-t'en ou je te tue, je me disais qu'est-ce que je lui ai fait ? De quoi suis-je coupable ? Et puis elle se calmait, c'était fini.

Ma mère savait. Tout. Sur lui, sur moi. Parce que moi, qu'est-ce que j'avais compris ? Il était parti, c'est tout

## Dérobades

ce que je savais. Mais elle, tout. Depuis le jour de son départ. De sa disparition. Il lui avait laissé la lettre. Moi je suis restée avec mes pourquoi qui cognaient dans ma tête comme des corbeaux fous. Quarante-trois ans de silence. J'y ai cru, moi, à ces années de silence. Je pensais : il s'est tué. Pourquoi ? Pourquoi ? Lui, se tuer ? Si beau, si vivant ? Étais-je responsable ? Oui, sans doute. Mais responsable de quoi ? Est-ce qu'on disparaît ainsi en troublant à peine la surface ? Est-ce que la mère serait restée imperturbable si elle l'avait cru mort ? Est-ce qu'elle aurait vieilli sans chercher son fils, au moins le corps de son fils ? Est-ce qu'elle aurait accepté sans tourner comme une bête en cage, sans hurler ? Non, routinière, les lèvres scellées et tout à coup illuminée de joie sans raison, voilà comment elle a été, pendant quarante-trois ans. Pas normale.

Quel choc, en triant ses affaires, de tomber sur cette lettre. Son écriture. Aucune hésitation. L'écriture qu'il avait à cette époque-là. L'écriture des poèmes qu'il me recopiait, qu'il cachait sous mon oreiller pendant la nuit. Je me demandais comment il faisait pour ne pas me réveiller. C'était délicieux de penser qu'il entraît dans ma chambre comme un voleur. Délicieux. Je n'emploie plus cet adjectif que quand je mange des gâteaux français. J'en mange trop.

Disparus les poèmes. Je les ai cherchés partout des jours et des jours sans oser lui en parler à elle, bien sûr, il aurait fallu parler de lui. Et c'était fini, on l'avait effacé sous des couches et des couches de silence. J'enterrais ma hantise pour ne pas alourdir la sienne. Alors chercher en secret comme la chatte à qui on a noyé les petits et puis, à la fin, à la fin des fins, abandonner. Accepter cette perte. Et voici qu'ils étaient là, dans l'enveloppe avec la lettre, les poèmes du matin.

« *En su chaleco bordado  
Grillos ocultos palpitan* »

C'est là que ça a commencé, la tachyarythmie-pasgrave. Oui. J'ai pris l'enveloppe et je suis tombée à genoux. Ou plutôt en tas. Les os mous. Avec le cœur qui saute comme un écureuil dans sa cage. La mort de la mère, les cérémonies, recevoir tous ces gens, et lui dans le tiroir de la table de nuit. Je n'en pouvais plus.

Tiens, un avion qui arrive. Les gens s'agglutinent près de la porte, comment veulent-ils que les autres sortent ?

Tout à coup, voilà qu'elle a voulu voyager, la mère, elle qui était si économe et si casanière. Ça a été juste après mon mariage, oui, c'est ça. Je me suis posé des tas de questions mais je n'ai jamais pu penser qu'elle allait le rejoindre, lui. Non, je ne pouvais imaginer

cela. Imaginer qu'elle le maintenait mort pour moi, pour moi seule ? Impossible. Elle l'a vu. Ils se sont rencontrés. À Mexico. Bien sûr. Ces voyages soudains à Mexico. Est-ce qu'elle avait vraiment besoin d'aller là-bas pour réapprovisionner sa petite boutique d'objets religieux ? Pour les clients qu'elle avait ! Elle y est allée chaque année. Oui, en comptant bien, chaque année. Quand je lui ai proposé : « Et si je venais avec toi, Mamita ? » Elle a répondu de son ton sans réplique, en commençant à faire ses yeux vides : « Non ! j'y vais seule. Remplace-moi à la boutique. » Au retour de son dernier séjour, je lui ai demandé : « Et l'hôtel, il était bien ? » Elle a répondu : « L'hôtel ? Quel hôtel ? » Et j'ai pensé, tandis qu'elle parvenait difficilement à décrire les lieux, qu'elle était bien vieille, qu'elle perdait la boule. Tu parles ! Antonio doit avoir un appartement à Mexico, à moins que ce soit l'un de ses enfants. Antonio, tu as des enfants ? Une fille ? Je les imagine, la mère et le fils, la première fois, après tant d'années. Les questions, la joie, le désespoir. Comme elle a dû le serrer contre elle. Le serrer.

Tous les deux sans moi. Qu'ai-je fait pour mériter cet abandon ? Mon Dieu qu'il fait chaud dans cet aéroport. Ce sont des climatiseurs qui nous soufflent dessus ou des séchoirs à cheveux ? Il faut que je change de place, je bous.

A-t-il des enfants ? Lui a-t-il amené ses enfants ? sa femme ? Sûrement. C'est insupportable de voir les gens partir tête baissée ou rester là, à écouter le bruit de l'avion qui s'envole. Tous ces arrachements...

À 12 ans je savais déjà que le pire des supplices est l'absence. C'est un savoir qui m'est tombé dessus le matin où il a disparu. La douleur totale. Le cœur plein de plomb. Sans répit. Quand il m'arrivait de ne pas penser à lui pendant trois heures, je me disais : tu l'oublies, et j'étais soulagée. L'oublier ? Il suffit que je sorte sa photo de mon sac et le temps est aboli. Sa photo trouvée dans le tiroir de la table de nuit de notre mère, dans le missel qu'elle avait reçu pour sa communion. Je l'ai surprise en train de le feuilleter une ou deux fois, dans ses derniers jours. Elle le remettait dans le tiroir quand j'entrais. « Tu vois, je repense à Dieu ces temps-ci... » À Dieu ? Il doit avoir 16 ans. Il sourit, son bras passé sur l'encolure du cheval de Louis Cuauhtémoc, notre voisin. Sa dernière photo. Ses dents si blanches, son visage maigre. Il venait de chez le coiffeur. Mes bras se couvrent de frissons. Comme quand il m'effleurait du doigt, de la nuque à la taille, en passant, comme ça, pour rire. « Antonio, ne me fais pas ça, ça me fait la chair de poule ! » En passant, toujours il me faisait quelque chose. Parfois c'était une petite plume que je retrouvais prisonnière dans mes cheveux. Plantée là depuis quand ? C'était

lui. Les plumes je les ai gardées. Mais les enfants les ont trouvées. Ils les ont lavées avec du savon. J'ai cru que j'allais les assommer.

Dans les moments de grande souffrance et de grande joie, soudain l'absence me poignardait. « Antonio, si tu étais là ! » Lui seul me manquait. À la naissance d'Emilia. Quand Rafael a fait ses premiers pas. À la mort de Mamita. Bien sûr la vie fait son chemin. Bien sûr on accepte un jour un homme qu'on aime à peine mais en qui on a confiance. Confiance pour quoi ? Pour vieillir tranquille. À 20 ans.

Elle est restée muette, la mère. Mais la lettre, elle l'a placée dans la petite boîte à bijoux. Elle savait que je la trouverais. Moi seule.

« Mère,

« Oncle Eduardo dit toujours que la plus grande malédiction pour un garçon c'est de naître *maricón*. Il se trompe, il y en a une pire. La plus grande malédiction pour un garçon, c'est d'être amoureux de sa sœur.

« Aujourd'hui je dois partir car j'ai failli, aveuglé par l'amour, agir contre elle, contre Dieu, contre notre famille. Rassure-toi, je crois qu'elle ne se rend compte de rien. Elle est innocente. Je suis son grand frère et rien de plus.

« Je m'en vais retrouver Pablo aux États-Unis. Je ne serai pas torero comme je le voulais, mais je gagnerai honnêtement ma vie, je te le promets. Je t'écrirai à la poste restante. Devant elle, fais comme si je n'existais plus. Je ne veux pas qu'elle souffre ce que je souffre. Je te demande de me pardonner. Je ne peux pas faire autrement.

« Ton fils qui t'aime, tu le sais.

« Antonio »

La lettre. Je la sais par cœur. L'enveloppe est craquante depuis tant d'années et dedans le papier mou d'avoir été froissé et défroissé. Certains mots sont presque illisibles dans les pliures. Son écriture penchée, rageuse. Il devait serrer les dents en l'écrivant, et sa mèche noire, il devait la remettre en place d'un coup de tête. J'imagine son cou si brun et mince. Ployé. J'aimais lui serrer le cou pour rire, monter sur son dos, lui mordiller les oreilles. Sa peau était plus que douce, soyeuse. Jamais... j'allais dire jamais je n'ai caressé une peau si douce mais c'est faux. Mes enfants... toujours j'ai pensé à lui au contact de leur peau de bébés.

« Je ne serai pas torero. » Cette phrase me fend le cœur. Je ferme les yeux. Me voici petite, accrochée aux planches disjointes qui ceignent l'arène misérable. Je regarde dans un interstice. Ils ont fait venir cette vache maigre qui saute comme un cabri et il va au devant d'elle avec sa cape délavée, pleine d'accros. Le



**Bibliographie** : LITTÉRATURE GÉNÉRALE — *La petite cinglée*, éd. Climats, 1993, prix du 1<sup>er</sup> roman, prix Antigone 1994, rééd. Le Seuil Jeunesse, rééd. Janédit, 2018 ; *Liens de sang*, roman, éd. Chèvre-feuille étoilée, 2010 ; *La salle de bain d'Hortense*, roman, éd. Chèvre-feuille étoilée, 2011 ; *Cher Hazad*, rééd. Chèvre-feuille étoilée, 2011 (contes érotiques), trad. en esp. ; *L'enfant plume*, éd. NiL/J'ai lu, 2000 ; éd. Chèvre-feuille étoilée, 2012 ; *Canimonde 2184* (S.-F.), éd. Chèvre-feuille étoilée, 2016 ; *Elles ont aimé un homme plus jeune* (biographies), éd. Glyphe, 2019 ; *Germaine Tillion* (biogr.), éd. Glyphe, 2020. ROMANS NOIRS — *Thalasso-crime*, policier, éd. Chèvre-feuille étoilée, 2014 ; *La métamorphose du rossignol*, policier, éd. Chèvre-feuille étoilée, 2015 ; *Le douzième corps*, policier, éd. Chèvre-feuille étoilée, 2017 ; *Le rejet*, roman noir, éd. Glyphe, 2018. THÉÂTRE — *Non !*, pièce en un acte, éd. Chèvre-feuille étoilée, 2014. POÉSIE — revue *Bacchanales*, n° 48 : « Les mains d'Ernest Pignon-Ernest » et « Tes mains sans hésitation » ; *Bacchanales*, n° 51, *Sur la guerre et la paix* : « Deux poèmes » ; revue *Triages*, n° 29 : plusieurs poèmes ; revue *Souffles* : plusieurs poèmes ; *Icare mon amour* (recueil), éd. Chèvre-feuille étoilée, 2020 ; *Renaître* (recueil), éd. Chèvre-feuille étoilée, 2020 ; *Po.Ms* (recueil), Ours éd., 2020. NOUVELLES — *Repas de fiel* (recueil de mini-nouvelles), éd. Le mot fou, 2017 ; *Le règne animal* (recueil), HB éd., 1997/éd. Le mot fou ; *Trois histoires un peu noires* (recueil), Ours éd., 2020 ; *Deux nouvelles*, trad. en serbe, éd. Dejadora. Deux nouvelles bilingues dans *Les mots des autres*, éd. Colibri Bulgarie, 2011. « L'utérus, qu'est-ce que c'est ? » (anth.), BSC Publishing, 2012 ; « Spéculum », *Brèves*, n° 82, 2007 ; « J'ai rien compris », *Étoiles*

## Dérobades

menton haut. Il cherche les yeux de la bête. Il est torse nu. Le soleil est exactement au-dessus. Ses épaules luisent. Tantôt je ne vois que sa nuque, tantôt sa joue et l'ombre noire, déjà, sur sa lèvre. Il est buté, mâchoires serrées. La vache s'échappe, vagabonde. Elle court bizarrement. Il la ramène à lui. Une fois, deux fois, dix fois. Elle se calme. Transpiration entre ses sourcils. Il s'essuie avec son bras. La bête fonce sur lui. Antonio ! Il est par terre, il roule dans la poussière. Il se relève, ramasse la cape. Il se plante. Tout son corps est tendu, en attente. Je pense : « Il fait la statue. » Pas d'ombre. Sueur à ses reins. La vache arrive sur le bout des pieds, légère. Elle gratte le sol. S'avance encore. La cape s'ouvre avec lenteur, lui caresse le mufle. Son poignet souple, ses doigts de caramel, je les vois, encore aujourd'hui. Il mène la danse, immobile. En face, à cheval sur la barrière, José compte les passes. Une fois, deux fois, trois fois la bête s'enroule autour de lui. Le vieux Chico qui l'observe, les yeux plissés, lui crie : « Bien ! Bien ! » Près de lui, un gros bonhomme en chemise blanche et chapeau fume un cigare dont je sens l'odeur, mélange d'amertume et de miel. Antonio relève encore le menton. Il met sa main sur sa hanche. La vache fait ce qu'il veut, maintenant. Il la fait virevolter. Il commande. C'est ce que je crois. Je le regarde sans me lasser. La lumière aveuglante le nimbe d'un halo doré. Chico serre l'épaule de l'homme au cigare. Il dit très fort : « Tu as vu ? Toujours de face. Jamais un pas en arrière. Regarde, regarde s'il n'a pas de l'Angel, celui-là ! » Et je me sens fière. Mais Antonio n'entend rien. Il est étranger à tout ce qui est hors du cercle. Je le sais. Je sais que je n'existe pas en ce moment pour lui. Je suis petite, mais j'ai conscience que c'est nécessaire. Je préfère ne pas exister. N'être qu'un regard. Je porte un chapeau de paille, une robe à carreaux bleus et blancs. Je suis cachée. Il ne me voit pas, mais tout à l'heure, quand Chico aura dit : « C'est assez pour aujourd'hui, Antonio, tu as bien travaillé », il me cherchera des yeux et nous irons nous baigner. J'entends la mer cogner en bas.

Je ne sens plus mes doigts crispés sur le bois rugueux. Mon frère se dresse sur la pointe des pieds. Je vois qu'il a un trou à son espadrille, son petit orteil est dehors. Je ris. Arc de son corps. Même si je le vois mal dans le soleil éblouissant, je sais qu'il fronce les sourcils, je sais qu'il tord un peu sa bouche, sourire ou grimace ? Il allonge le bras, il touche la bête derrière la tête. Délicatement.

Ce jour-là il revenait de la mer alors que moi, on m'avait obligée à faire la sieste. « Ne va pas jouer avec les garçons l'après-midi, tu sais que c'est défendu ! » J'étais seule dans la maison quand il est arrivé dans

la cour, en short, sa serviette à la main, les cheveux poisseux de sel. Je me suis jetée contre lui en riant. Il venait me délivrer ! J'étais tellement triste de m'être réveillée seule dans la maison brûlante. Où était partie la mère ? J'ai serré sa taille maigre, j'ai collé ma joue contre son torse lisse et pour rire j'ai léché sa peau. Hou que tu es salé ! Que tu es salé ! Ton nombril est un puits de sel ! Et lui qui riait, il s'est tu soudain. J'ai eu l'impression, l'impression de quoi ? Je ne sais pas. Le soleil était toujours aussi éclatant et pourtant j'ai eu la sensation que j'avais eue lors de l'éclipse. Un silence anormal. Un poids soudain sur toutes choses. Un refroidissement. Comme si la roue du temps s'était arrêtée, en attente d'un petit coup de pouce qui aurait relancé son mouvement.

Il m'a soulevée jusqu'à son visage. Il ne riait pas. Il m'a serrée contre lui. Tu me fais mal, Antonio, tu me serres trop. Il a posé sa bouche sur mon cou, sous mes cheveux ébouriffés. Il m'a mordue un peu. J'ai crié. Il a monté les escaliers en sautant comme un fauve. Il me serrait toujours. Il m'a lâchée sur le lit. Je ne comprenais pas, j'essayais de rire, de me tortiller, mais son regard m'a arrêtée.

Il me regardait d'en haut, allongée sur le lit. Le soleil à travers les persiennes le striait de lumière. Dans son visage sombre je ne voyais que ses yeux. Je lui ai dit : Antonio, tu es beau comme une panthère, et il a gémi entre ses dents.

Il est tombé à genoux près du lit. Il écrasait son visage sur mon ventre de fillette. Ses doigts se crispèrent sur mes épaules maigres. J'étais désorientée. J'avais déjà senti ce trouble plusieurs fois chez lui, quand il venait me réveiller le matin et qu'il me fixait si étrangement. Qu'est-ce que tu vois, Antonio ? Je suis devenue un crapaud ? Il secouait la tête, il riait. Mais cette fois-ci je ressentais, émanant de lui, une violence, une souffrance, qui me faisaient peur et pitié à la fois. J'ai dégagé mon bras, je lui ai caressé l'épaule.

— Tu as pris trop de soleil, Antonio, tu trembles.

Il a enfoui sa tête dans ma petite jupe à volants qui était trop courte mais que j'aimais tellement. Sa joue appuyée sur l'os, là.

— Tu appuies trop fort, Antonio, arrête à la fin !

— Tais-toi !

J'ai entendu, dans la rudesse de sa voix, que je me mettais en danger en parlant, alors je suis restée dans le silence. Immobile. Lui aussi était immobile, à genoux par terre, près de mon lit. Sa tête pesait sur mon ventre. Il a desserré ses mains. Et puis son dos a été secoué, et tout son corps. Et j'ai entendu cet étrange gémissement. Je n'ai pas compris qu'il pleurait jusqu'à ce que ses larmes traversent ma petite jupe à volants et mouillent ma culotte et mes cuisses.

— Pourquoi tu es triste, Antonio ?

Il n'a pas répondu. Il est parti. Dans la chambre obscure je n'ai même pas vu son visage.

Il revient aujourd'hui, quarante-trois ans plus tard.

Ces sièges d'aéroport sont vraiment inconfortables. Trop bas. Ça me comprime le ventre. Tout ce ventre alors qu'autrefois j'étais plate. Il avait mis sa joue sur ce ventre dur et brun. Qui n'existe plus. Je savais qu'il me regardait quand je jouais à soleil tourne, en faisant monter ma jupe à volants. On voyait ma culotte, je faisais semblant de ne pas le savoir. Une audace de petite fille. Il me regardait. Appuyé contre le mur. J'avais de longues jambes brunes. Et des petites sandales blanches. Elles étaient belles. Et des pieds maigres. Mes pieds actuels sont gonflés. La climatisation n'est pas suffisante. Ils font des économies ou quoi ?

Je me sens boudinée dans cette robe en soie vert bouteille. Ça y est, la transpiration rigole entre mes cuisses. Pourvu que ça ne traverse pas. Non, ce serait trop... Trop fortes mes cuisses, mais comment faire ? Ma vie se passe dans un si petit espace. C'est pas moi qui ferais du jogging. Cette robe de cérémonie, ça fait mémère. Mais qu'est-ce que je suis d'autre ? Je suis grand-mère, j'ai des varices, des oignons. Je porte une coiffure courte à présent. Je suis teinte à cause des cheveux blancs. Il aimait enfouir son visage dans mes cheveux bouclés et les mordre et les respirer et s'en faire une moustache pour rire. Il m'en avait coupé une mèche pour faire une œuvre d'art, soi-disant. Jamais vu cette œuvre d'art. Le coiffeur m'a passé le rasoir sur la nuque, comme aux garçons. Avec ce gros cou, c'est tellement moche ! J'ai mis du rouge à lèvres. J'ai honte.

Je me sens mal. Mon reflet dans la grande porte en verre, une horreur. Non, je détourne les yeux. Ce n'est pas possible. Moi, ce tas ? Ces gros bras serrés dans ces manches courtes ? Cette grosse poitrine informe ? Non...

Le haut-parleur résonne : « Le vol en provenance de Miami... » Il va venir vers moi de sa démarche de danseur. Son visage mince, ses yeux indiens, sa tignasse raide et drue et son sourire. Ses épaules... non, pas ses épaules, il sera habillé. Ses yeux, ses yeux sur moi. Mais je n'existe plus, Antonio. Je n'existe plus.

Qu'elle est lourde ma carcasse à soulever. Me voilà debout. Saleté de robe, rien à faire pour la défroisser. Je serre bien mon sac contre mon ventre. J'avance. Je franchis la porte de verre.

— Taxi !



*d'encre*, n° 47-48, 2011 ; « Ravin d'Avancourt », *Étoiles d'encre*, n° 55-56, 2014 ; « Tatouages » (anth.), Ours éd., 2020. LITTÉRATURE JEUNESSE — *La valise oubliée*, éd. Syros, 1996 (trad. en esp., catal.) ; *Taourama et le lagon bleu*, éd. Syros, 1997, éd. Facilire-Encre bleue, 2004 ; *Au cinéma Lux*, éd. Syros, 1998, rééd. 2006, prix Sorcières 1999. trad. en all., ital., coréen, port., chin., grec ; *La photo qui sauve*, éd. Syros, 1997, rééd. 2000, 2003, 2006 ; *Les enfants d'Icibas*, éd. Oskar, 2009, trad. en ital. ; *Marion la jalouse*, éd. Bayard Poche, 2002, rééd. 2006, 2009 en Bayard Jeunesse (album) ; *Les rois de l'horizon* (roman hist.), éd. Syros, 2002, et Basse vision-corps 18, prix France-Télévisions, prix Sésame (trad. en esp. et catal.) ; *Histoire de cœurs*, éd. Actes Sud Junior, prix d'Annemasse, 2003 (album) ; *Mamy-loup*, éd. Actes Sud Junior, 2003, trad. en arabe en 2020 ; *La petite pierre de Chine*, éd. Actes Sud Junior, 2004, trad. en ital. ; *Safari en sous-sol*, éd. Actes Sud Junior, 2005 ; *Écoute mon cœur*, éd. Syros, 2005, prix de la NRP 2005 ; *Prométhée le révolté*, éd. Nathan, 2006 ; *Chats, pitres et compagnie*, éd. Gulf Stream, 2007 (album) ; *Un amour sous les bombes* (récit historique), éd. Oskar, 2008 ; *Au clair de la nuit*, éd. Motus, 2009 ; *La pantoufle écossaise*, éd. Gallimard, 2009 ; *Un chat de château*, éd. Gallimard, 2010 ; *Mia des nuages*, éd. Oskar, 2012 ; *L'ogre bouquiniste*, éd. Gallimard, 2012 ; *Pizzas pesticides et petit bébé*, éd. Oskar, 2011, prix DéLivre 2018 ; *Des diamants dans le foie gras*, éd. Oskar, 2013 ; *L'envers du tableau*, éd. Oskar, 2015. AUTORÉÉDITIONS PAPIER ET EN LIGNE — *Hélène passe à l'action*, éd. Janédit, 2018, trad. en coréen ; *Pizzas pesticides et petit bébé*, éd. Janédit, 2018 ; *Des rubis dans le foie gras*, éd. Janédit, 2018 ; *Les rebelles jouent sur les deux tableaux*, éd. Janédit, 2018 ; *Amoureuse*, éd. Janédit, 2017 ; *La petite cinglée*, éd. Janédit, 2017 ; *Un amour sous les bombes*, éd. Janédit, 2019. COAUTEUR — *Les invités de la guerre (des Justes à Paris) suivi de Fonce ! Monette, fonce !* avec Micheline Tondra-Marie, coll. « Témoignage », 2006, éd. Oskar.

**Numéros encore disponibles :** Nous avons en réserve des numéros de *L'ER* qui feraient à n'en pas douter la joie de nombreux lecteurs. Ces exemplaires sont vendus à prix d'ami, soit (pour la France) 5 € l'un, 8 € les deux, 10 € les trois (frais de port compris). Les n°s 69, 81, 82 et 89 sont vendus 10 € (pour la France). (Voir Bulletin de commande et d'abonnement.)

**N° 16-17 : « Crimes et châtements ».** Entretien avec Al. Demouzon ; *Les flics ont peur dans le noir*, Al. Demouzon ; *Mobile*, Parviz ; *La concierge*, F. Urban-Menninger ; *Soupçonnée*, F. Laur ; *Nom de l'assassin : Clavier Jacques*, D. Nordon ; *Le coq un dimanche*, J.-C. Lecat ; *L'assistante sociale*, J.-M. Blatrier ; *Le crime passé au crible*, C. Mesplède ; *Nuits chaudes*, G. Thiberge ; *Les rails*, G. Chaty ; *L'Aérius, machine volante*, J.-B. Papi ; *Escalade aux îles Lavezzi*, S. Bellière ; *La serre*, F. Vincent ; *Leïla Cambon*, O. Delau ; « *Contes cruels* » de Mirbeau, M. Noguès ; *Octave Mirbeau*, P. Michel ; poésies de J. Chatard.

# Naine blanche

**N**OUS SOMMES EN 2998, le troisième jour de Germère (14 mai). Le Soleil brille de tous ses feux, la Terre est verdoyante et gaie ; tout annonce une journée comme les autres. Mais dans le bureau du professeur Chilbert, un éminent astrologue et scientifique, l'effervescence règne. L'homme venait de découvrir un métal assez résistant pour la chaleur du Soleil. La découverte était de taille, et trois mois plus tard, des milliers d'ouvriers travaillaient activement à façonner le plus long et le plus solide tube de tout l'Univers. Jamais on n'avait pu imaginer chose aussi longue. Elle était construite à la verticale, simple tuyau d'une vingtaine de mètres de diamètre, et on assemblait encore des pièces et des pièces, de plus en plus haut. Les ouvriers devaient porter des masques connectés à des réserves d'oxygène, car celui-ci se faisait bien trop rare dans les hauteurs, au-delà des nuages. Jour et nuit, on s'activait. La base du tube appelé couramment « Cheysler » avait été implantée au milieu d'un des déserts gelés de Russie, le plus loin possible de toute habitation. Et cela n'était pas sans utilité : on comptait tenter, grâce au tube, de pomper les réserves d'hydrogène du Soleil. Ainsi, de nombreuses insuffisances en hydrogène seraient réglées. Naturellement, une des expériences du professeur Chilbert le prouvait ; le Soleil se rechargeait tout seul, et il n'y avait aucun risque qu'il s'éteignît.

Donc, les travaux poursuivaient leur cours, de jour en jour, de mois en mois, d'année en année. En 3007, le « Cheysler » avait enfin atteint le Soleil. On avait réussi à glisser un tube plus fin dans le cylindre, et on l'avait propulsé à l'aide de dynamite pour qu'il aille s'enfoncer dans la couche supérieure de notre étoile. Très peu de temps après, on installait un dispositif qui pompait le gaz convoité. Cela se révéla assez utile, notamment pour alimenter le modèle de voiture courant à cette époque ; l'auto à hydrogène.

Mais prenons un peu de recul. 3014 : la consommation d'hydrogène atteint son paroxysme. Tout fonctionne grâce à cela, et la vie entière de milliards de gens dépend du « Cheysler ». 3030 : le Soleil a épuisé sa réserve, rapidement d'ailleurs, et se met à fusionner de l'hélium. La consommation s'adapte immédiatement, et augmente plus encore que l'hydrogène. 3070 : le Soleil passe au lithium. 4000 : on en est déjà à l'aluminium. La foule est tout entière habillée, logée, même nourrie, d'aluminium. 5000 : notre étoile est arrivée au stade du fer. Et là, erreur fatale dans la démonstration du professeur Chilbert. Le Soleil, se mettant à fusionner du fer, réduit plutôt que de grossir. En suivant le cours normal des choses, celui-ci aurait dû fusionner de l'hydrogène, jusqu'à ce que, des millions d'années plus tard, il épuise sa réserve. Il aurait continué avec les autres atomes du tableau périodique, grossissant jusqu'à devenir une géante rouge, qui aurait d'ailleurs incinéré la Terre à sa surface. Arrivé au stade du fer, qui lorsqu'on le fusionne réduit le « pâté » plutôt que de le grossir, le Soleil se serait contracté, effondré, compacté, jusqu'à devenir une naine blanche, a priori éternelle, et qui aurait produit une lumière blanche assez ressemblante au néon. C'est bien ce qui arriva en réalité. Mais en pompant avec force l'énergie du Soleil, on accéléra le processus, à un point tel que notre étoile passa directement à la période de l'effondrement, sans devenir une géante rouge ; presque tout ce qui devait servir à faire des « pâtés » fut aspiré par le « Cheysler ». La panique s'empare donc du comité des scientifiques qui adhérait à une des démonstrations du professeur Chilbert.

— Nous sommes en train de transformer le Soleil en naine blanche ! s'indignaient-ils. Et pis encore, il est trop tard pour arrêter la consommation de magnésium, et celle, toute nouvelle, de fer !

Le professeur Ank, le successeur de Chilbert, calme, stoïque même, les écoutait patiemment en fixant une petite olive sur son verre de punch.

— Mes chers amis, répliqua-t-il d'une voix apaisante. Il n'est pas temps de s'affoler ! Si le Soleil ne marche plus, il suffit de pomper l'énergie dans le centre de la Terre !

— Mais elle aussi s'épuisera !

— Pas forcément.

— Et puis que deviendra la biodiversité sous une lumière anormale ?

— Nous prélèverons quelques espèces et les ferons se multiplier dans des serres alimentées par le magma terrestre !

— Hum... ! Et les êtres humains ?

— Dans des centres où nous recréerons la surface de la Terre ! Voyons, c'est évident, mes chers amis ! Il n'y a aucune raison de s'affoler !

Tous les scientifiques en convinrent. On distribua à chacun le rôle qu'il devait tenir pour s'occuper de ces nouveaux centres à humains, et la réunion fut terminée.

Quatorze Versoy 7060 (5 octobre 7060). Qui aurait eu une photo de cette époque et une de l'an 5000 se serait cru sur une autre planète. Tout avait disparu. Le Soleil, naine blanche depuis bien longtemps, éclairait assez faiblement la Terre. Mais qu'était-elle devenue, elle ? Elle ressemblait à une énorme coque de métal ronde, et légèrement aplatie aux sommets. Pas d'océans, de forêts, de terres et de grands déserts enneigés. Juste du métal scintillant. Si on pivote un peu cette boule grise, on peut voir qu'aux deux extrémités ouest et est, il y a encore un peu de terre et de mer. Mais si peu ! Juste de quoi faire un tout petit pays ; c'est que les centres à humains ne sont pas invincibles. On n'a pas pu en construire à certains endroits de la croûte terrestre, à cause des marées, des irrégularités et des fortes pentes. Après tout, les centres à humains (CAH) ne doivent pas non plus pomper tout l'argent de l'économie mondiale.

Raymond était un jeune garçon d'environ 20 ans, aux cheveux châtain clair, pensif et un peu désorienté. Comme tous les jeunes gens de son âge et de sa classe sociale, il avait de grandes ambitions. Il ne voulait pas finir comme ouvrier dans le tube de Chrak, qui pompait l'énergie dans le noyau de la Terre. Impossible de monter travailler dans les Douze Tours, où se réunissaient les grands chefs du monde, seulement douze personnes. La seule voie qui lui était possible, c'était de devenir un kradrarkh. Les kradrarkhs, dont le nombre grossissait sans cesse de nouvelles recrues, étaient les gardes des CAH et gardiens des pires secrets. Ils faisaient des rondes la nuit, le jour, à toutes les heures possibles. Ils surveillaient les habitants pour



Je suis née à Villeneuve-d'Ascq (nord de la France) en 2008, avec un frère et une sœur pour aînés, et je vis actuellement en Guadeloupe, sur l'île de Basse-Terre. Je me passionne pour le dessin, le piano, la lecture et la planche à voile. J'ai découvert mon amour pour l'écriture très tôt ; discutant toutes les nuits de sujets de roman avec ma sœur, j'ai très vite eu envie d'écrire des histoires. J'ai rêvé mille fois de réaliser mon premier livre, et je n'ai réussi qu'à 10 ans, lorsque j'ai rédigé le premier chapitre d'une histoire comique mettant en scène une chatte excentrique. C'est ma grand-mère maternelle (dont la sœur est diplômée de français) qui, en lisant ces petites séries, m'a suggéré d'essayer de participer à un concours. J'avoue que l'école à la maison m'a beaucoup aidée...

éviter qu'ils ne sortent à l'extérieur. « Pourquoi ? » se demandait Raymond. La réponse lui venait tout naturellement. « Mais parce que le Soleil brûle dehors. Il brûle si fort que tout serait incinéré vivant si on sortait. Dehors, il n'y a rien que du néant brûlé, anéanti. »

Mais qui aurait imaginé que dans le dehors que chacun croyait nu, il y avait de la mer, de la végétation, et, dans le ciel noir, une grande boule blanche qui brillait plus fort encore que la Lune ? On riait bien si l'on pouvait imaginer cela. Mais c'était impossible. Le Soleil brûlait. On en était sûr. Personne ne s'était demandé comment on avait pu savoir cela sans être soi-même brûlé. C'était un fait établi et personne n'imaginerait jamais et n'avait jamais simplement imaginé qu'il n'en était pas ainsi. Dans les écoles on apprenait aux

## Naine blanche

enfants qu'il fallait classer les gens pour éviter le désordre, et, dès la naissance, on mettait les jeunes dans des écoles pour la jeunesse. Les parents, eux, allaient dans des salles pour les parents, et les adolescents, on les mettait dans des salles pour les adolescents. Les vieillards et vieilles femmes, on les reléguait dans des salles où l'on décidait du service qu'ils pouvaient encore rendre ; en général, ils terminaient dans les classements de dossiers ou dans les ateliers pour jeunes enfants. Pour les enivrés de lecture, il y avait des salles. Pour les musiciens, il y avait des salles. Personne ne songeait à aller ailleurs. On aimait le dessin ? Alors chaque matin on irait dans une salle à dessin. Si l'on n'aimait plus, alors on irait dans une salle pour ceux qui ne savent pas encore ce qu'ils veulent. On était une jeune fille seule et sans amies ? Alors on allait dans une salle pour jeunes filles seules et sans amies. Et Raymond, comme tous les autres, trouvait cela totalement normal.

« Mais pourquoi empêcher les gens de sortir si tout le monde sait bien qu'on serait incinéré ? Je n'ai pas envie de mourir, moi ! » Encore une fois, la réponse jaillit aussitôt. « Suis-je bête ! » Un léger sourire affleura à ses lèvres. « Il y a bien sûr des gens qui creuseraient une ouverture pour que tout le monde meure à l'intérieur ! Les terroristes et les fous, ça existe encore ! » Raymond sauta de la couchette sur laquelle il était étendu et quitta le dortoir des adolescents. Celui des filles, à côté, était apparemment vide, car la porte était grand ouverte et tous les lits bien faits. Le jeune homme passa devant, descendit quelques marches du « passage commun », traversa un couloir et se rendit dans la salle des kradrarkhs. Là, il n'y avait qu'un vieil homme qui s'occupait à classer des documents. Raymond s'approcha et posa son passeport sur le comptoir.

— Je veux devenir un kradrarkh, murmura timidement le jeune garçon.

Le vieillard leva la tête et le regarda d'un air indifférent. Il prit le passeport, considéra longuement la catégorie « Fonction sociale » et lui indiqua d'un geste bref une petite porte au fond de la pièce. Raymond s'y dirigea sans attendre et découvrit une salle énorme, remplie d'une centaine de garçons de son âge, qui se tenaient dans le plus grand silence. Au fond, tout au loin, on pouvait voir une silhouette très droite qui évoluait sur une estrade. Malgré la distance, lorsque l'homme ouvrit la bouche, chacun put l'entendre prendre une inspiration et déclarer d'une voix douce :

— Vous êtes tous ici pour la même chose. La dernière recrue que nous attendions vient d'arriver, et la classe de la journée est maintenant pleine.

Raymond se sentit rougir un peu.

— Vous voulez tous devenir kradrarkh, continua l'orateur. Vous voulez tous être utiles, aider la population à se défendre et permettre à de nombreux mourants de vous livrer leurs secrets. Nous vous en offrons la possibilité. Je vais maintenant céder la place au professeur Feisher.

L'homme se retira, l'introduction terminée, et céda la place à une deuxième silhouette enveloppée d'une cape. Elle claqua des doigts et la salle des élèves fut soudainement scindée en trois parties. La première ne bougea pas, la deuxième s'éleva de deux mètres environ, et la troisième de quatre mètres, comme dans une arène. L'estrade s'illumina et chacun put alors voir le visage du professeur Feisher. Sa voix, glaciale, était sans détour, directe et franche. Sa figure, creuse, cernée et blanche comme la mort, était sérieuse. Il commença son cours en jetant un regard bref sur chacun de ses élèves. Raymond se sentit frissonner lorsque le regard froid du professeur s'arrêta sur lui. Feisher, après les avoir tous dévisagés, ouvrit un livre et se mit à lire à voix haute. Les mots qu'il enfonçait dans leur cerveau avec sa voix glaciale les transperçaient et les marquaient au fer rouge. Tous auraient pu réciter le texte en entier, sans négliger la moindre virgule.

La classe terminée, Raymond sortit de la salle comme un automate, traversa la petite pièce où rangeait encore le vieillard, passa dans les couloirs, monta les marches, pénétra dans le dortoir des adolescents et s'écroula sur son lit, endormi. Le lendemain matin, le jeune garçon se rendit dans la salle des kradrarkhs. Le surlendemain également. Pendant deux mois il suivit des cours intenses, qu'il récitait machinalement dans ses rêves. L'entraînement était rigoureux, long. Il nécessitait une attention constante et une confiance moutonnaire. Mais le professeur Feisher n'avait aucun mal à les maintenir éveillés. Sa voix était si cruelle, si froide, que tout le monde écoutait. Le moindre éternuement de la part d'un élève aurait provoqué l'émeute de toute l'assemblée, et le pauvre garçon se serait fait mettre en charpie. Personne n'éternuait. Personne ne bougeait d'un centimètre. On écoutait, c'était tout.

À la fin des deux premiers mois d'initiation, on distribua un diplôme à chacun des élèves, et on les installa dans un quartier à part. Celui des étudiants qui devenaient kradrarkhs. Le quartier se trouvait tout près de l'asile des fous et de l'hôpital. « Ainsi, expliquait le professeur Feisher, chacun de vous pourra commencer à recueillir les secrets des mourants avant de passer encore deux mois d'initiation. » Raymond suivait comme tous les autres, indifférent, se fondant dans la masse. Mais un jour, le professeur Feisher l'appela sur l'estrade. Flageolant, la sueur au front, le jeune homme s'exécuta.

— Une femme malade demande à vous confier un secret, lui lança-t-il, toujours aussi glacial.

— À moi ? s'étonna Raymond.

— Vous êtes un kradrarkh ou non ? lança le professeur d'une voix tranchante. Aujourd'hui, c'est votre tour !

Feisher jeta sur les épaules du jeune garçon une cape noire et lui indiqua une salle contiguë.

— Allez-y. Nous vous attendons.

D'un pas tremblant, un fluide glacé à la place du sang, Raymond se dirigea vers la porte, l'ouvrit, et la referma derrière lui. Assise sur un lit de bois simple, une jeune dame attendait. Il s'assit sur une petite chaise et la regarda d'un air interrogateur.

— Voici mon secret, murmura faiblement la femme. Sa voix s'affaiblit encore et elle articula avec difficulté, je... suis la fille... de...

Elle poussa un soupir, haletante.

— De... de Hey... de Heyshler !

Elle ferma les yeux et sa respiration s'accéléra d'une façon très inquiétante. Sa figure devint grisâtre et son souffle haleta plus encore. Raymond, horrifié, se précipita hors de la pièce, et jaillit sur l'estrade.

— Elle va mourir ! s'écria-t-il tétanisé.

— Une infirmière s'occupe d'elle régulièrement, ne vous inquiétez pas, répondit le professeur Feisher.

Il alla fermer la porte, et, d'un geste bref, ordonna au jeune homme de retourner à sa place.

Il faisait nuit. Raymond, terrorisé par son émotion de la journée, en oublia de se changer pour dormir. Il gardait les yeux grands ouverts, ne sachant plus où il était, ce qu'il était.

« La fille de Heyshler ! Mais qui est Heyshler ? » se demandait-il. « On ne m'en a jamais parlé. Peut-être est-ce une folle de l'asile. »

Cette pensée le rassura, et il parvint à fermer les yeux. Cependant il ne s'endormit pas. Les heures passaient, il entendait l'horloge produire son agaçant tic-tac et il ne savait plus quoi faire.

« Si je marche dans les couloirs jusqu'à en être épuisé, songea-t-il, peut-être qu'au retour je m'endormirai. »

Il se leva, enfila silencieusement sa robe de chambre et sortit du dortoir des étudiants. Il traversa toutes les enfilades de pièces de son quartier, et se retrouva dans le passage commun de l'asile. Sans crainte aucune, mais le cœur tourmenté, il se mit à errer à côté des cellules des fous. Là, le silence le plus total régnait. Il marcha une bonne heure durant, faisant de réguliers allers-retours, sans que les kradrarkhs qui passaient ne lui demandent ce qu'il faisait là. Peu à peu Raymond sentait venir la fatigue. Ses pas trébuchaient, ses allées et venues se réduisaient, il finit par faire les cent pas devant une petite cellule étroite. Soudain il

sursauta. Distinctement, du fond de la geôle, il entendait prononcer son nom.

— Raymond ! Raymond !

Le jeune garçon s'approcha vivement de la cellule et colla son oreille à la porte.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il à voix basse. Comment connaissez-vous mon nom ?

— Raymond ! reprit la voix. Je suis ton oncle ! J'ai un message important à te communiquer.

Le jeune homme fit un pas en arrière. Il se souvenait de ce parent qu'on avait fini par enfermer.

— Dehors, continua l'oncle, il n'y a pas de néant. Dans le ciel noir brille une naine blanche. Et il y a de la nature ! De la mer, du sable, des plantes !

Raymond ouvrit la bouche pour parler, mais la referma aussitôt. Sa voix l'abandonnait.

— Le Soleil brûle dehors, finit-il par articuler.

— Non il ne brûle pas. Je l'ai vu ! De mes propres yeux ! J'étais un tout jeune gosse. Je voulais mourir.

— Pourquoi ?

— Ma mère est morte. À l'époque, il n'y avait pas de barrières de repérage autour des CAH... Qui voulait sortir le pouvait. Il suffisait de découper la paroi et on était sorti. Je m'étais arrangé pour éviter de griller tout mon quartier, et j'étais sorti. Je voulais mourir, tu comprends ? Et je ne suis pas mort !

« Il divague, songea Raymond. Dehors, ça brûle. »

— Je te le promets ! continua son oncle d'une voix très forte. C'est sans danger ! Ils nous enferment ! Ils nous conditionnent !

Il hurlait de tous ses poumons. Des kradrarkhs, alertés par ses cris, accouraient de tous côtés. Raymond fut bousculé et reconduit précipitamment dans le dortoir.

— Ne fais pas attention ! lui lança un vieux kradrarkh. Il est fou !

Mais le jeune homme ne l'écoutait pas. Il entendait son oncle hurler :

— Je suis Heyshler ! Heyshler !

— Heyshler ! s'écria Raymond.

Il s'effondra sur son lit.

— La fille d'Heyshler... ! C'était ma cousine !

— La dame qui m'a donné son secret la dernière fois, elle est morte ? demanda timidement le jeune homme.

— Hier soir, répondit tranquillement Feisher en effaçant tout ce qu'il avait écrit au tableau noir.

Raymond avala sa salive avec difficulté et poussa un petit soupir. Le professeur le considéra longuement avant de déclarer brusquement :

— Le Douzième mirador t'attend dans la Douzième Tour.

— Le Douzième mirador ? suffoqua Raymond. Mais... mais je ne suis pas un héros ! Que me veut-il ?

## Naine blanche

— Tu te figures sans doute que je le sais mieux que toi ? répliqua sèchement le professeur.

Poussant un soupir angoissé, Raymond quitta la pièce, traversa le quartier des kradrarkhs et se mit en route. La Douzième Tour des miradors était située à l'extrémité ouest des CAH. Le jeune homme vivant non loin de là, il ne mit pas plus d'une demi-heure pour y parvenir. La haute tour le dominait de son imposante stature, et Raymond ne put s'empêcher de détourner le regard.

— Jeune homme ! appela une voix amicale de la porte de la tour.

L'interpellé se retourna, pour se retrouver face au Douzième mirador, l'un des plus importants personnages de toute la société humaine. C'était un homme aux cheveux bruns, avec des vêtements entièrement noirs et la mâchoire carrée. Il considérait Raymond d'un air bienveillant. Le jeune homme monta avec lui les six cents marches de pierre de la tour, et pénétra dans une salle ronde, décorée d'une bibliothèque d'acajou et d'un grand bureau.

— Assieds-toi.

Raymond s'exécuta.

— Je ne veux pas te brusquer, commença le mirador d'un ton affable. Mais il faut que tu comprennes que Heyshler est fou. Rien de ce qu'il a pu te dire n'est vrai. Tu es bien d'accord ?

Raymond hésita une seconde avant d'acquiescer. L'homme hocha très lentement la tête et le scruta longuement, pour continuer :

— Tu comprends, je connais beaucoup de jeunes étudiants comme toi qui sont traumatisés par les révélations abracadabrantes de vieux fous. Je ne veux pas que ce soit ton cas.

Le jeune homme sourit, touché par cette marque d'attention.

— Que t'a raconté Heyshler ?

En confiance, Raymond raconta son aventure nocturne, le secret de son oncle, ses impressions... Lorsqu'il eut terminé, il s'aperçut avec surprise que la physionomie amicale de son interlocuteur avait changé. Son sourire s'était transformé en rictus, son front était moite, ses mains tremblaient de rage et sa respiration était entrecoupée. Mais Raymond ne voyait que les yeux. Les yeux d'un homme monstrueux, sans cœur. D'un tyran diabolique et pervers, qui ferait le mal pour faire le mal. Un monstre. Le jeune homme restait muet d'horreur, terrifié. Le mirador vociféra quelques mots contenus.

— Le vieil imbécile... !

Son regard mauvais s'arrêta sur Raymond.

— Tu dois être fatigué ?

Tout son visage était redevenu aimable et encourageant, comme s'il l'avait toujours été. Le jeune homme parvint à articuler quelques mots.

— Je reviens, annonça le mirador.

Il traversa la pièce et disparut. Raymond restait seul, encore terrifié par la transformation de l'homme.

« Pourquoi ? » se demandait-il. Son regard parcourut le plafond et s'arrêta sur une petite trappe. Raymond s'approcha pour lire l'étiquette qui avait été collée dessus. « Outside outside exit », indiquait celle-ci.

« Outside outside ? Extérieur extérieur. Ça voudrait dire quelque chose de plus extérieur que l'extérieur ? » Mais quoi donc ? Autour de la salle il y avait les CAH. Et au-delà, l'ouest non exploité. La trappe ouvrait donc sur la nature.

« À quoi cela sert-il si le Soleil brûle ? Heyshler... Heyshler n'est peut-être pas si fou. » La tête lui faisait mal et lui tournait. C'était impossible. Son oncle avait perdu la tête. « Mais peut-être... » Sa main se rapprochait de la poignée. Enfin, ses doigts la rencontraient.

— Je veux savoir.

D'un geste ferme il tira.

Dehors il faisait peu de jour. La mer léchait la plage et les plantes ondulaient. Là-haut, dans le ciel, brillait une étoile blanche ; notre Soleil. Raymond sentit son front brûler, ses jambes flageoler. Une main le tira en arrière. Le jeune homme se retourna et aperçut l'homme monstrueux qu'il redoutait. Le mirador. Ses yeux flamboyaient, ses doigts se tendaient vers sa gorge et sa lèvre était tordue par un sourire mauvais. D'un coup de poing défensif, le jeune homme l'envoya chuter dans l'escalier de la tour, et vit sa tête se fracasser contre les marches de pierre. C'en était fini pour lui.

Raymond bondit à l'extérieur, se laissant glisser le long de la paroi de la tour, et tomba à genoux dans le sable fin de la plage. Il se sentait mal. Ses mains suaient, ses dents claquaient. Il avait découvert l'interdit, le prohibé. Il avait découvert un secret terrible, qu'il aurait souhaité ne jamais savoir en restant vivant. Il leva son regard sur la naine blanche. Une détonation retentit, une balle siffla dans l'air et vint se ficher dans son omoplate droite. Le jeune garçon s'allongea dans le sable, et se retourna sur le dos. Mourir libre... C'était ce qu'il voulait. Son regard se posa sur sa chère étoile blanche et il sourit. Fermant les yeux, il s'endormit à tout jamais.

Le Soleil s'éteignait à l'horizon, et la mer mouillait ses beaux cheveux. Sa main avait glissé de sa poitrine et venait se mêler à l'eau régulière des vagues. Il était mort libre.

# La dernière ligne droite

**L**E CAUCHEMAR ME RÉVEILLE en sursaut. Un cauchemar de pauvre en noir et blanc qui se limite à une image, le cliché flou d'une route déserte sans bordures ni fin. En perspective plongée, je m'aperçois, seule, les semelles engluées dans la langue de bitume, impuissante à lever un pied pour avancer.

Je pose le poing sur mon cœur pour le calmer. Les chiffres lumineux du réveil indiquent 6 heures. Dans le couloir, un bruit de pas. C'est mon tour. On va frapper. On frappe. Je repousse les couvertures, prête à bondir. Une voix clame : « Debout ! C'est le grand jour ! » Je saute du lit et file sous la douche comme un bon petit soldat.

C'est ce que je suis devenue ici : un bon petit soldat, une pensionnaire exemplaire — qui l'aurait cru ? Pas moi. Il y a quinze ans, j'aurais crevé de rire à cette idée. Mais le temps m'a roulé dessus et je serais tout à fait morte si je n'avais pas lâché prise et courbé l'échine. Obéir, c'est tout ce que j'ai trouvé pour durer.

Et supporter le bannissement. J'ai l'avocate bien sûr, j'ai eu l'avocate au début. Elle m'avait promis qu'elle ne me lâcherait pas, qu'elle serait là jusqu'à la fin. Je n'y croyais pas trop : quinze ans, c'est long. Mais j'y croyais quand même, chaque année, lorsque je recevais ses vœux de *Belle, bonne et heureuse année !* gravés en italiques sur papier glacé. Hier encore j'espérais, je ne sais quoi — que le jour J, elle m'apporterait le petit déjeuner au lit peut-être ?

L'eau ruisselle sur mon visage. Je lève le front vers le jet brûlant, oppressée par le galop souffrant du cœur qui emplît ma poitrine, un cœur gros, un cœur qui manque — et qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire, le cœur qui manque ? Qu'il loupe juste un coup sur deux

ou qu'il vous fait faux bond ? Comment saurais-je ? Je n'en ai plus, de cœur. Accroupie dans le bac, je me mouche dans le rideau de pluie : c'est aujourd'hui ma dernière ligne droite.

« La dernière ligne droite », troublante formule. Supposée vous convaincre de quoi ? Que le bout du tunnel est proche ? Que vous n'avez plus rien à redouter, ni virage, ni croisement, ni faille béante ouverte par un séisme ? Et donc on vous la sert comme une caresse, une promesse de repos, de récompense, de victoire... Moi, je lui trouve un parfum de charogne à cette étape ultime où l'on vous recommande de jeter vos dernières forces. Car s'il est vrai que ce sont les dernières, que vos réserves y seront englouties, comment ferez-vous après ?

Enroulée dans la serviette, je remplis d'eau la bouilloire encrassée par le calcaire, jette un sachet de thé noir dans le mug blanc maculé de tanin et allume ma première cigarette.

Elle pue le deuil, la cigarette du condamné, la clope de la marche au supplice, la sèche de la dernière ligne droite — un itinéraire où tous les mégots sont permis pourvu qu'on fasse le chemin. J'expire des torsades de fumée bleue et je me pose la seule question qui vaille : l'ai-je jamais fait, mon chemin ? Mon « petit bonhomme de chemin », comme l'appelait ma mère — et pourquoi bonhomme ? Elle était bien placée, non ? pour savoir que ce sont les femmes qui marchent, avec tous ces piétinements qu'elles font dans la maison et qu'aucune statistique n'ose comptabiliser.

« Bonhomme » parce que « chemin », soit : quoi de plus viril que de faire son chemin ? « Il a fait son chemin dans la vie... » Moi aussi, je l'ai fait ! Mon parcours aussi a été jonché de roses ! Je l'ai eue, mon ascension

## La dernière ligne droite

enseillée ! Puis, vertige ? faux pas ? J'ai trébuché. Depuis, je tombe. Je n'en finis pas de tomber. Et il est faux d'espérer finir par toucher le fond puisque aujourd'hui, ce matin, tout de suite, aussitôt qu'à force de tirer sur ma cigarette je me retrouverai à mâchonner le filtre, un abîme nouveau s'ouvrira sous mes pieds. C'est pourquoi j'ai ricané hier, lorsqu'une âme compatissante m'a garanti, chaleureuse bourrade à l'appui, que j'entrais dans ma dernière ligne droite.

J'écrase le mégot, je le broie, je le pile, je le concasse, je le déchiquette contre les parois du lourd cendrier en verre dépoli, différant le moment de me lever et d'y aller. Puis je me lève, j'y vais, halée par la nécessité.

Je lave le mug, plie les draps, enfile mon jean et je m'immobilise, atterrée, devant le placard presque vide : en lieu et place des bottes de sept lieues qui seules me permettraient de franchir le dernier cap, j'ai sous les yeux mes vieilles espadrilles râpées, douillettes, et d'absurdes escarpins à brides rouges, flamboyant neufs. Je ne me souvenais pas les avoir emportés quand on m'a mise ici. Et voilà qu'ils me narguent, anachronique témoignage d'un temps où je mettais des robes et du fard à paupières, un temps coquet, tiré à quatre épingles, parfaitement tenu.

Car c'est ainsi que je faisais, avant : je me pavanais sur la pointe de mes orteils vernis et le sexe fort n'avait qu'à bien s'accrocher avec son « bonhomme de chemin ». Je n'avais pas mon pareil pour louvoyer des hanches, tâter du caniveau sans paraître dévier et caracoler en éclairieuse pour me payer le luxe buissonnier d'un chemin de traverse. En ce temps-là j'avais de l'orgueil, de l'impatience, rien ne me faisait peur. Je démarrais au quart de tour, j'appuyais sur le champignon, j'étais la reine du tête-à-queue et je n'avais cure des avertissements car je tenais sacrément la route.

Jusqu'au défi de trop.

Jusqu'à cette bascule au point de non-retour qui m'a jetée contre le mur, fracassée, j'ai toujours, toujours porté des talons hauts, rentré le ventre et peint mes lèvres. Alors si je veux réussir ma sortie, mariole jusqu'au bout, ces escarpins sont sans doute le tremplin rêvé ?

Sauf que c'est la dernière, de ligne droite, et que l'univers se fiche de mes manières pourvu que je prenne la tangente. Moi aussi je m'en fiche. Je ne crois plus aux fanfaronnades qui naguère me poussaient aux fesses pour avancer. Parce qu'il n'y aura pas de supporter pour encourager mes derniers mètres ni de comité d'accueil pour me ramasser quand je m'écroulerai sur la ligne d'arrivée. Il n'y aura personne.

Ça fait longtemps qu'il n'y a personne.

Personne pour me pister jusqu'à la salle de bains : « Attends-moi : pas question de louper ma belle à sa

toilette ! » Il fut un temps où mon amoureux disait ça. Chaque matin.

Quand il a renoncé, il est resté une petite fille pour sauter dans mon lit, jour après jour, se pelotonner dans l'édredon et assister à mon habillage comme si j'étais, je ne sais pas moi, une reine. Ça me bouleversait et ça me fichait un trac fou.

Elle avait 5 ans et 6 mois pile quand j'ai commis l'irréparable. Son père n'a pas traîné pour me l'arracher et l'emporter chez lui, à Zihuatanejo. J'ai cantiné des timbres pour le Mexique, des enveloppes Airmail et j'ai écrit à ma fille chaque semaine pendant trois ans. Mais il y avait un océan et un continent entre nous, ou l'adresse que m'avait dégotée l'avocate était erronée, ou ma fille ne savait pas encore bien lire, ou son papa a jugé bon d'intercepter mes lettres. Je n'ai plus écrit que des cartes de Noël et d'anniversaire, au cas où. Puis les cartes aussi, j'ai arrêté.

Alors qui voulez-vous qui vienne ? L'avocate, avec son plumage noir d'oiseau de mauvais augure et sa crête d'hermine, l'avocate seule conviendrait en un moment pareil. Les avocats ne sont pas des personnes — c'est pourquoi, sans doute, elle ne viendra pas.

Tétanisée d'incertitude, je soupèse les espadrilles à main droite, les escarpins à main gauche. Et si je ne mettais ni les unes ni les autres ? Et si je la prenais pieds nus, ma poudre d'escampette ? Ne serait-ce pas la bravade ultime, l'épreuve initiatique à même de me catapulte d'un univers à l'autre : marcher nu-pieds dans les braises, fouler mes cendres, pilonner de l'orteil les scories de mes vies défuntées.

Du temps où je dansais avec mon amoureux, j'ôtai mes sandales, posai mes pieds nus sur ses chaussures et me laissais porter. Puis il est parti et je n'ai plus toléré de moi le moindre abandon. J'ai chargé sur le maquillage et claqué des fortunes en frusques et pompes assorties. Pour marquer bien. Pour être dans la note et trois tons au-dessus. Pour ne prendre ni froid ni peur et clouer sur place, d'un tricotage de talons aiguilles, ceux qui me traitaient de pied-tendre.

Il est fini le temps de jouer la diva. J'enfile mes espadrilles et j'enfouis les escarpins dans la valise, une Vuitton de contrebande qui pèse un âne mort. Je vais me satisfaire de les savoir là, dans mon bagage, à m'attendre. Comme tous ces gens que j'ai perdus il y a quinze ans et dont je me contente de savoir qu'ils continuent d'exister, ailleurs. L'indigence apprend cela. Elle apprend à bénir la clémence des aventures que l'on ne tente plus, l'innocence des voyages que l'on fait dans sa tête, la douceur d'un regard où l'on ne cherche plus son reflet. C'est peut-être la leçon qu'on a voulu m'enfoncer dans le crâne avec cette dernière ligne droite : on voulait dire « le droit chemin ». Celui

hors duquel il n'est point de salut.

Si c'était à refaire, monsieur le juge, s'il m'était donné de revenir sur mes pas, je me collerais des œillères — je le jure ! Plus question de batifoler en pas chassés : je me cantonnerais pieusement dans le sillon rectiligne que mon père et ma mère ont emprunté avant moi.

Lorsque j'étais petite, je me tenais à carreau. À cause du loup. Mais quand j'ai compris qu'il n'existait pas, j'ai monté en graine, commencé mes bravades et expérimenté que mes échappées belles, au lieu de déchaîner des cataclysmes, suscitaient de la crainte, une irritation envieuse et un genre de respect. J'en ai déduit que le monde ne filait doux que par paresse et j'ai mis un point d'honneur à sauter à pieds joints dans ces ruisseaux fangeux, ces brouillards aux effluves épicés, ces failles vertigineuses que tous autour de moi contournaient frileusement. On connaît la suite.

Si ce n'était la peur ou la paresse, qu'est-ce donc qui rivait mes aînés aux conseils de leurs pères ? La loyauté ? Une loyauté silencieuse envers les multitudes qui étaient passées là avant, s'étaient trompées peut-être, avaient regretté de n'avoir pas tenté le diable, mais n'avaient pas lâché la main. Pour la sécurité du rang, de cette densité humaine devant, derrière et à côté, de cette déambulation des frères d'armes qui chante à vos oreilles et berce tendrement vos doutes dans un roulis de meute... Car je vois bien comment ils font : ils marchent de concert, se tiennent par l'épaule, entonnent un air connu en échangeant des clins d'œil entendus pour suggérer qu'ici ou là, ce chemin ou un autre, qu'importe ? « Allons, s'encouragent-ils, allons puisqu'il faut y aller, mais faisons route ensemble. »

« Ensemble ». C'était là l'important et je ne le savais pas. Si c'était à refaire, monsieur le juge, j'aurais honneur à me glisser parmi eux pour être la suivante.

Je me brosse les dents, les cheveux, je me pince les joues, je me mords les lèvres — il faut y aller, je vais y aller, je vais me retrouver dehors, au milieu de la rue, dans la lumière, c'est ce que je vais faire. Mon avocate, avec son énergie contagieuse, me secouerait : « Vous n'allez pas flancher maintenant ? »

Pas maintenant, non. J'ai appris à jouer la bête de somme ici et je me suis changée en un boeuf de labour dont la seule ambition est de tenir la distance pour laquelle on l'a attelé. Je vais faire le gros dos, baisser le front et je vais marcher, terrifiée d'ignorer ce qui m'attend. Terrifiée de n'être attendue par quiconque.

Combien sont passés par là avant moi ?

Des frères humains ont parcouru le trajet qui me reste. Ils ont ouvert la porte que je pousse et emprunté ce couloir — je le lis sur le linoléum élimé, poli par des milliers de pas. Dans le cliquetis des clés et le bip long des serrures électroniques, ils ont franchi les vantaux



## Biographie de l'auteure

J'ai 63 ans, j'habite depuis toujours au bord de la Méditerranée, j'ai une fille de 30 ans, je suis inspectrice de l'action sanitaire et sociale. J'écris depuis toujours, avec plus ou moins de bonheur. Trois déclics ont été déterminants dans mon apprentissage de l'écriture :

**LES CONCOURS DE NOUVELLES :** Au fil de la trentaine de concours de nouvelles auxquels j'ai présenté des textes, j'ai appris que ma priorité devait être le lecteur : est-ce que je l'accroche tout de suite ? Est-ce que je l'émeus ? Est-ce que je lui donne envie de tourner les pages ? Est-ce qu'à la dernière ligne j'ai à la fois éveillé des émotions en lui et suscité des interrogations, des interprétations qui feront que désormais l'histoire lui appartient autant qu'à moi ?

J'ai appris également à me soumettre à une consigne (de thème et/ou de distance) : loin de brider notre imagination, les contraintes la défient et sur la forme nous intiment d'aller droit à l'essentiel, à préciser notre pensée et notre récit en supprimant les commentaires ou digressions nuisibles à la puissance du texte.

J'ai appris enfin à échouer pour recommencer, car si un texte ne plaît pas, c'est qu'il n'a pas eu la force coup de poing qu'on lui prêtait : on n'a pas su faire partager au lecteur l'expérience émotionnelle qu'il attendait.

**L'APPRENTISSAGE DU SCÉNARIO :** À la demande d'un réalisateur, séduit par mon roman *Vers les terres insoumises*, j'ai tenté d'en réaliser le scénario et appris à cette occasion qu'écrire... s'apprenait : de passionnants manuels existent qui permettent de structurer, approfondir, enrichir le projet qu'on a en tête. C'est fascinant et efficace.

**LA FORMATION À LA NARRATION LITTÉRAIRE :** J'ai cherché longtemps et enfin trouvé ce dont je ressentais le besoin : une formation à l'écriture qui, comme tous les arts (musique, danse, peinture...), fournit la boîte à outils qui permet d'enrichir l'univers de l'histoire, approfondir ses personnages, faire monter la pression et donc libérer son imagination pour faire vivre au lecteur les émotions qu'on voulait partager.

Je précise en conclusion que se soumettre à un tel apprentissage ne consiste pas à appliquer des recettes qui marchent mais à s'interroger toujours plus profondément : a-t-on su dire ce qu'on voulait dire et ainsi donné à vivre au lecteur les émotions qu'il est en droit d'espérer ?

## La dernière ligne droite

grillagés qui claquent dans mon dos et me propulsent telle une boule de flipper dans l'entonnoir que clôt la dernière porte. La porte d'entrée, dit-on. La porte de sortie en vérité, un panneau métallique qui racle en tournant sur ses gonds.

« Alors ça y est, la voie est libre ? » tonne une voix dans mon dos.

Je pose ma valise. Je n'irai pas. Je vais m'arrêter là, on ne va pas me forcer tout de même ? J'échangerai mon sort contre celui d'un autre — on donne bien ses reins ! Je vais offrir ma dernière ligne droite à celui que ça démange d'en finir, que ça taraude d'être au bout de ses peines — je veux garder les miennes. Je veux me sustenter quelques lustres encore de mes remords et de mon châtiment, de cette non-vie qu'à l'ombre de moi-même j'ai fini par me faire. Une relégation dorée, voilà ce que c'était, ici. Elle a déposé en moi tant de patience que j'en ai oublié vers quoi chaque minute me précipitait.

« Ça va aller ! » promet une autre voix.

Étourdie, je tanguer. Je vais baisser les bras, déposer les armes, fermer les yeux, déclarer forfait. À cause des espadrilles. Si j'avais eu le cran de ligoter mes orteils dans le carcan des brides et choisi pour m'accompagner, me harceler, me convaincre, le martellement crépitant de mes talons aiguilles, tel un cœur à percussion battant sec et pointu pour enjoindre le mien de garder le tempo, si j'avais choisi les escarpins, j'aurais trouvé la décence d'en mettre plein la vue et de finir le dos droit, la tête haute sous la lumière. Au lieu de quoi, ventousée au sol par les semelles de corde qui ne tiennent pas la distance, je perds pied.

« Ça va aller ! » ordonne la voix.

Et la main qui se pose sur mon épaule sans que j'ose m'y raccrocher, cette main tendue me propulse dans le triangle lumineux que la porte entrebâillée dessine devant moi.

Je suis dehors.

Je cligne des paupières et suspends mon souffle à la vue des escaliers monumentaux qu'il me faut descendre, que des hommes et des femmes ont descendus avant moi — descendus pour moi ? Pour qu'un jour à mon tour je bascule de marche en marche ? Je bénis mes charentaises : si j'avais enfilé mes échasses vernies, avec tout ce soleil, ce brouhaha du monde où les hommes vivent, je n'aurais eu aucune chance.

Ça va aller : orteils en éventail, je crois sentir le pavé sous la fine protection des sandales usées et j'entreprends ma descente, l'épaule déboîtée par le poids du bagage. Au début, je garde les yeux rivés au sol, craignant de déraper sur les marches de pierre patinées par des milliers de pas. Puis je relève le menton, j'embrasse du regard le pied de l'escalier, l'avenue

spacieuse, calme, déserte — sont-elles toujours aussi larges et peu fréquentées les routes qui vous retirent de l'existence puis qui vous y ramènent ?

Je l'ai fait. Sur la dernière marche, je croise un gardien qui prend son service et entame l'ascension en traînant la patte. Je lis dans son regard bonasse que ma foi, je l'ai bien descendu et je rougis — je n'y serais pas arrivée toute seule.

Reste à continuer, reste tout le reste, « le droit chemin, la ligne droite » avachie sous le cagnard, un cagnard qui blanchit le trottoir entre les feuilles des micocouliers et me met la tête en feu. Pas l'ombre d'une robe noire à l'horizon, l'avocate ne viendra plus. Il n'y aura personne pour m'assaillir de recommandations et veiller à ce que je file doux désormais. Je suis tentée de lâcher la valise et me laisser tomber, m'affaler entre le réverbère et la bouche d'égout — qui pourrait me l'interdire ? Serait-ce un crime de rester blotie là, dans mon ornière, en attendant que ça passe, que passent le commun des mortels au pas cadencé, les matamores à contre-courant et la voiture-balai ?

Les semelles verrouillées au sol, je n'ai pas plus d'avenir que la femme de mon cauchemar. À quoi sert d'avoir fait son temps quand la quille ressemble à perpète ? Avaient-ils rendez-vous, ceux qui m'ont précédée ? Quand on les a chassés de tôle, quelle main les a tirés du trou ?

La honte me submerge. Et ceux qui te suivront ? Ceux qui sortiront tout à l'heure ou demain, dans quelles empreintes mettront-ils leurs pas si tu stoppes au milieu du gué ?

Une récitation d'école me revient, une ballade du temps où je craignais le loup.

« Le petit cheval dans le mauvais temps, qu'il avait donc du courage !

« C'était un petit cheval blanc, tous derrière et lui devant. »

Je fais un pas, un autre.

« Mais toujours, il était content, menant les gars du villa-age... »

Dans mes oreilles, la complainte se déroule, insistante, mâchée par le timbre rocailleux de Brassens.

« Sa voiture allait poursuivant sa belle petite queue sauva-age... »

D'un écueil à l'autre, la chanson ruisselle, emportant ses galets. Opiniâtre, elle plonge en apnée, file sous terre, remonte en bouillonnant et s'ébroue à l'air libre.

« Tous derrière et lui devant. »

« C'est par là », je murmure aux suivants, en traînant la Vuitton vers un banc public accroupi sur ses pieds en fonte dans l'ombre d'un platane.

Enroulé dans une couverture, la joue posée sur l'accoudoir, un vieil homme est assoupi. D'un revers de

manche j'essuie mon front en sueur.

« C'est fini, on a payé », j'explique au clochard.

Il ouvre un œil. Je fouille dans mon sac à main, un faux Prada en simili cuir bicolore, saisis une cigarette et la lui tends. Je craque une allumette, il aspire goulûment et hoche la tête. Un vrombissement de moteur m'écorche les tympans. Je tourne les yeux. De l'autre côté de la rue, un taxi rouge se gare, une jeune fille en sort, abrite ses yeux de la main, balaie du regard les abords de la prison et m'aperçoit. Elle marque un temps d'arrêt puis se dirige résolument vers le feu tricolore, patiente à l'orée du passage clouté et se remet en marche quand le bonhomme est vert. Perchée sur des sandales à talons compensés, elle danse et ondule dans une jolie robe en vichy bleu et blanc.

Ma robe.

Une robe que je portais jadis et que ma gosse aimait plus que les autres. Lovée dans les oreillers de mon grand lit, elle la reluquait passionnément dès que je l'enfilais et suppliait : « Tu me la donneras, dis, quand tu seras morte ? » Je promettais en riant, ne croyant pas mourir si tôt.

Incrédule, je mesure du regard la distance qui me sépare de la radieuse apparition — est-ce elle ma ligne d'arrivée ?

« Allez ! » souffle le clochard.

Je soulève un pied, trébuche sur la valise, titube, tends les bras, et ce sont mes mains qui m'emportent. Mes mains ouvertes tirent à présent les fils et me remorquent.

Comme aspirée, ma petite fille vogue vers moi, sourire aux lèvres, queue de cheval en panache, et dans chaque foulée qui réduit l'intervalle, abolit mes écarts et me remet au monde, j'entends que l'errance est finie : je suis rentrée au port. 

**Mon actualité** : Parallèlement à ma formation en cours et soutenue par ses précieux enseignements, j'écris un roman.

**Travaux littéraires** : ROMANS — *Le matin des voleurs*, éd. La main multiple, 2003 (finaliste du prix marseillais du Polar 2005) ; *Vers les terres insoumises*, prix La cour de l'Imaginaire 2013, éd. Lacour-Ollé. NOUVELLES — 3<sup>e</sup> prix du concours 1997 de la Nouvelle en mille mots de Fréjus pour « Les chatouilles » ; 4<sup>e</sup> prix du concours littéraire 1998 des Amis des lettres d'Aubagne pour « L'homme de ma vie » ; 3<sup>e</sup> prix du concours Alpha de la nouvelle 1999 pour « Les petits papiers » ; 1<sup>er</sup> prix du concours Alpha de la nouvelle 2000 pour « La tresse » (*in Nouvelle donne*, n° 26, 2001) ; sélection nationale du grand prix universitaire du CROUS 2001 (5<sup>e</sup>) pour « Mémoire exquis d'un édredon impérialiste et bon marché » (recueil collect.) ; sélection concours francophone de la nouvelle de Palaiseau 2001 (4<sup>e</sup>) pour un recueil contenant 4 nouvelles dont « Coup de lune » (recueil collect. par HB éd.) ; 1<sup>er</sup> prix du concours de nouvelles des éd. Tapuscrit, 2007 pour « Roman ordinaire et néanmoins héroïque d'une maison close où les lourdes claquent, les plumards composent et les mouchards ne manquent pas d'air » (coll. « Bandonéon ») ; 3<sup>e</sup> prix du concours de nouvelles de *Nous deux* 2007 pour « Les dimanches d'Amélie » ; 1<sup>er</sup> prix du concours organisé par les Appaméennes du livre 2007 pour « La dernière épouse » ; 1<sup>er</sup> prix du concours de la nouvelle Albertine-Sarrazin 2007 pour « Moi, Janot Le Floch, pinpin mais pas fou » ; 1<sup>er</sup> prix du concours de nouvelles des Amis des livres de Chevinay 2007 pour « Avenue des Poilus » ; 1<sup>er</sup> prix du concours de nouvelles Le Loir littéraire 2007 pour « Risque zéro » ; 1<sup>er</sup> prix du concours de la nouvelle Gaston-Welter 2007 pour « Dimanche en quinze » ; sélection pour publication au concours des éd. du Roure/prix Jules-Vallès 2008 pour « Petits joueurs » ; 2<sup>e</sup> prix du concours de Bourbon-l'Archambault 2008 pour « Un chien fou dans un jeu de quilles » ; nomination au concours littéraire des Après-midi de Saint-Flo 2008 pour « Les chatouilles » ; finaliste du concours littéraire du *Matricule des anges* 2008 pour « L'enterrement de Jules » ; 1<sup>er</sup> prix du concours Synopsis/Jean-Pierre Andrevon, catég. Nouvelles 2008. Publication Dreampress pour « Loup y es-tu ? » ; sélection pour publication aux éd. de la Lampe de chevet 2008 pour « Lettre à ma mouette » ; 1<sup>er</sup> prix Marie-de-Buttlar. La Saintonge littéraire 2013 pour « Coup de pouce » ; accessit au concours de l'assoc. Provence culture 2013 pour « Un cœur gros comme ça ». Publications dans le magazine *Nous deux* : « Les petits papiers », oct. 2007 ; « Boule de nerfs », janv. 2008 (sous le titre « Une vraie boule de nerfs ») ; « Le jour et l'heure », fév. 2008 (sous le titre « Le plus beau jour de ma vie »).

## Numéros encore disponibles (suite)

**N° 25-26 : Concours 1994** : *L'argent du diable*, D. Durga ; *La dernière grille*, L. Reynes ; *L'été des martinets*, J. Wintrebert ; *Le doigt de Dieu*, J.-Y. Ragot ; *Massacres exquis*, C. Richard ; *Le même rêve*, M. Thibault ; *La résidence d'Angleterre et d'Abyssinie*, J.-B. Papi ; *Souvenir surprise*, T. Gatinet ; *La mue*, É. Duloirier ; *L'œuf du serpent*, D. Leroux ; *La lézarde*, G. Mathieu ; Prix Dacier 1994 lycées : *L'opprobre du Dieu*, É. Forestier ; collèges : *Tombé du ciel*, M. Dinse ; Guide 1994-95 des concours de nouvelle ; *La plante verte*, Y. Heurté ; *Dédales*, M. Naudin ; *Dilution*, P. Venant.

**N° 28 : « Double messieurs, simple dame »**. *La passagère*, S. Hugué ; *La Saint-Valentin*, B. Kieken ; *Les gens sont tous les mêmes*, M. Naudin ; *Objet de convoitise*, B. Kieken ; *Les grignoteurs*, M. Naudin.

**N° 44** : *L'étrange maladie de M<sup>me</sup> Durosier*, A. de Voogd ; *L'île aux oiseaux*, J.-M. Bertrand ; *Le journal*, S. Le Bras ; *Jeanne et Madame*, V. Villa-Lobos ; *Agonie sur Gange*, M. Mercure ; *La communion des saints*, R. Nadaus ; Prix Lycéens 1999 : *Lorsque Dieu a la tête ailleurs*, F. Boivin ; Prix Dacier 1999 collèges : *MS 43*, M. Gély & S. Le Mestre.

Suite page 33

## LOU

**U** NE CHUTE DANS LE VIDE l'avait tiré du sommeil, il en tremblait encore. Il sut qu'il ne pourrait se rendormir, se leva en maugréant, accomplit le premier geste indispensable au bonheur matinal, remplir d'eau froide le réservoir de sa cafetière italienne, et de café moulu le filtre en aluminium. En attendant que l'eau ronronne de plaisir sur le feu, il descendit dans le hall de l'immeuble chercher le courrier qu'il avait négligé de relever la veille. Il reçut un coup de poing dans l'estomac. En première page du quotidien régional, la photo de Lou, sa jeune patiente. En un éclair, les dernières semaines lui revinrent en mémoire.

La première fois qu'elle était entrée dans son cabinet du centre médico-psychologique, elle avait laissé traîner son regard goguenard sur les murs, le bureau, et c'était lui qui s'était senti examiné, analysé, évalué, pesé, disséqué. Deux yeux pointus outrageusement charbonneux dévoraient un visage si blême qu'il semblait droit sorti d'un théâtre nô.

D'abord, il avait cru qu'elle avait des plumes dans les cheveux, puis il vit qu'il s'agissait de mèches cyan, rose, violette, ébouriffées et effilées sur une tête brune éminemment insolente.

Son corps grêle vêtu de noir, d'une nonchalance feinte, se dit-il, se tenait, indécis, planté derrière la chaise face à lui, et immédiatement elle attaqua :

- Vous aimez l'ordre !
- Asseyez-vous, je vous prie.
- « Ici, c'est moi qui pose les questions », c'est ça ?

Elle éclata d'un rire si joli, si frais, si naturel, si gai, qu'il se dit plus tard qu'il n'avait jamais entendu chant d'oiseau plus éblouissant.

- Asseyez-vous, répéta-t-il.

Elle s'assit sur une fesse au bord de la chaise, comme prête à bondir. Elle avait repris son air sauvage et moqueur, et le regardait comme si elle le devinait jusqu'au fond du slip.

Il lui posa les questions d'usage, nom, âge, antécédents médicaux, commença à remplir sa fiche.

- Vous êtes venue de votre plein gré, je crois.
- Enfin, c'est pour faire plaisir à ma mère. Depuis les temps qu'elle essaie de me convaincre.

- Et votre père ?

- Il est mort.

Elle repartit de son rire incroyable.

- Je l'aimais plus que tout au monde. J'ai jamais pu pleurer. Elle dit que je suis pas normale.

- Vous venez pour ça ? Vous vous trouvez « anormale » ?

Elle le regardait dans les yeux, et pourtant, un infime instant, son regard sembla vide, absent, si lointain qu'il pensa qu'elle avait décroché d'ici, maintenant. Le voile disparut, et elle se remit à rire :

- Vous connaissez l'angoisse ?

Elle se tut un moment puis :

- Ce truc qui vous prend au creux de l'estomac, qui tournoie comme un foret, vous vide de votre substance comme si elle fuyait dans le sol, sous vos pieds, comme si tous vos muscles fondaient, vos os, vous pouvez plus bouger, ni vous lever, une terreur, comme les porcs qu'on mène à l'abattoir j'imagine, et...

Elle avait parlé d'un trait et s'était tue brusquement.

- L'angoisse de quoi ? Vous pensez à quelque chose de précis, dans ces moments ?

- On peut avoir l' « anxiété » de quelque chose, ses examens ou je ne sais quoi, mais l' « angoisse », ça vous prend la nuit, ça vous réveille, vous ne savez pas l'objet, vous ne savez pas pourquoi, vous pouvez juste respirer à fond, longtemps, pour éviter de fondre et de ne plus exister. Une énergie à l'envers, un dévidement.

- Vous prenez des drogues ?

- Pétards, parfois.

- Depuis longtemps ?

- Premier à 14 ans.

- Régulièrement ?

- Quand je peux en avoir. Ça me calme.

- Vos loisirs ?

- Je dessine. Tout le temps. Depuis toujours. Ma mère dit que je m'enferme, que j'vois pas assez de monde. Ça me suffit bien de voir leur gueule au lycée.

— Pas d'amis ?  
— Non. J'ai eu une amie, qui a déménagé. Des petits copains, mais pas longtemps. Tous des beaux.

Elle rit, comme ne croyant pas à ce qu'elle disait.

— Et les études ? Ça marche ?

— J'aime que les arts plastiques et le français. Nulle en math. J'ai redoublé deux fois, mais j'avais un an d'avance. Tout' façon, j'arrive pas à me concentrer. Sauf quand je travaille seule chez moi. J'ai des « absences ».

Elle semblait répondre facilement et sincèrement. Les entretiens étaient jalonnés de grands rires insolites, au moment où il s'y attendait le moins, qui le transperçaient d'une sorte de plaisir intense et inquiet, car il se sentait déontologiquement fautif : il attendait les séances impatientement.

Elle n'était pas son genre, habitué à la sobre élégance d'intellectuelles raffinées délicieusement perverses qui ravissaient son lit de solitaire intermittent. Elle avait la moitié de son âge, à peine majeure. Non vraiment, et pourtant...

Il lui avait demandé s'il pourrait voir ses dessins, elle avait apporté un carton plein de choses sinistres en noir et blanc, très contrastées, aux pastels gras. Beaucoup de visages, hommes et femmes, les yeux cernés et atterrés, des silhouettes à l'érotisme morbide. Le trait sûr, rapide, ample. Les fondus étaient faits au chiffon mouillé d'essence de térébenthine, d'après l'odeur que dégagait le papier. Le geste vif, à la fois économe et généreux dans son élan, essuyait le graphisme par instants, insufflant un mouvement comme venu du dehors à ces formes statiques : les personnages, d'une solidité architecturale, semblaient happés par l'environnement, qui soudain les rendait évanescents, dévorés par le support de papier blanc.

— C'est tout simplement remarquable, dit-il, estomaqué.

Il crut entrevoir un rosissement de ses pommettes résolument blafardes. Elle rit :

— « Luxe, calme et volupté », c'est pas pour moi, j'ai toujours détesté Matisse.

— Vous êtes bien cultivée pour quelqu'un qui a redoublé deux fois.

— Oh, c'est mon père qui m'a tout appris. Il m'emmenait tout le temps voir des expos. Et puis on allait au cinéma, des vieux films en noir et blanc.

Elle se pencha soudain vers lui, pointa son doigt sur la fossette qu'il avait au milieu du menton :

— Comment vous faites pour vous raser là ?

Il recula d'un bond sur son siège, elle rit si fort qu'elle eut des larmes.

— J'en mourais d'envie depuis longtemps. C'est une réplique d'Audrey Hepburn à Cary Grant dans *Charade*, une comédie de Stanley Donen. Mon père



## Biographie de l'auteure

Corine Sylvia Congiu est une artiste pluridisciplinaire. En tant que peintre ou photographe plasticienne, elle a participé à de nombreuses expositions dans tous les continents : Europe (France, Italie, Pays-Bas, Autriche), Amérique (Chicago, San Francisco, Rio de Janeiro), Afrique (Alger, Alexandrie) et Asie (Damas, Hong Kong, Séoul). Elle est aussi écrivain de romans et de nouvelles, auteur-compositeur-interprète quand ça lui chante, et auteur de courts métrages (voir chaîne YouTube de Corine Sylvia Congiu). Elle est depuis 2013 illustratrice de *Nouvelle donne*, le site de la nouvelle littéraire, et fait partie du comité de lecture.

(Voir Wikipedia : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Corine\\_Sylvia\\_Congiu](https://fr.wikipedia.org/wiki/Corine_Sylvia_Congiu))

**Bibliographie littéraire** : ROMAN — 2014, *La libellule*, éd. Fog & Filli. NOUVELLES — 2020, dans le recueil *Le chien attaché au poteau électrique*, éd. La chambre d'échos : publication de trois nouvelles : « Embellie », « Fatima », « Les 4 mots » ; 2019, revue *Rue Saint Ambroise*, n° 44, recueil de publication des nouvelles des lauréats du concours 2019) : « Les 4 mots ». PRIX — 2018 : 1<sup>er</sup> prix de la nouvelle Henri-Montarras, pour « Fatima » (<http://lettres2saintonge.e.l.f.unblog.fr/files/2018/10/fatima.pdf>) ; 2019 : « Les quatre mots », prix revue *Rue Saint Ambroise* ; 1994 : « Embellie », prix de la nouvelle du Ciné 220 à Brétigny-sur-Orge pour « La fureur de lire », délivré par Howard Buten.

adorait Hepburn, il disait que je lui ressemblais. J'ai vu tous ses films. Il avait un disque dur avec des centaines de films de toute l'histoire du cinéma depuis Méliès et Lumière, et même Alice Guy, la première réalisatrice.

Il trouva en effet qu'elle avait le même air malicieux et gracieux, c'était une Hepburn punk. Ou gothique, il ne savait pas bien.

Elle mit du temps à lui avouer qu'elle avait tenté de se suicider. Barbituriques.

— Vous comprenez, ces angoisses... ça vous rend fou. L'impression que ça empire à chaque instant. Vous vous réveillez la nuit et ce creux qui prend toute la place en tournoyant, comme si votre sang se vidait dans la panique... sans raison, comme ça... vous voulez que ça s'arrête, vous avez envie qu'on vous pique pour dormir, dormir enfin, avoir la paix, être tranquille, sereine... et puis, même dans la journée, ce sentiment que tout le monde vous en veut, vous déteste, vous méprise... des voix qui vous disent que vous êtes nulle, insipide... vous n'avez plus aucune force, comme si on se noyait, on étouffe, on...

Elle s'était tue. Les yeux hagards semblaient ailleurs, dans un cauchemar. Et puis elle rit si violemment, en plongeant son regard dans le sien, qu'il crut qu'elle avait joué la comédie. Il ne savait pas établir un diagnostic. Dépression ? Schizophrénie ? Chez les adolescents, les symptômes peuvent être confondus. Le repli sur soi, la mise en retrait familial et social, l'appauvrissement affectif, la perte d'intérêt pour l'environnement, l'indifférence que lui reprochait sa mère, tout cela pouvait n'être que passager. Les états schizoïdes, les impulsions irraisonnées précédant la schizophrénie ressemblent à la vulgaire « crise d'adolescence », et permettent encore à l'individu de mener une vie apparemment normale.

— Ça a commencé quand ? Vous pouvez dater, à peu près ? Ça a à voir avec la mort de votre père ?

— Non, ça a commencé avant... c'est comme si ça avait toujours été là, mais moins fort. C'est comme si j'avais toujours de bonnes raisons d'avoir peur. Et quand la raison s'en va, alors j'en trouve une autre.

— Par exemple ?

— J'sais pas. C'est comme si j'avais un grand rôle à jouer dans l'existence (son grand rire frais d'autodérision, une cascade dans la fournaise, lui donna la chair de poule, il rabaisa furtivement les manches retroussées de sa chemise, comme pris en faute) ... que si je ne faisais pas ce que j'avais à faire, je louperais ma vie. Un Devoir. Une Mission. Quelque chose de Grand. De bien trop Grand pour moi.

— Quelque chose d'artistique ?

— Ben, c'est tout ce que je sais faire... mais ce que je

fais n'est pas à la mode.

— Comment ça ?

— Ben oui, aujourd'hui, c'est les installations, le conceptuel, les happenings, enfin vous voyez... Y a un Chinois qui a fait une vidéo : « Comment tuer son chat en 27 min », avec une hache, j'ai vu ça à Beaubourg. Son concept c'est que nous, en Occident, on est choqués par ça, alors que là-bas, on bouffe les chats, dans les campagnes. Il découpait exactement comme un boucher découpe un lapin, ici.

— Qu'en pensait votre père ?

— Oh, il m'encourageait tout le temps, il disait de n'écouter que moi : « Ta petite voix intérieure, ta voie » (elle fit deux gestes pour se faire comprendre malgré l'homophonie, l'un pointant le creux de l'estomac, le second traçant un chemin devant, avec la tranche de la main). Quand il voulait que je prenne plus de risques, il pestait : « Affole donc un peu ton style, nom de Dieu ! » Il m'a dédié la liberté. C'est mon héritage.

Dans son dossier il était écrit « Père : professeur d'université. Cause du décès : accident cardiaque ».

À la troisième séance, elle avoua qu'elle était cleptomane.

— Vous savez, j'ai une éthique, dit-elle avec un sourire lumineux. En primaire, tout le monde allait voler les bonbons de la pauvre vieille de la boulangerie en face de l'école. Pas moi. Je vole que dans les grands magasins, ils déclarent un truc pour ça, c'est comme si je volais personne, non ?

— Pourquoi vous volez ? Pas assez d'argent de poche ?

— Oh non, c'est pas ça. Je vole pas des choses dont je manque vraiment. C'est juste l'adrénaline. L'astuce pour mettre les trucs dans ma manche, dans ma poche, c'est excitant. J'ai un manteau long aux poches trouées, tout tombe dans la doublure. Un jour je me suis fait prendre, un type m'a dit de le suivre dans un bureau, le gestionnaire lui a dit de me fouiller. Le jeune, il était tout rouge, il a palpé mes côtés, et il a pas trouvé les choses en bas dans la doublure : des slips, des socquettes, des trucs de filles. Il a juste trouvé un paquet de billes dans mon sac.

— Des billes ?

— Pour mon filleul... Il a pris mon nom, m'a dit que si je recommençais j'irais à la police, et il m'a laissé partir.

— Vous souffrez d'angoisses, et vous volez pour en avoir ?

— Oui, c'est bizarre, hein ? (Elle rit.) Ben là au moins, je sais pourquoi j'en ai ! Et puis quand le danger est passé, quel soulagement ! Une bouffée d'air pur dans mes poumons.

— Vous n'avez pas l'air dépressive, les dépressifs n'ont pas cette lumière dans les yeux, ce timbre de voix...

— Je cache bien mon jeu ! Il vaut mieux en rire, non ?  
Je me vois mal soûler les gens avec mes hallucinations.

— Vos hallucinations ?

— Oui enfin, des fois j'entends des voix... Elles me disent... c'est comme si j'entendais les gens penser tout haut...

— Elles pensent quoi, ces voix ?

— Ben des choses négatives sur moi, elles me jugent... je me sens horriblement mal, la paranoïa des pétards. Ou alors il y a des voix qui me disent que j'ai un Destin, que je dois l'accomplir... Peut-être que je pense trop à mon père (elle rit), il était complètement allumé...

Et puis était arrivée la semaine du baccalauréat, il ne l'avait pas revue. Et là sa photo dans le journal, avec ce gros titre : « Tragédie au lycée Henri-Wallon ».

Dessous, en petits caractères :

« Une adolescente de 18 ans, sous surveillance médicale depuis quelque temps pour avoir déjà attenté à ses jours, a commis un acte irrévocable lors de l'épreuve écrite de philosophie du baccalauréat : Au bout de quelques minutes de réflexion sur le sujet distribué, "Qu'est-ce que la vérité ?", elle s'est levée, est montée sur sa chaise puis a arpenté toutes les tables des élèves concentrés sur leur examen, en scandant avec un rire de démente : "Ceci est un happening ! Je suis la Vérité toute nue ! Maya enlève ses voiles !" »

« La jeune fille s'est presque entièrement déshabillée en jetant ses vêtements en l'air, jusqu'à ce que deux vigiles la ceinturent, dans une vive perturbation de l'ensemble des lycéens. L'épreuve du baccalauréat a été annulée, ce qui représente un coût considérable pour [...]. Lou D. est hospitalisée au centre M., nous attendons de plus amples informations sur son état. »

Alors il rit comme il n'avait jamais ri, soulagé, et dans une exaltation enfantine, clama tout haut :

— Je vais te sortir de là.



Numéros encore disponibles (suite)

**N° 47 :** *Jouvence en figue majeure*, M. Abax ; *Le parquet*, C. Blanchard-Thomaset ; *La longue-vue*, G. Delbet ; *Mon petit frère Benjamin*, V. Duhamel ; *Georgina*, S. Morgane ; *Dialectique des bancs, des tours et des satellites*, P. Vidal ; Prix Lycéens 2000 : *Le sourire du masque*, A. Cabasson ; Prix Dacier 2000 collèges : *Reine des neiges*, A. Demain.

**N° 50 : Concours 2002 :** *À titre posthume*, F. Martin ; Prix Lycéens 2002 : *Thanatothérapie*, D. Coulon ; *Petites annonces*, P. Janjaud ; *L'aurore boréale*, C. Chanard ; *Les jardins de la nuit*, L. Debrakel ; *Les noces d'argent*, V. Auzoux ; *Ô mes sourcils !*, C. Ménanteau ; *Philo en 304*, R. Blomberg ; *Semelles de vent*, N. Laborde-Barrié ; *Un soir à l'opéra*, P. Prévot.

**N° 51 : Concours 2003 :** *Au bord de la mer*, C. Celotti ; *Poésie orientale*, G. Mangard ; *Cheikh Ahmed*, P. Giraud ; *Saïgon*, C. Bouhot ; Prix Lycéens 2003 : *Pulsation 17*, J.-C. Issartier ; *Lolita*, I. Thyssens ; *Fado, plainte du destin*, N. Dufay ; *Entre nous soit dit*, C. Hervieu ; *Le Minotaure*, P. Couailler ; *Romulus le tyran*, J.-P. Lamy.

Suite page 47

## LES 79 MEMBRES DES JURYS 2021

### LE JURY FINAL

**Le représentant de la Ville :** Jean-Philippe Audouy (adjoint au maire chargé de la culture).

**Les représentants de nos partenaires et des milieux culturels :** Jean-Baptiste Gélabert (Crédit agricole Nord-Midi-Pyrénées), Christiane Rolland-Hasler (auteure), Brigitte Laquais (ancienne 1<sup>re</sup> adjointe au maire chargée de la culture et de l'animation), Catherine Salvan (ancienne directrice de la bibliothèque de Castres).

**Les précédents lauréats de L'ER :** Gérard Bastide, Michel Burlot, Jean-Claude Chabel, Patricia Chauvin-Glonneau, Pierre Denizet, Chantal Galichet, Patrick Larriveau, Marc Nicolaieff, Wernicke.

### LE JURY DE SÉLECTION

Pierre Angers, Christine Betteto, Georges Brial, Dominique Bruguière, Marie-Claude Capela, Béatrice Cayre, Gérard Charpentier, Martine Charpentier, Pierre Clanet, Françoise Delalet, Nathalie Delcourt, Geneviève Ferré, Isabelle Galinier, Jacques Gardes, Suzanne Gardes, Fanny Garric, Valérie Gomez, Micheline Maffre, Jennifer Mollard, Nelly Pillon, Cathy Pyronnet, Jean-Louis Rech.

### LE JURY DU PRIX LYCÉENS

Nos remerciements à Amélie Régis, professeur de lettres, à Nathalie Gastou-Fauré, professeur documentaliste, aux 40 élèves de la classe de seconde professionnelle et du club lecture du lycée de la Borde-Basse de Castres pour leur aide et leur participation.

### LE JURY DU PRIX MARIE-SCHEMBRÉ & DU PRIX JEUNE ESPOIR

Pierre Angers, Dominique Bruguière, Gérard Charpentier, Martine Charpentier, Anne-Sophie Micos, Cathy Pyronnet, Jean-Louis Rech.

# Bas les masques

**D'**UN PAS RAPIDE, Leïla longe les barres d'immeubles dans le vent coupant de novembre. Entre la casquette de laine enfoncée bas sur son front et son masque chirurgical, seuls ses yeux sombres sont à nu. Autour de l'arrêt de bus, elle aperçoit des silhouettes que la lumière blanche d'un lampadaire fige comme des insectes dans un bloc de gelée. À distance prudente les uns des autres, les insectes, chacun préservant jalousement sa petite bulle hygiénique. De loin, la scène lui paraît surréaliste et comique. Les premiers bus du matin sont bourrés jusqu'au trognon. Leurs précieuses bulles ne vont pas tarder à exploser et le virus leur sauter à la gueule, masquée ou pas. Non, « comique » n'est pas le mot juste, rage Leïla en dérapant sur le trottoir givré. Le mot juste serait quoi... « Absurde » ? « pathétique » ? Le 7 h 12 la dépasse et elle se met à courir. Hors d'haleine, elle atteint l'arrêt au moment où le bus freine dans un soupir exténué. Instantanément regroupés, les insectes s'engouffrent, elle à leur suite, dans la porte ouverte sur son flanc. Elle est sur le point de se refermer quand, modulé d'une voix rauque, un cri jaillit :

– Attendez !

Celui qui l'a poussé se rue in extremis entre ses batants. D'un bond il est à l'intérieur.

La scène s'est déroulée en un éclair. Le bus a repris son cahotement poussif d'animal fatigué d'exécuter toujours le même tour. Leïla se tord le cou pour essayer d'identifier le passager retardataire. Quelque chose dans son cri (colère ? frustration ?) lui a fait dresser l'oreille. Mais comme d'habitude, pas moyen de bouger : la pâte compacte des voyageurs l'empêche de se retourner. bercée par le ronronnement du moteur, elle sent peu à peu son esprit s'embrumer. Dans la moiteur des corps agglutinés, ses paupières pèsent du plomb.

Un coup de frein brutal la jette en avant. Elle tend le bras par réflexe, agrippe une barre d'appui. Ahurie, elle s'aperçoit que le bus a dégueulé une partie de sa cargaison et ahane aux portes de la ville. Elle est donc restée si longtemps dans les vapes ? Pas étonnant : la nuit, le

sommeil la fuit comme du vin sombre une barrique crevée. Elle qui vendrait son âme pour passer sa vie à dormir ! Cinq ans que ça dure. Depuis son seizième anniversaire et quatre jours, exactement. Manque de chance, elle est bien réveillée, à présent. L'oubli est une came que cette garce de vie ne vous lâche qu'avec des élastiques. Ou alors elle y met carrément le paquet et vous alzheimerise pour le compte. Elle avise un siège libre, s'y laisse tomber sans regarder personne. L'encre du ciel tourne à la bouillasse grisâtre. Sur la vitre du bus, son reflet masqué tremble comme à la surface d'une eau sale. Une putain d'ironie, ce masque ! Tant qu'elle le porte, plus rien ne la distingue des autres. Dire qu'il aura fallu une pandémie planétaire pour qu'elle se fonde dans la masse... Un sixième sens lui fait soudain lever la tête. Elle découvre la silhouette qui squatte la vitre à l'aplomb de son crâne. Se retourne d'un bloc. Un regard vert félin la happe. Elle le soutient sans baisser les paupières. De ses yeux au moins, elle n'a pas honte. « Les perles noires de l'Orient », poétisait son père du temps d'avant le temps où tout avait merdé. La seule beauté intacte de... Sa main vole vers son visage qui vire à l'écarlate sous son bâillon hygiénique. Elle l'en écarte avec colère et la renfonce poing serré dans la poche de sa parka. Le masque noir du garçon attise l'éclat de ses prunelles de pirate. Sous son bonnet vissé ras les sourcils, la virgule insolente d'une mèche blonde rebique. C'est lui qui a bondi dans le bus à la dernière seconde, elle le parierait. Elle le scanne vite fait entre ses cils : silhouette nerveuse, blouson de faux cuir, jean slim effrangé du bas. Le bus pile dans un hoquet. Le chauffeur conduit hyper sec, il doit en avoir sa claque de son tas de ferraille ou alors, il est myope. Merde, c'est son arrêt ! D'une détente, elle s'arrache au regard vert braise et à son siège et s'éjecte sur le trottoir. La vieille qu'elle vient de bousculer la fusille d'un éclair de lunettes. Elle se retient de lui renvoyer un doigt d'honneur et file sans se retourner.

Le restaurant qui l'emploie est à deux rues de l'arrêt de bus. Son patron se figure avoir eu l'inspiration du siècle en le baptisant *Le phénix gourmand* sous prétexte qu'il s'élève sur les cendres d'une gargote réduite

en fumée par un court-circuit. Elle y a été embauchée en CDD trois mois avant qu'un virus mutant colonise la planète. En cuisine, évidemment. Hors de question que les clients gerbent leur plat du jour sur la nappe à la vue de sa gueule ravagée. Mais depuis que la pandémie zigouille à la chaîne, la donne a changé. Les lieux accueillant du public ont été bouclés par les autorités pour raisons sanitaires, bars et restos en tête vu que les postillons chargés de virus assassins s'y vaporisent en liberté. Difficile de picoler ou de casser la croûte bâillonée par trois couches de tissu filtrant. Le patron du *Phénix* a crié à la faillite avant de se recycler comme les autres dans la vente à emporter. Ça ne remplace pas mais ça limite un peu les dégâts. Et pour Leïla, ça ne change pas grand-chose : elle continue de concocter ses préparations en coulisse, doublement anonyme sous son masque.

À quinze mètres du resto, un frisson la secoue. Rien à voir avec la température. Le froid la glace à l'intérieur. Après le froid, c'est l'odeur haïe qui l'assaille. Un remugle d'ordures fermentées et d'effluves de shit qui la poursuivra jusqu'à sa mort. Le temps a basculé, le matin s'est changé en soir.

Elle arrive au fond de son immeuble, entre le local poubelles et les boîtes aux lettres. Pour changer, la minuterie est en panne. L'ascenseur aussi. Pas que le quartier soit vraiment la zone. Juste un groupe de logements sociaux qui ont salement mal vieilli. Son sac de lycée pèse une tonne. Elle est en retard, sa mère doit commencer à flipper. Elle agrippe la rampe à tâtons, fouille sa poche pour activer la lampe de son smartphone. Soudain dans son dos, l'obscurité s'anime. Halètements, raclements de semelles...

— Arrête, salope !

Un cri de fille suraigu lui déchire les tympans. Non Leïla, ne tourne pas la tête, ne tourne p... Trop tard. Un liquide gicle sur sa joue droite, oh putain ça brûle, ça brûle, la douleur est si atroce qu'elle hurle, qu'elle hurle à s'en fracasser la voix. L'autre doit hurler aussi mais elle ne l'entend pas.

Souffle coupé, elle se plie en deux sur le trottoir.

— Ça va, mademoiselle ?

Le type a au moins un siècle, l'air paniqué et le masque de traviole. Elle grimace sous le sien et halète en se redressant :

— C'est r... rien... Juste un... un point de côté. Merci... euh... monsieur.

Le vieux gobe l'explication et s'éloigne en claudiquant. Elle se force à respirer à fond. L'air glacé lui ramone les poumons. Elle n'a pas tourné de l'œil, c'est déjà ça.



Je suis née de parents des bords de l'Atlantique  
Amoureux d'escapades et de pays lointains  
De l'Europe à l'Asie, de l'Asie à l'Afrique,  
Leurs récits m'embarquaient vers d'autres lendemains

Mon enfance immobile s'est peuplée de voyages  
J'ai appris à voguer à la crête de mots  
Gorgés de vie, d'odeurs, de musiques, de visages  
Dans l'inconnu des livres, j'ai trouvé du nouveau

Fitzgerald, Faulkner, Tchekhov, Dostoïevski,  
Lessing, Borges, Carroll et mon cher Tennessee  
Et tant d'autres avec eux m'ont fait don de leur monde...  
Romanciers ou poètes aux plumes vagabondes

Face à votre génie, d'où m'est venue l'audace  
D'écrire à mon tour ? Je l'ignore mais je sais  
Qu'une page est pour moi comme un grisant espace  
Où j'étanche sans frein ma soif de liberté.

Véronique Liégard

« La deuxième face du miroir » éd. In Octavo, recueil de nouvelles  
publié en 2007.

Ses flashes la font parfois tomber dans les pommes. Au fond, la nature est bien faite. Face à l'insoutenable, la conscience disjoncte : clac ! Extinction des feux. Dommage qu'ils ne s'éteignent pas pour de bon. Ce soir-là aussi elle... Médusée, elle pile net. Le pirate aux yeux verts est planté devant elle, mains fourrées dans les poches de son blouson trop mince.

— Tu taffes dans le coin ?

Sa voix est aussi rauque que le « attendez ! » craché à bout de souffle juste avant qu'il bondisse dans le bus. Elle détourne en vitesse la tête pour lui dérober son profil droit. Triple idiotie ! Elle a encore oublié la muselière hygiénique qui planque à égalité tronches sublimes et déglingués de la gueule. Les réflexes ont la peau dure, surtout après cinq ans de pratique. Elle s'oblige à regarder son interpellateur en face. Esquisse malgré elle un geste vers l'enseigne orange du *Phénix*. Elle n'a plus froid, elle transpire. Une bête affolée se retourne dans son bas-ventre. Ce mec la drague, elle ? Ses prunelles de chat sur sa peau l'électrissent. Le masque noir les fait étinceler comme des bijoux sur le velours d'une bijouterie. D'une

## Bas les masques

main nerveuse, elle remonte le sien au ras des cils. Elle a tout le temps peur qu'il se déchire. Elle voudrait qu'il soit en bois ou carrément en fer comme celui de ce prisonnier dont on planquait l'identité à l'époque d'elle ne sait plus quel roi.

— Serveuse ?

Elle sursaute. Au-dessus du masque noir, les coins des paupières se plissent de sourire ou de ricanement :

— Ah ben non, je suis con. Tu peux pas être serveuse !

Pétrifiée de honte, elle se fige. Démasquée ! Le regard laser du pirate a débusqué sa hideur à travers son rempart de tissu merdique. Elle supplie muettement le trottoir de s'ouvrir en deux et de l'engloutir. Quoi, que dit-il encore ?

— Avec la prohibition sanitaire, y a plus personne à servir, cette blague. Ils se sont mis à la bouffe à emporter dans ton rade et toi, t'es aux fourneaux. J'ai bon, ce coup-ci ?

Il avance d'un pas vers elle. Elle recule comme un animal traqué. Ses oreilles ont capté le son des dernières phrases mais son cerveau refuse d'en décoder le sens — certains mots vous bousillent autant que l'acide. Le temps que ses neurones se décident à faire leur boulot, le pirate s'est envolé.

— Grouille, Leïla, t'es à la bourre !

Chloé, une fille de son âge plutôt culottée, n'a visiblement pas l'intention de se taper seule la corvée d'épluchage. Depuis une semaine, elle remplace Myriam, une aide-cuisinière suspectée d'avoir chopé le virus. Avec la pandémie, le patron du *Phénix* a réduit la voilure côté personnel, elles ne sont plus que deux en cuisine. Elles ne s'entendent ni bien ni mal. Chloé se fout de ne capter de son visage qu'une version tronquée, mais tombe avec désinvolture le masque pour en griller une à l'entrée des cuisines dès que le taulier est occupé à *checker* ses commandes sur *click and collect*. Chaque fois qu'elle clope, Leïla lorgne avec amertume le rose insolent de ses joues, son nez mutin et sa bouche en cœur. Sans répondre, elle ôte sa parka à la hâte, enfle une blouse et se désinfecte les mains au gel. Une colère brutale la submerge, qu'elle déverse mentalement sur sa collègue. Cette conne ne perd rien pour attendre. Ses rondeurs passent encore pour appétissantes mais elle s'empâte, et pas qu'un peu ! Les mignons bourrelets débordant de ses jeans vont virer vite fait à la graisse flasque. D'ici peu, un double menton flinguera son ovale de star, la couperose flambera sur ses joues et son teint d'allumeuse sera pourri pour l'éternité. L'ex-nana sexy n'aura plus que ses yeux rimmellisés à mort pour chialer. L'épluche-légumes dérape.

— Putain, Leïla, fais gaffe, tu fous du sang partout !

Des gouttelettes rubis étoilent la chair anémiée des

patates. La coupure est vilaine.

— ... Bouge pas, j'ai ce qu'il faut dans mon bordel.

Chloé file récupérer au vestiaire sa besace rose fluo d'où elle extirpe une trousse argentée.

— T'inquiète, j'ai fait secourisme. Faut désinfecter. Tu vas douiller mais ce sera pas long.

À la surprise de Leïla, les doigts de Chloé sont agiles et doux, de jolis doigts malgré l'atroce vernis vert chou qui barbouille leurs ongles. Tandis qu'elle termine son pansement, Leïla admet que sa collègue ne lui a rien fait, rien du tout, à part jouir d'un visage intact. N'empêche que si sa hargne avait pu lui jeter un sort, elle ressemblerait au monstre de Frankenstein.

— Voilà, c'est bon ! Enfile un gant pour pas dégueulasser le pansement. Et laisse-moi finir ça, m'étonnerait que les clients kiffent la purée à l'hémoglobine.

Chloé rince le couteau et la remplace d'autorité à l'épluchage des pommes de terre. Leïla marmonne un « merci » confus. Son index blessé la lance — justice immanente. L'autre salopard aussi s'était gouré de cible. Enfin, pas tout à fait : c'était à l'autre fille qu'il avait balancé son jet d'acide. Elle s'était juste trouvée au mauvais endroit au mauvais moment, comme l'avaient finement remarqué les keufs. Résultat, elles étaient deux à avoir morflé. Sale conjonction de circonstances.

Le gant de caoutchouc la gêne pour travailler. Elle aime sentir sous ses doigts la texture des aliments, les tailler, les mélanger, les malaxer, les transformer. Ça lui vide la tête. Un truc hypnotique, du même genre que la tapisserie au petit point. Elle a découvert les deux pendant sa réclusion. Tous ces mois où la seule idée de sortir était insoutenable. Où elle passait des heures bouclée dans sa chambre à écumer sur le Net les sites des gueules fracassées en tous genres. Une galerie des horreurs où elle avait désormais sa place. « Je l'ai vu fondre, on aurait dit un cachet d'aspirine. » Témoignage d'une meuf vitriolée comme elle. Elle parlait de son bras, mais sa joue avait fondu aussi, et son oreille et son œil gauche. Borgne en prime, la meuf. Sur la photo du Net, son œil de verre plongeait dans les siens que l'acide avait au moins épargnés. Mais sa joue droite, la moitié de son nez et de sa bouche... dévorés, rongés jusqu'à l'os, anéantis. Atroce amas de viande supplicée. À la place de sa narine droite, un vide répugnant. À la place de son sourire, les babines retroussées d'un clébard. Masque de cauchemar gravé sur des chairs mortes.

À la fin de la journée, son pansement est en charpie. Elle a mal au dos à force de travailler penchée, mal aux jambes à force de piétiner dans la cambuse. Elle se raconte qu'elle fait ça pour aider ses parents, mais

c'est du bidon. Elle le fait pour avoir l'illusion d'appartenir au troupeau, au moins tant que la pandémie durera. Pitoyable. En sortant du *Phénix*, elle croit halluciner. Le pirate est adossé à un mur, pile de l'autre côté de la rue. Mains dans les poches, tête inclinée sur le côté genre piaf moqueur ou oiseau de proie guettant sa prochaine victime. Elle rentre la sienne dans ses épaules comme une tortue apeurée. Que lui veut ce type, à la fin ? Elle presse le pas sans oser se mettre à courir, il y a des limites au ridicule. En vérité, elle sait très bien ce qu'il lui veut, elle le sait depuis le début. Elle ne connaît les codes de la drague que par les séries télé mais elle sent qu'elle l'attire. En tout cas, qu'il kiffe un truc en elle. Ça la bouleverse et ça la terrifie — son rejet programmé la terrifie. L'ironie, c'est que les conformes rejettent les monstres dans son genre exactement pour la même raison : ils leur fichent une trouille bleue. C'est sans solution. Une détresse aiguë la poignarde. Oh, si elle pouvait crever là, tout de suite ! En finir pour de bon...

Une fois, elle avait bien failli. De la pure impro, mais elle avait été à deux doigts de réussir. Ses parents avaient fait disparaître tous les miroirs de l'appart, sauf celui à deux pans de l'armoire de salle de bains. Cette glace dédoublée lui inspirait un jeu morbide. Elle se plantait devant, faisait pivoter le miroir de gauche où se reflétait son profil intact. Puis celui de droite où surgissait son double saccagé. À chaque coup, l'impression était aussi terrible que si elle le découvrait pour la première fois. Cet après-midi-là, le jeu du miroir avait été encore plus cruel que d'habitude. Ses jambes avaient flanché, son dos glissé le long du mur de la salle de bains. Elle était tombée assise sur le carrelage, à la hauteur de la poubelle rose garnie d'un Handy bag neuf. Elle était restée un moment immobile à fixer le sac plastique vide. L'esprit vide aussi, comme si quelque chose s'était débranché dans son crâne. Elle avait vu sa main s'allonger, ses doigts saisir le bord du sac et l'extraire de la poubelle. Sans savoir comment, elle s'était retrouvée dans sa chambre en train de tourner la clé dans la serrure. C'est son père, rentré de son chantier plus tôt que d'habitude, qui avait défoncé la porte et arraché in extremis le sac de sa tête. Dommage, elle était déjà aux trois quarts asphyxiée.

C'est le bus qui lui sauve la mise. Elle le voit de loin freiner à l'arrêt, pique un sprint — pour le coup légitime — et se jette dedans comme dans un canot de sauvetage. Hors d'atteinte ! Le pirate est resté scotché à son mur. Son cœur cogne à mille à l'heure. Elle n'ira pas bosser demain, elle trouvera un prétexte, ça n'est pas ce qui manque par les temps et les virus qui

courent. Ou mieux, elle dira qu'elle ne peut plus revenir du tout. Le taulier sera furax, Chloé aussi mais elle s'en tape. La tête lui tourne, ses jambes sont en flanelle. Sa brève course l'a achevée. Évidemment, elle n'a rien avalé depuis le petit déjeuner. Elle a raconté à Chloé qu'elle sautait le repas de midi parce que passer des heures à manier de la bouffe lui coupait l'appétit. Pour se désaltérer, elle utilisait le lavabo des chiottes. Les seuls moments de la journée où elle ôtait son masque à l'abri des regards. Au moins, sa collègue gardera l'illusion d'avoir bossé avec une fille normale. Et le pirate d'en avoir croisé une. Quoique, vu sa façon d'agir, il a plutôt dû la prendre pour une tarée. Oh, et puis qu'est-ce que ça peut foutre ? De toute façon, elle sait à quoi ressemblera son avenir : une succession de promesses jamais tenues, de plats que la vie lui passera sous le nez pour les lui retirer aussitôt en ricanant « pas pour toi ! », « interdit aux monstres ! ». Le froid la happe à sa descente du bus. La nuit précoce se referme sur elle comme un poing. Et serre.

D'un pas rapide, Leïla longe les barres d'immeubles dans le vent coupant de novembre. Entre la casquette de laine enfoncée bas sur son front et son masque chirurgical, ses yeux sombres brillent d'un éclat farouche. Pour changer, c'est à peine si elle a dormi, des lambeaux de sommeil rapiécés entre deux trous béants d'insomnie. La différence, c'est ce qui l'a tenue éveillée. D'abord, un souvenir : son incrédulité de morveuse (elle avait quoi, 7, 8 ans ?) le jour où sa grand-mère lui avait montré une photo d'elle prise avant son mariage. Quoi, cette super-fille aux joues lisses et sa mamie dévorée de rides, la même personne ? Quelle blague ! Plus tard elle avait réfléchi. La mère de son père était vieille, très vieille. Les rides ne lui avaient pas sauté d'un coup à la figure en mode clebs hargneux. Elles avaient dû s'incruster lentement dans sa peau, friper peu à peu son visage comme une pomme se ratatine quand on l'oublie dans un cageot. Elle avait eu tout le temps de s'habituer. Et encore, les gens ne se détournaient pas d'elle avec horreur quand ils la croisaient dans la rue. Tandis qu'elle... C'est là que quelque chose a pété en rouge dans son crâne. Irradié son corps entier. Elle n'a pas mis tout de suite de mot sur cette fièvre qui dévalait ses veines. Puis il a jailli : révolte. Cinq ans qu'elle remâchait sa haine et son dégoût d'elle-même. Qu'elle retournait contre elle ses forces pour parfaire le boulot de son vitrioleur. Maintenant, c'est fini. Elle n'appellera pas le patron du *Phénix* pour lui annoncer qu'elle le lâche. La fuite, ça suffit ! Être défigurée, c'est ne plus avoir de figure, or elle en a toujours une, putain ! Et si elle révolte les gueules d'hypocrites, qu'elles aillent se

faire foutre. Déterminée, elle avance sur le trottoir glacé, l'arrêt de bus en ligne de mire. Juste au-dessus, un lampadaire sur le point de tomber en rade clignote avec frénésie. Bombardés de lumière blanche, les travailleurs du matin ont l'air de danseurs épileptiques. Elle éclate de rire à ce spectacle. Depuis quand ça ne lui était pas arrivé ?

— Sympa d'entendre que t'es capable de te marrer ! Je finissais par me demander...

Elle reconnaît sa voix avant de le voir surgir à sa gauche, comme si la nuit en bout de course l'avait subitement tiré de sa manche. Son cœur manque de se décrocher.

— ... Au fait, moi c'est Zeff. Et toi ?

Dans sa vision périphérique, elle capte le poing tendu vers elle pour un *check*. Elle s'entend répondre « Leïla », même si ses poings à elle refusent de se décrocher de ses poches.

— Ouah, tu parles aussi ? Génial !...

Le pirate rigole gentiment.

— ... Allez, Leïla, te remets pas à tirer la tronche ! C'est con quand on a de si beaux yeux...

L'espace de quelques secondes elle tremble, muscles tendus à mort, en équilibre au bord d'un précipice. Puis elle serre les dents et saute :

— Les tiens sont pas mal non plus. Pour le reste, faut voir.

Le pirate rigole de nouveau, et d'un preste crochet de l'index escamote son bâillon noir. Sans lui, il paraît tellement plus jeune qu'elle en est étourdie. Une bouille de gamin sur un corps d'ado monté en graine. Mais l'âpre lueur verte qui flambe dans ses prunelles raconte une autre histoire. Une histoire qui parle peut-être à la sienne. Il lui reste à oser le plus dur. Mais s'il y a une chose que son salaud de vitrioleur lui a apprise, c'est que pour exister, on a besoin d'être vu. À l'instant où le 7 h 12 les dépasse, elle arrache son masque, se tourne vers Zeff...

Et lui fait face.



**T**ROIS HEURES DU MATIN, centre-ville de Colmar. Après avoir assuré seul le réapprovisionnement des boissons et le ménage sommaire de la salle armé d'un balai et d'une serpillière, Phil verrouilla la porte du *Stück* puis recula sur le pavé. La purée potimarron des feuilles mortes empoissait le caniveau. Novembre saturait l'air d'une bruine glacée. Phil tassa ses oreilles dans l'écharpe écosaise qu'il traînait depuis vingt ans et alluma une dernière clope. Le froid raviva douloureusement l'entaille de son pouce droit : chope fêlée bêtement contre l'évier, la plaie du barman. Avec toute cette vaisselle et l'hiver qui s'abattait brutalement, la cicatrisation s'annonçait interminable. Pour compenser, il plongea l'autre main dans la poche fourrée de sa veste et accéléra le pas. La Grand'rue était déserte. Il pouvait jouer au somnambule sans autre crainte que de marcher dans une crotte de chien.

Il ne pensait pas veiller si tard un mercredi. En semaine, la clientèle était essentiellement touristique et fermer après 1 heure du matin relevait de l'exception. Au coin de la rue des Marchands, Phil s'arrêta brièvement devant la vitrine du luthier. Qu'un artisanat si pointu survive dans une ville comme Colmar — la majorité des piétons sillonnant les rues n'avaient d'yeux que pour les colombages et la décoration excessive des ponts —, le sidérait. À travers les stores fermés, il devina la silhouette trapue de Johan encore debout, à raboter des guitares, poncer, accorder. Phil admirait la ténacité de sa passion. L'envia, une seconde, puis se rappela la réflexion de Johan à ce sujet, lors d'une fête de la Musique réussie : « Ta vie t'appartient, à toi de créer celle de tes rêves ! » Les yeux de Phil retrouvèrent les pavés cabossés du trottoir. Indéniablement, il subissait sa vie.

Plus loin, la boutique *Les délices de Mireille* clignotait déjà des lumières de Noël. À l'intérieur, les étagères ployaient sous le poids des bocaux de choucroute empilés, baeckeoffe, des confitures d'églantines nappées de tissu Vichy, des sachets de bredele vendus sans distinction de saison. Phil fit un détour par le marché couvert, s'assit sur les marches de la fontaine, à l'angle du bâtiment. Nul besoin de se presser pour rentrer, personne ne l'attendait à l'appartement. La jeune femme de plâtre lui adressa un regard vide tout en maintenant sa conque dont aucune eau sortait, penchée sur l'épaule.

C'était un joli quartier. De part et d'autre de la halle du marché, un chapelet de maisons aux poutres apparentes bordait la Lauch, discrète rivière de suie dans laquelle se reflétaient les yeux jaunes des lampadaires. Alignées le long de l'étroite berge, une poignée de pirogues attendaient sagement le lever du soleil pour transporter les curieux à travers la « Petite Venise » ou

## Marine Westphal

servir de décor aux photos du gros maire. Sur le pont, des amoureux en voyage copiaient la mode parisienne en claquant des cadenas tout neufs aux rambardes grillagées. Phil les compta. Cent six. Une semaine qu'il tombait sur le même nombre : à croire que l'amour boudait Colmar. Le visage ravi de Judith lui traversa l'esprit.

Trois heures vingt du matin. Le crachin givré s'intensifia. D'une chiquenaude maîtrisée, Phil bazarda son mégot dans la bouche d'égout la plus proche avant de se remettre en route. Il calcula cinq heures de sommeil avant de faire l'ouverture de *L'Alsaco*, le restaurant mitoyen du *Stück* qui appartenait au même patron, Weiss. Les deux enseignes voisines arboraient un style alsacien prononcé. Sombres et basses de plafond, chaises en bois au dossier ajouré d'un cœur, épais rideaux rouge et blanc : elles promettaient chaleur et confort aux passants transis. Pour entrer au *Stück*, les plus grands devaient courber l'échine car la taille de la porte correspondait au gabarit rondouillard et tassé des anciens habitants. L'endroit était petit, chaque angle monopolisé par une table carrée flanquée de trois chaises, le rebord des fenêtres aménagé en banquettes à coussins. Seule la décoration murale tranchait avec le mobilier traditionnel. Punaisées sans logique apparente, des affiches colorées de festivals de musique de la région souffraient des éclaboussures alcoolisées et des frottements de dos répétitifs. Certaines, pâlottes, portaient la signature d'artistes incroyables passés boire un coup à Colmar, témoignage d'une époque faste désormais révolue. Les gens voulaient du nouveau. Les traditions alsaciennes n'intéressaient pas la jeune génération et Weiss s'entêtait à cibler les touristes. Rien qu'à l'échelle de ses trente-huit ans de service Phil voyait la différence : hormis le jeudi, le *Stück* ne craquait plus de monde.

Phil cumulait deux boulots depuis son emménagement à Colmar. Être sans cesse occupé lui évitait de ressasser le passé. Plutôt que de buter sur des questions sans réponses, il préférait passer le peu de temps libre qui lui restait à dormir, cloper, et si l'envie lui prenait, inventer un nouveau dessert à partir du contenu préexistant du réfrigérateur. Un dessert exotique qu'il dégustait seul en s'écroulant dans son canapé-lit, face à la jeune forêt d'immeubles qui encerclait aujourd'hui l'ancienne manufacture Berglas-Kiener. La vue du troisième étage avait bien changé depuis l'agrandissement de l'institut universitaire. Dorénavant, Colmar se rangeait du côté des villes à deux visages : face, le centre historique aux maisons ventrues ceinturé par la Lauch ; pile, l'envahissement des blocs de dix étages, Duplo géants qui allaient de pair avec l'accroissement de la population.

Phil appartenait à cette grande famille des abrutis de travail dont les rêves ont éclaté trop tôt, comme des bulles de savon piquées par la réalité du monde. À 16 ans, Phil était un jeune pâtissier inventif auquel son maître apprenti prédisait le meilleur à condition de « se bouger le cul ». Pendant un an, Phil sillonna la France en quête de nouvelles saveurs, d'associations gustatives renversantes. Il cherchait les opportunités, la reconnaissance, pour quoi pas la gloire. Sur la route du retour, il postula chez Jacques, à Mulhouse, et commença à travailler en cuisine. Il s'enticha d'une vendeuse un peu plus âgée et connut ses premiers émois dans la chambre froide, écrasant sauvagement les cartons de fonds de tartes congelés. Le patron les surprit et vira le dernier arrivé en pourrissant sa carrière. Phil quitta Mulhouse, se présenta chez Helfter à Guebwiller, Gilg à Munster, Schmitt à Colmar. Toutes les maisons de renom rejetèrent sa candidature. Sa rage était telle qu'il se transforma en un type mutique et violent. Pendant des années, il s'en prit aux troncs d'arbres, les cognait, s'isolait dans d'immenses champs de maïs pour se perdre et hurler. Ses mains enfarinées se couvrirent de corne et il laissa ses ongles pousser. Il en voulut à la fille et déchira ses lettres, toutes sauf la dernière, reçue un an plus tard, qu'il glissa sous sa lampe de chevet. « Ne fais rien de stupide », disait-elle. « Ne fais rien de stupide comme croire que le temps perdu se rattrape. »

En rentrant chez lui, Phil tomba nez à nez avec un homme qui paraissait 60 ans, le teint cireux, les cheveux gris ni courts ni longs, de gros sourcils qui lui mangeaient les yeux et le visage aussi ridé qu'une vieille pomme. Dans le vestibule, l'homme avança vers lui d'un pas lent. Son pantalon flottait aux articulations, il avait serré au maximum sa ceinture aux mille trous et ses longs bras pendaient, désœuvrés.

— Bonsoir, articula Phil.

À cet instant, il vit l'autre bouger ses lèvres et se rendit compte, en détournant le regard, qu'il était face à lui-même. La vitre de l'ascenseur lui jetait cruellement son reflet au visage et ce n'était pas joli. Pas étonnant que Judith ne lui accordait aucune attention, avec ces quinze années de plus dans la vue. Dans un soudain souci de santé, Phil emprunta les escaliers.

Judith, c'était cette femme explosive qui venait une à deux fois par semaine boire un verre au *Stück* avec ses amis. Le jeudi généralement, comme la majorité des Colmariens, pour les pintes de bière à cinq euros.

« Qu'est-ce que tu prends, Jude ? Jude ? Judith ! Tu veux quoi ? »

Voilà comment Phil entendait tous les prénoms de la Terre : la prise de commande accoudé au bar. Il retenait ceux qui comptaient.

Judith avait la peau mate, des cheveux fous coupés au carré, des lunettes aux montures échangeables, orange, écaille, violettes, selon la tenue du jour et derrière lesquelles ses yeux pétillaient. Phil savait peu de choses à propos de Judith. Il savait qu'elle pleurait facilement, de colère, de joie, d'empathie. Il savait qu'elle partait au quart de tour lorsqu'un sujet la touchait et qu'elle peinait à récupérer de ses nombreux fous rires. Il savait qu'elle entendait mal d'une oreille depuis son opération, la faute à une tumeur de la taille d'un haricot sec qui lui poussait sous le tympan. Judith vibrait à deux cents pour cent et c'était ce qui la rendait magnétique.

À 7 heures, le concert des pelleteuses et marteaux-piqueurs secoua Phil. Après plusieurs sessions de fouilles archéologiques, la ville avait débloqué des millions pour construire un nouveau parking payant au centre-ville, au grand désarroi des voisins habitués à se garer gratuitement sur la place de la Montagne-Verte aujourd'hui transformée en gigantesque bac à sable. Phil grilla sa première clope de la journée, secoua son pull piqué de miettes sèches et enclencha la machine à café.

C'était jeudi, jour J, jour Judith.

Face au miroir, il se rase en écoutant les infos, décroûta ses yeux, humidifia ses cheveux et les plaqua en arrière. Il avala son café froid sans s'asseoir. En claquant la porte derrière lui, il évita le regard de l'ascenseur et déplaça ses jambes sur les marches.

Comme chaque matin, il passa prendre un croissant aux amandes chez Annie. Dans la boulangerie, une file d'attente se formait docilement. Tout le monde savait que les viennoiseries d'Annie étaient les meilleures de Colmar. Lorsque vint le tour de Phil, la boulangère glissa une brioche supplémentaire dans le sachet avec un air coquin.

— Faut pas se laisser aller, avec ce froid ! confia-t-elle à voix basse.

— Qu'est-ce que je deviendrais sans toi, Annie ?

Annie s'empourpra et Phil la salua d'un port de tête appuyé. Il fallut retourner affronter la bise matinale qui mord les joues. Phil remonta les bords de son écharpe. À quelques pas de *L'Alsaco*, la bouche grasse et empoissée de miettes dorées, l'évidence le gifla sur le trottoir : il plaisait. Annie n'honorait pas tous ses clients d'une viennoiserie gratuite. Cette révélation qui contrariait le dur jugement du miroir de l'ascenseur le mit de bonne humeur.

La nuit tomba sur une journée passée sans embrouille. La variante végétarienne de la tarte flambée était décidément un succès, les restes de strudels disparurent à l'heure du goûter, puis Phil fit l'ouverture du *Stück* en

laissant le jeune embauché clôturer la caisse de *L'Alsaco*. Le temps fila et, à la mi-soirée, Judith fit son entrée, accompagnée du barbu rigolo et de la blonde potelée. Torchon en main, Phil s'acharnait sur un verre en observant la nouvelle tablée s'installer. Judith retira son bonnet et ébouriffa ses cheveux. Elle portait les lunettes aux montures orange. Phil baissa la tête lorsqu'elle consulta l'ardoise des boissons suspendue au-dessus du bar. Il faisait une chaleur à crever. La musique forte abrutissait les conversations. Se fiant à son intuition, Phil anticipa une pinte de « Tempête », la bière phare de Sainte Cru, une récente microbrasserie colmarienne.

— Qu'est-ce que tu prends, Jude ? enquéta la potelée. Deux « Tempête » et une « Mosaïc », s'il vous plaît.

Avec un sourire, Phil s'occupa du reste de la commande. Il se trompait rarement. L'amie de Judith paraissait moins déprimée que la semaine dernière. Elle paya la première tournée.

Pour Phil, tout aurait pu se passer comme chaque jeudi : caché derrière le bar, se contenter de regarder Judith rire et défendre ses opinions en agitant les mains. Mais dès qu'il aperçut le profil de Johan se découper derrière la vitre jaune de la porte du *Stück*, il pressentit le dérapage. Johan avait le cœur éponge des musiciens : capable de se gaver d'émotions jusqu'à saturer et dégorger. Ce soir, Johan venait s'avachir au *Stück* pour la vidange sentimentale mensuelle, et compenser en buvant trop. Il parla des femmes, parce qu'il les aimait follement et toutes en même temps. Il parla des gens qui ne respectaient pas les guitares et du nouveau gendarme qui avait failli lui coller une prune.

— Un maigrichon tout pâle, sait pas qui je suis, il débarque de la capitale, le petit, il connaît rien. Y a plus une rue gratuite, ici. J'ai dû le baratiner. T'aurais vu la gueule ! Toi, t'as pas ce problème, tu fais la ville à pied. C'est vrai, je t'ai jamais vu derrière un volant ! T'as bien raison. Et les gonzesses, Phil ? Je me suis toujours dit que tu devais choper à mort, dans ton bar. Tu rentres jamais seul, mon salaud, hein ? Troisième verre que tu pètes, sérieux ! C'est la poulette du fond qui te déconcentre, Phil ? J'ai l'œil pour ça. Tu veux que je m'en occupe ?

Un frisson parcourut la colonne de Phil. Dans son ventre, le loup, gueule ouverte, se réveilla. « Ne fais rien de stupide. » Phil mobilisa toute son énergie à se contempler face à Johan, tête baissée. Il ne fallait pas qu'il se focalise sur Judith. En lui, l'animal enrageait. Pour le faire taire, Phil claqua sa main sur le comptoir puis se pencha pour ramasser les bris de verre sous l'évier.

S'il y avait bien un domaine que Johan maîtrisait aussi bien que les guitares, c'étaient les femmes. Il les attirait comme le soleil les tournesols, les séduisait, les possédait. Sa seule présence saturait l'ambiance de désir et d'impatience. Johan était le pire ami des

hommes : capable de rendre les sentiments ringards et l'infidélité inévitable. D'ordinaire, Phil appréciait le personnage. Mais ce soir, il s'agissait de Judith.

— Tu sais, poursuivit Johan, il suffit de lui faire comprendre qu'elle te plaît pour qu'elle s'intéresse à toi. C'est vrai qu'elle est mignonne.

— Pas elle, Jo, grinça Phil.

— À ta place, j'écrirais un mot doux derrière ce sous-bock et j'irais lui déposer avec son prochain verre, comme ça.

Phil regarda Johan s'emparer d'un sous-bock en carton, le retourner, et fouiller dans sa poche à la recherche d'un stylo. De toute évidence, il ne l'écoutait pas. À l'intérieur, le loup peinait à se calmer. Fiévreux, Phil agrippa l'évier et se mordit les joues. Un client l'appela à l'autre bout. Phil menaça Johan du doigt et celui-ci leva les deux mains en signe d'innocence. Il tira une pression en regardant la tablée du fond. Judith croisa son regard sans s'attarder. Elle s'étouffa, rota en se mettant les mains devant la bouche et un fou rire la secoua à nouveau. Ses yeux brillaient d'ivresse.

La première fois qu'elle poussa la porte du Stück — un jeudi déjà —, Phil la reconnut immédiatement. La forme de ses yeux, à elle, son nez à lui, sa façon de sourire d'un seul côté, lorsqu'elle était gênée. Elle s'approcha du bar et demanda une blonde plutôt amère, sans fruit surtout, avant d'aller s'asseoir. Phil hésita à lui proposer un soft, elle paraissait si jeune. Il calcula : 24 ans, à l'époque. Jeté de toutes ses forces, son passé comme un boomerang revenait le claquer de plein fouet. Dieu qu'elle était belle. La bière coulait du fût sur ses doigts devenus, comme le reste de son corps, indifférent au monde extérieur. Alors il se souvint de sa promesse et sa gorge se serra. « Ne fais rien de stupide. » La dernière lettre, vestige de son amour de jeunesse, glissée sous la lampe de chevet.

« Ne fais rien de stupide comme croire que le temps perdu se rattrape ou que je te pardonne un jour de m'avoir laissée seule faire face à une telle situation. Malgré ton égoïsme, je suis aujourd'hui une mère heureuse. Elle s'appelle Judith. Il est des blessures que même le temps ne parvient pas à cicatrifier. Aussi, à l'avenir, si tu venais à la croiser, je te prie de ne pas te mêler de sa vie, de notre vie. Je sais que tu en es capable. »

Judith travaillait à Colmar et ce soir-là, elle attendait ses plus proches collègues à quelques mètres de son père. Par culpabilité de n'avoir pas assumé sa paternité vingt-quatre ans plus tôt, le manège commença. Phil accepta de faire partie du paysage ordinaire, des habitudes, être un visage familier sans compter plus qu'un autre, être celui qui tire des bières à sa fille.



Marine Westphal a 31 ans et vit dans le Haut-Rhin, proche des montagnes. Infirmière de profession, elle est également formée dès son plus jeune âge à la danse, musique, cirque et théâtre, qu'elle continue de pratiquer par passion, parallèlement à son travail, comme exutoires. D'abord et surtout lectrice, Marine commence à écrire à l'adolescence, des textes dans lesquels l'imaginaire tient un rôle essentiel. Elle décide de participer à des concours de nouvelles ne prévenant ni amis ni famille, afin d'obtenir des avis objectifs sur son écriture. En 2014, « Ou bien sombrer » obtient le prix Jeune de la nouvelle George-Sand. En 2017, les éd. Stock publient son premier roman, *La téméraire*, qui reçoit le prix de l'Académie rhénane et est finaliste des prix Orange et Folire 2018. La même année, Marine est lauréate du prix Gérard-de-Nerval de la nouvelle pour son texte « À double tranchant ». Elle continue d'écrire à ses heures perdues, son roman *Olympe, mauvaise graine* vient de paraître aux éd. Stock. Site internet : <https://bit.ly/3hqBlhP>  
Facebook : LAtelier Marine Westphal  
Instagram : @marinewestphal

— Tu m'écoutes au moins ? accusa Johan. Laisse, je m'en occupe.

Phil retomba dans la réalité de ce jeudi soir, minuit autour de lui, les Colmariens blasés de leur journée de travail se confectionnaient une cuite mémorable. Il vit Johan s'éloigner vers la table de Judith, le sous-bock porteur d'un mot doux en main. Alors le loup bondit hors de lui. Phil se précipita de l'autre côté du comptoir et plaqua Johan sur le plancher collant d'alcool et jonché de résidus de semelles. Ce qui, sobre et en plein jour, aurait pu provoquer choc et indignation, passa pour banal auprès des clients beurrés. Ramolli, Johan ne lui opposa pas grande résistance. Il se contenta de fixer Phil de ses grands yeux noirs, plus surpris qu'apeuré.

— Qu'est-ce qui te prend, t'es fou ? Je fais que t'aider. C'est pas en restant planqué derrière ton bar que tu vas la choper !

Phil récupéra le sous-bock griffonné des mains de Johan et le glissa dans sa poche.

— J'avais dit : pas elle, murmura-t-il avant de se redresser.

Il aida Johan à se lever, apaisa l'ambiance d'un rire contagieux et rencontra le regard médusé de Judith, à quelques centimètres de lui. Ils se dévisagèrent longuement, comme un bateau ne quitte plus son port d'attache, puis Phil décrocha. À côté de sa chope vide, il remarqua la cagette en papier d'une pâtisserie Jacques. Son cœur s'atrophia. Il débarrassa les verres pour se donner une contenance, et Judith, le barbu et la blonde potelée le laissèrent faire en silence.

— Elle était bonne ? s'enquit Phil. La pâtisserie, je veux dire. Il n'en reste pas une miette. Elle était sûrement bonne.

Il parla sans quitter la table des yeux. Il semblait hypnotisé par ce nœud de bois qui ressemblait à un œil dans la planche dépolie du milieu.

— C'est le Manjari framboise de chez Jacques, vous connaissez ? répondit Judith.

Elle posa les coudes sur la table libérée, ce qui les rapprocha. Phil s'abreuva de chaque détail : la mèche de cheveux collée par la sueur du front, le discret piercing au creux du nez, les paupières fatiguées au maquillage lointain, la collection de bracelets souvenirs, et cette peau dorée constellée de grains de beauté.

— Oui, je connais, souffla Phil.

— J'adore ce qu'ils font. En fait, j'adore tous les desserts, je pourrais manger que ça mais je serais grosse comme une patate !

La tablée rit copieusement. Phil sourit et s'éloigna en leur souhaitant une bonne soirée. Ainsi, sa fille aimait la pâtisserie. La vie était une farce.

Dans l'entrée du bar, Johan refermait sa veste. Phil s'empressa de le rejoindre. Ses amis le prenaient pour un tendre, le genre discret qui ne s'énervait jamais. À son arrivée à Colmar, il avait pris soin de jeter un voile sur son passé et dompté son loup intérieur. Les plaies sur ses mains passèrent pour des années de plonge, son silence pour de la timidité. Il lui devait une explication.

— Désolé, Jo, expliqua Phil. J'aime pas qu'on se mêle de mes affaires. Et puis tu sais comment t'es, avec les femmes, et quand t'as bu... Sur ce coup, si tu tiens à m'aider, reste bien loin d'elle, d'accord ?

Johan grimaça et finit par hocher la tête en se marant. Ils échangèrent une bourrade amicale en guise de réconciliation.

— Faut pas t'emmerder, toi ! releva Johan.

Phil le connaissait suffisamment pour savoir qu'il oublierait vite.

Le bar se vida par groupes de trois-quatre chancelants. À 1 heure du matin, lorsque Judith passa devant lui, Phil

ne put s'empêcher de l'interpeller.

— Vous pourriez vraiment vous nourrir exclusivement de desserts ?

La jeune femme s'arrêta, encouragea ses amis à sortir sans elle. Dorénavant, Phil et Judith étaient seuls, de part et d'autre du zinc.

— Ouais, je crois, avoua-t-elle. Pourquoi ?

— Vous savez garder un secret ?

— C'est ma spécialité, confia-t-elle dans un sourire.

— J'aimerais ouvrir une pâtisserie près d'ici. J'aurais besoin de quelqu'un d'initié pour goûter ce que je crée et me donner son avis, vous pourriez faire ça ? Vous avez l'air d'apprécier, c'est-à-dire vous prenez le temps de déguster. C'est un peu ma vie, la pâtisserie. Je ne proposerais pas ça à n'importe qui.

Elle parut joyeusement étonnée.

— Sérieux ? D'accord. Les jeudis soir alors. Maintenant c'est sûr, je vais devenir une patate !

— Ça restera entre nous, ajouta Phil.

Judith acquiesça. Elle s'apprêtait à pousser la porte puis se ravisa. Le cœur de Phil accéléra la cadence : il était allé trop loin. Judith fit quelques pas en arrière.

— Cette soirée est trop bizarre, confia-t-elle. Tout à l'heure, quand vous avez cogné ce type, j'ai eu l'impression de vous avoir déjà vu, je veux dire ailleurs, pas ici. C'est stupide mais j'ai besoin de savoir, on se connaît ?

Phil déglutit difficilement.

— Non, mademoiselle, vous n'êtes pas stupide. Beaucoup de gens confondent les visages familiers. Rassurez-vous, je ne suis que le barman.

Elle s'excusa et disparut en promettant de garder une place pour son dessert la semaine suivante. Phil la regarda sautiller dans la rue. Il devait absolument faire mieux qu'un foutu Manjari.

Bientôt 2 heures du matin, centre-ville de Colmar. Phil verrouilla la porte du *Stück* et rajusta son écharpe. D'un pas vif, il rentra chez lui sans passer par la rue des Marchands, sans saluer la femme de plâtre du marché couvert et compter les cadenas : la création d'un dessert exceptionnel l'attendait. Dans la poche fourrée de sa veste, il jouait avec le sous-bock de Johan. Il était passé à ça d'un jeudi ordinaire. L'avenir lui semblait un champ infini de possibles. Malgré le tison du froid sur ses joues, Phil roula ses épaules en arrière et s'emplit d'air. Il avait osé. Sa hardiesse le fit sourire à la nuit. Il examina son reflet dans la vitrine affublée de branches de sapin et de fausse neige d'un magasin de souvenirs. Ce n'étaient ni ses cheveux grisonnants ni les sillons de sa peau fatiguée qu'il observait, mais bien la fière allure d'un homme qui vient d'imposer un virage au cours de sa vie.

# La corde et le lien

**Q**UAND J'AI PÉNÉTRÉ dans la grange, la corde qui servait à lier les bêtes quand l'orage les rendait folles se balançait encore. Hésitant peut-être entre la vie et la mort. Puis, en s'immobilisant comme un balancier de pendule arrêterait le temps, elle signifia brutalement la fin d'un chemin. Un chemin plein d'embûches dans lesquelles mon père s'était pris les pieds avant de finir la tête enfouie dans un lisier de désespoir qui l'étouffa à petit feu.

Sous cette corde oscillait le corps de mon père, plus tout à fait lui, déjà un autre et pourtant mon père quoi qu'il en fût. Son pantalon trempé d'urine, sa face congestionnée et cette allure christique de martyr éternel auraient pu lui donner une autre identité, une essence exotique dont mon bois n'était pas fait. Malgré ce, à mes yeux, il demeurait mon père, dans sa tenue de travail crottée et rapiécée jusqu'à l'absurde, sans que l'on parvienne désormais à distinguer le tissu d'origine de celui que les mains de ma mère avaient rajouté. La tenue de mon père portait autant de balafres que son esprit. Sauf qu'aucun couturier de génie n'aurait pu refermer ses cicatrices intimes. Les plus douloureuses.

Il s'appelait René et aurait donc dû renaître cent fois au lieu de mourir à petit feu, vidé de sa substance, déchiqueté à bas bruit, sans se plaindre, sans s'apitoyer sur un sort qu'il n'aurait pas souhaité à son pire ennemi. Mon père était pourtant un guerrier qui se battait contre les éléments, les dettes, les maladies, les prix trop bas, la paperasse et toute une série d'emmerdements qui en auraient fait craquer plus d'un. Dès qu'il remportait une bataille, sans pouvoir savourer sa victoire et goûter à la paix des braves, il lui fallait repartir au front.

Mon paternel a mené une lutte inégale. Devant le nuage de gaz moutarde il a foncé sans masque, face à la mitraille il a bombé le torse, ça lui a bouffé le cœur.

Alors, oui, j'avoue. Devant le corps de mon père, obnubilé par son visage écarlate prêt à exploser et cette corde qui au lieu d'unir un père et un fils les séparait définitivement, j'ai eu un instant de soulagement. Papa avait ainsi mis un terme à des souffrances qu'il subissait pour des clopinettes. Dans sa guerre, pas d'espoir de victoire, pas de reconnaissance pour bons et loyaux services, pas de médailles, non, juste le silence, juste un effacement lent comme un compost. Paysan, il ne pouvait désertier sa terre, pas démobilisable, pas d'armistice. Chez nous les tranchées ne se rebouchent jamais, elles rident le paysage, façonnent le décor de toute une existence et taillaient nos trognes.

En décidant d'en finir, mon père ne trahissait personne. Ni sa terre ni sa famille. Il signifiait à sa façon qu'il avait son compte, puisque aucun arbitre ne décidait d'interrompre le combat, puisque aucun entraîneur ne jetait l'éponge sur le ring, puisqu'il était admis que c'était une lutte à mort.

Non, mon père n'a pas trahi. C'est lui qui l'a été. Par qui, par quoi ? Un peu tout à la fois. Un système qui ne voulait plus de lui ? Un pouvoir impuissant ? Une évolution inévitable ? Des consommateurs qui cherchent avant tout à payer un litre de lait une misère tout en engraisant *larga manu* des seigneurs, ou plutôt des saigneurs, d'un commerce en ligne sans valeur ? Sans valeur morale, bien entendu ; pour ce qui concerne leur valeur boursière, je leur fais confiance.

Des nuits à ne pas dormir, des matins à faire semblant de repartir la fleur au fusil, des soirées sans parler avant de sombrer sur la chaise en Formica de la cuisine, les yeux perdus dans les papiers pendant que la télé dispensait des enthousiasmes factices et des fous rires de commande. La dernière réglementation, la banque, encore la banque, le tableau d'amortissement des emprunts toujours reculé, la mutuelle, les factures, le service vétérinaire, la banque encore et toujours. Et, cerise sur le gâteau, cette alerte sanitaire sur l'épidémie qui touchait le département voisin et s'étendait

## La corde et le lien

comme une flaque de sang sur un parquet. « Bon Dieu, manquait plus que la peste ! » l'ai-je entendu grommeler, un soir. Il nous tournait le dos, penché sur la table qui lui servait de bureau mais nous n'étions pas dupes. Ses épaules qui frémissaient et son cou raide en disaient long.

Au lycée agricole, nous évitions d'évoquer entre élèves les histoires que nous connaissions tous et sur lesquelles nous mettions un mouchoir bien épais qui nous évitait d'envoyer tout se faire foutre avant de prendre une autre voie. Pour la plupart de mes camarades, le lycée agricole, c'était dans l'ordre des choses, comme faire l'ÉNA pour un gosse de préfet ou de ministre. Nous nous étions nous-mêmes investis d'une mission qui dépassait par sa profondeur et son caractère quasi religieux tous les obstacles que nous aurions à franchir dans notre vie professionnelle.

Cette mission se résume en trois mots : prendre la suite.

Combien de fois ai-je entendu ce sésame qui n'ouvrait pas la porte d'un avenir radieux mais réenclenchait une lutte sans fin dont les coups s'entassaient dans un tiroir bourré de factures ? Loin de moi l'idée de dénier tout charme au métier d'agriculteur. Je n'aime d'ailleurs pas ce terme auquel je lui préfère le vocable plus charnel de « paysan ». « Paysan », cela ressemble à un nom propre, « agriculteur », cela ressemble à un matricule. Le premier permet de vivre, la tête droite et la fierté dans les yeux, le second permet de survivre avec un petit sentiment d'inachevé ou, pis, un léger goût de honte dans la bouche. La honte d'échouer, de faire l'aumône pour quelques subventions, d'abandonner aux ronces l'héritage transmis par les anciens, de divorcer d'une terre qui porte votre nom et de lui faire du mal en l'empoisonnant en pensant lui faire plaisir. Les Blache, les Ladreyt, les Lamontagne, les Dupré, la Montagne d'Angèle, le Pré de Madame Carle, nous pouvions jadis lire nos campagnes comme nous aurions lu un registre de naissances, aujourd'hui elles ressemblent à une liste de victimes sur un monument aux morts. Tombées pour la patrie ? Non, tombées au champ du désespoir, de la ruine, de l'isolement et de l'épuisement.

Paysan ! J'en ai rêvé longtemps. Une identité se comportant comme une maîtresse qui exige beaucoup de soin, beaucoup d'amour en donnant en retour la fierté du travail accompli. Une mission essentielle : nourrir ses semblables en harmonie avec la nature. J'ai très vite pris conscience du gâchis. Dans les plus beaux idéaux se cachent parfois les pires résultats. J'ai compris très vite que mon père et ses collègues autour de lui faisaient partie d'une génération sacrifiée dont le sort a fini par m'effrayer. C'est pourquoi j'ai voulu

devenir ébéniste. C'est beau le bois, ça sent bon, on le travaille, on sue, on peine mais on peut, à la fin, savourer le fini, caresser sa surface polie. J'avais la manie de tailler des branches, de fabriquer de petites caisses inutiles qui faisaient sourire ma mère et ma sœur et de me charger de réparer les manches à outils, les volets, les portes.

Mais au moment de l'orientation professionnelle, quand le conseiller m'a demandé ce que je désirais faire plus tard sans me regarder mais en dirigeant, d'un air complice, ses yeux vers mon père, j'ai dégluti pour combler quelques secondes de silence et j'ai répondu :

— Ben, paysan... comme mon père.

Je m'attendais à ce que papa rougis de plaisir, ce jour-là, en m'entendant. Eh bien, pas du tout. Il s'est tourné vers ma mère qui mimait un sourire désolé, a torturé sa casquette dans ses pognes de géant et a bafouillé un lamentable :

— C'est bien normal.

Normal ! Je comprenais le sens caché de cet adjectif. Normal, cela signifiait qu'il fallait bien qu'un enfant reprenne la fameuse suite. Ma sœur aînée venait d'être admise à l'école normale et incarnait ainsi à elle seule l'idée que les enfants de paysans en avaient dans la caboche et n'étaient pas obligatoirement destinés au prolétariat urbain ou aux damnés de la terre. La preuve, ils pouvaient instruire des gamins.

Je devins, en une seconde, l'ultime espoir que notre ferme ne devienne pas rapidement une ruine mangée par les broussailles et les genêts puis plus tard une magnifique résidence secondaire avec piscine. La charge me parut alors immense, insurmontable. Le suicide de mon père, son corps se balançant sous la corde, l'auréole d'urine sur son pantalon me démontraient à l'envi qu'elle l'était.

Mais cette mort que papa s'était offerte faute de mieux ne représentait que l'acmé d'une longue et pénible dérive.

Il ne dormait plus, picorait dans son assiette, lui qui dévorait d'habitude, ne causait que quand c'était nécessaire en se limitant à un vocabulaire essentiellement utilitaire (rentre le tracteur, faut nettoyer la trayeuse, fais-moi penser à appeler le véto, je te laisse réparer la clôture du pré du bas, j'ai rendez-vous à la banque, j'ai rendez-vous à la banque, j'ai rendez-vous à la banque).

« J'ai rendez-vous à la banque. » Pas « avec » la banque, « à » la banque, nuance. On a rendez-vous avec quelqu'un, pas avec un monstre. Alors il se rasait, enfilaient une chemise et un pantalon propres, chaussait ses beaux souliers du dimanche qui lui faisaient un mal de chien et posait sur sa tête un galurin pour

cache son crâne blanc dont il avait honte et qui jurait avec son teint de cuivre. Après le rendez-vous, il rentrait, défait, la mine triste, les yeux grisâtres, les épaules basses et parfois l'haleine un peu chargée. On aurait dit qu'il revenait des funérailles d'un ami ou d'un cousin. J'ai compris plus tard qu'il s'agissait des siennes. On l'enterrait vivant et cela le terrorisait. Qui n'a pas cauchemardé, une nuit, d'être enseveli vivant ? Horrible sensation d'oubli et d'étouffement. Seul, coincé dans une boîte, dans la nuit, avec ce goût fade de terre dans la bouche. L'aube n'interrompait pas le cauchemar de mon paternel. Pour lui, il ne s'agissait pas d'un simple mauvais rêve vite effacé par le premier café mais une torture lancinante vingt-quatre heures sur vingt-quatre, le début d'un jour sans joie succédant à une nuit sans sommeil. Un jour de plus, une nuit de plus, de la vie en moins, quel paradoxe !

Vingt-quatre heures sur vingt-quatre, ce n'est déjà pas si mal. Mais trois cent soixante-cinq jours sur trois cent soixante-cinq c'est carrément un supplice. Un régime à faire craquer n'importe quel gladiateur. Pas un jour de répit, jamais ou presque.

Tiens, je me souviens du mariage de ma cousine. Claudette épousait un gendarme. La noce se déroulait dans la ville voisine, à une trentaine de kilomètres. Quelle affaire ! Les bêtes se foutent des fêtes de famille, de Noël et du Nouvel An. Quand elles ont faim, elles gueulent, quand elles en ont plein les mamelles, elles gueulent. Les parents se sont triturés la cervelle pendant des semaines. Finalement ils ont conclu que nous manquerions la cérémonie civile et nous limiterions à l'église sans nous attarder trop à la fête, avec une traite à l'aube au lieu du soir et une double ration de foin, ça devait le faire. Pas le droit à l'insouciance. Moi, j'avais rêvé d'une matinée passée à nous pomponner avant de prendre le temps d'arriver suffisamment tôt pour boire une limonade à la terrasse d'un café, au soleil, peignards, à l'aise Blaise ; j'avais imaginé que nous participerions pleinement à tous les instants d'émotion à la mairie et à l'église, que nous nous moquerions gentiment des larmes de tonton qui mariait sa fille. Ma sœur et moi nous faisons une joie de profiter un peu de nos cousins. Et surtout, pour ce qui me concerne, de tenter une fois encore de faire la conversation à ma cousine Lise qui me faisait loucher tellement elle était belle. Moralité : nous sommes arrivés en retard et en sueur à la cérémonie religieuse, papa avait mal noué sa cravate et j'avais dégueulassé mes chaussures neuves dans une merde de vache juste avant de monter dans la voiture. Nous avons expédié la fête en nous éclipant juste après la pièce montée et je n'ai pu adresser le moindre mot à ma cousine Lise.

Le temps, toujours à lui courir après. Papa a choisi



## Biographie de l'auteur

Après une carrière de direction dans les Affaires sanitaires et sociales, la jeunesse et le sport qui l'a amené à exercer dans différents départements et Régions dont l'Outre-mer, Alain Parodi se consacre désormais à ses passions : la nature, le sport avec des randonnées au long cours, la culture et bien entendu la lecture et l'écriture. Il a publié un premier roman : *Un bouquet de bruyère* aux éd. L'Harmattan en 2015 et est parvenu depuis cinq ans à être lauréat ou colauréat d'une quinzaine de concours de nouvelles, ayant été publié à ce titre, outre des recueils locaux, dans trois ouvrages collectifs : en 2020, *Loup* aux éd. La fontaine de Siloé et *Disparition inquiétante au Touquet* aux éd. Arthémuse et récemment *Pas de ça avec moi...* chez n'co éditions.

de se balancer au bout d'une corde comme un balancier d'horloge. Son heure avait sonné. Pour une fois, il devenait le maître du temps, le sien, le dernier, celui que rien ni personne ne pouvait lui dérober. J'ai l'air de lui donner raison, j'ai l'air de plaisanter, de relativiser. Mais c'est pour ne pas hurler ! Pour éviter de devenir dingue total !

Parce que moi, que vous compreniez ou pas je m'en fous, moi, j'ai envie de tout casser, de foutre le feu à la baraque, de briser le jarret de nos vaches, de foutre en

## La corde et le lien

l'air les clapiers, d'incendier nos champs et nos bois, de ne laisser qu'un vaste désert où plus aucun être humain n'aurait l'idée saugrenue de perdre sa vie en tentant de nourrir ses prochains ! DES FLAMMES HAUTES COMME UN IMMEUBLE, UNE CHALEUR D'ENFER, UN BRASIER PURIFICATEUR QUI NOUS DÉBARRASSERAIENT À JAMAIS DU PROFIT À TOUT PRIX, DES EMPRUNTS ET DES DETTES, DE LA BANQUE, DU TRAVAIL SANS FIN ET TOUT CE QUI S'ENSUIT !

— Calme-toi, mon petit, m'a dit le voisin en me prenant par les épaules.

Les hommes ont détaché mon père en prenant soin qu'il ne tombe pas dans la poussière comme un vulgaire fruit trop mûr. Les femmes ont entouré ma mère, d'autres ont averti ma sœur et la famille. Le Samu est arrivé. Trop tard, obligatoirement trop tard. Une corde avec un corps de quatre-vingts kilos dessous, c'est quelques secondes. Alors Samu ou pas, qu'importe.

Nous avons dû attendre le feu vert du médico-légal puis nous avons suivi papa jusqu'à sa dernière terre, celle qui lui a enfin permis de se reposer. Tard, bien tard. La terre, pour un paysan, c'est toujours pour toujours. Pas souvent dans la paix et le recueillement ou alors à la fin, piètre consolation.

J'ai tremblé pendant la messe, j'ai tremblé derrière le corbillard jusqu'au cimetière, j'ai tremblé pendant que l'employé des pompes funèbres préparait son mortier pour fermer la tombe. Puis je me suis écroulé et me suis réveillé à l'hôpital. J'aurais voulu y rester tout le restant de mon existence ; je m'y sentais bien, protégé, choyé... compris peut-être. Je n'étais plus moi-même, l'image de mon père pendu sous la poutre ne me quittait plus et je me demandais sans cesse ce que j'aurais pu empêcher, ce que j'aurais dû accomplir ou exprimer pour modifier le cours des choses. Je me demandais si je l'avais suffisamment et bien aimé, mettais même en doute l'amour de ma mère à son égard, me surprénais à en vouloir à ma sœur d'avoir quitté la ferme pour étudier en ville.

J'en ai voulu aussi à mon père puis progressivement à la Terre entière. J'aurais voulu avoir un nom, un visage auxquels m'en prendre ; ça m'aurait fait du bien ; j'aurais insulté le nom, craché sur le visage. J'avais la rage, contre moi, contre tout et tous.

Un psychiatre est passé me voir. La quarantaine, une barbe de deux jours à la mode, des lunettes qui brillaient sous le néon de la chambre d'hôpital. Je l'ai revu à plusieurs reprises en consultation. Il m'a pris en charge en priorité, normalement j'aurais dû attendre des semaines pour un rendez-vous. Il a immédiatement détecté l'urgence de ce que j'avais à dire, du traumatisme que je devais tenter de résilier, de la nécessité de me permettre de continuer à vivre. Bon gré mal gré.

Sur son bureau, une photo : deux gamins solaires et une femme blonde très souriante. La photo de son bonheur, la photo de ses amours. Je lui ai parlé comme jamais je ne l'avais fait avec quiconque. Il m'a écouté comme jamais on ne m'avait écouté. J'ai pleuré, j'ai inondé son cabinet de ma révolte et de mon dégoût. Et j'ai pu progressivement détourner mes pulsions de vengeance non plus contre moi et ma famille mais contre le système qui avait rongé mon père, un vampire qui lui avait sucé le sang. Mon père m'obsédait. Je parvins, non sans mal au début, plus facilement ensuite, à exprimer ma tendresse pour lui mais aussi le souci que j'avais éprouvé pour sa santé, le regret d'avoir passivement assisté à l'étiollement de sa joie de vivre comme une fleur oubliée à côté du vase. Le médecin m'a demandé si papa « avait consulté », il n'a pas précisé qui, j'ai présumé qu'il s'agissait d'un confrère.

— Il allait voir de temps en temps notre médecin de famille, ai-je répondu.

— Souvent ?

— Moins souvent que la banque.

Je crois qu'il a compris.

— Il avait un traitement ?

— Je ne sais pas.

Papa ne se confiait pas, encore moins pour ce qu'il appelait ses « bobos » dont il se moquait gentiment ; il ne se plaignait pas, à la plainte il préférait la colère. La colère... un cri de douleur ? Comme la rage incendiaire qui m'a pris dans la grange quand je suis sorti de mon hébétude devant son cadavre ?

— Avait-il consulté un psychiatre ?

J'ai failli lui demander où mon père aurait pu trouver un psychiatre. Encore heureux que nous disposions encore dans le canton d'un médecin généraliste. Alors un psychiatre, autant demander à mon père de transformer le purin en or. Et puis franchement, je suis persuadé que mon père faisait partie de ces gens qui croient encore que les psys sont réservés aux fous. Comment leur en vouloir ? Faute de savoir parler de notre douleur nous convoquons les fous pour nous rassurer, histoire de se raccrocher à plus malheureux que soi, comme si le malheur des uns adoucissait celui des autres.

J'ai persévéré dans mes visites ; son écoute et la photo trônant sur le bureau me faisaient un bien fou et je m'éloignais un peu de la tristesse noire qui avait envahi notre ferme. Ce professionnel de l'âme se donnait le droit au bonheur et même de l'afficher sur son bureau, cela ne me choquait pas, bien au contraire. Sous le patronage de cette photo transpirant la félicité d'un foyer, nos entretiens m'ont permis de dissiper la culpabilité qui me tenaillait. Non, ce n'était pas moi

qui avais noué la corde autour du cou de mon père, ce n'était pas moi qui fus la cause de son malheur. Le psychiatre me donna un chiffre qui me fit froid dans le dos et résonna en moi comme une claquette en pleine figure : selon les chiffres de la Mutualité sociale agricole, chaque jour, deux agriculteurs se suicident. Deux par jour, trois cent soixante-cinq fois ! Sept cent trente victimes chaque année ! Et il dure depuis combien de temps, ce carnage ? Dix ans ? vingt ans ? Sept mille ou quatorze mille paysans se sont donné la mort et le scandale n'éclate pas ?

C'est donc bien une guerre que papa menait. Avec ses morts, ses mutilés, ses veuves, ses orphelins. Sans décoration à titre posthume, sans marbre éternellement reconnaissant, sans sonnerie aux morts, sans minute de silence mais avec le vacarme de l'indifférence.

J'ai trouvé la force de reprendre la ferme, la terre, les vaches. Il était hors de question que mon père soit mort pour rien. La corde qui l'avait étranglé me liait à lui au-delà de la mort. Je me suis associé à un de mes cousins ; nous avons monté un groupement agricole d'exploitation collective pour se serrer les coudes, partager le temps et les soucis. Nous cultivons et élevons en bio pour respecter la nature, ses rythmes et ses nécessités, avons emprunté un minimum, partagé avec d'autres nos équipements, nos installations et une partie de nos terres et adhéré à un syndicat agricole minoritaire défendant un modèle moins désespérant.

Demain, nous manifestons devant la préfecture. Le psy a souhaité y faire un tour, pour voir, pour comprendre comment un système peut broyer ses meilleurs enfants, ceux qui le nourrissent. Je lui ai conseillé de faire gaffe, le paysan, quand il manifeste, barbouille parfois la préfecture de purin. Du coup, il s'est pointé en salopette. Nous avons bu un coup, après, avec les copains. Avant de nous quitter, il a prononcé cette phrase que j'ai apprise par cœur :

— Messieurs, vous êtes sains d'esprit. C'est le système qui est dingue et rend fou. Prenez soin de vous.

Pour l'instant tout roule ; on vend mieux, au bon prix, sans courir comme des dératés derrière la production à tout-va.

Hier, Suzy, mon épouse, a accouché d'un petit gars. Notre premier. Nous l'avons appelé comme ceux qui meurent puis renaissent.

René.

Comme papa.

Comme un lien.

Et pas comme une corde au cou.

Numéros encore disponibles (suite)

**N° 52 :** *Conte coquin*, J. Turconi ; *Efraction*, M. Zeugma ; *Émilienne et Joe*, C. Panconi ; *La cité Madame*, L. Vernet ; *La rouille*, Shunga ; *Le croquant*, P. Ducrozet ; *Les grands sentiments*, J. Effer ; *Les vacances de Cupidon*, L. Vuitton ; *Tragédie académie*, P. Brondeur.

**N° 53 :** Guide 2005-2007 des concours de nouvelles.

**N° 54 :** **Concours 2004 :** *L'exposition Vuillard*, G. Flipo ; *Bienvenue*, É. Fouassier ; *J'ai rêvé Maria*, J.-L. Layrac ; Prix Lycéens 2004 : *Manuella*, J. Pézennec ; *Ab imo pectore*, F. Trunfio ; *Un grand garçon*, A. Emery ; *Secret de famille*, J. Turconi ; *Les jupes de Maman*, J. Grosborne ; *La part du feu*, H. Wils ; *Une vendue*, J.-P. Lamy.

**N° 55 :** *On s'aimera à Tijuana*, D. Coulon ; *Tuxedo junction*, E. Courty ; *Tableau d'une exhibition*, J. Deloge ; *Messages d'Angleterre*, C. Garry ; *Touze*, P. Lefur ; *Naissance d'un projet*, J. Lionet-Bonis ; *Sacrée histoire*, L. Vuitton ; Prix Encres de crimes : *Les tondues*, É. Boismartel.

**N° 56 :** **Concours 2005 :** *La clôture*, M. Duru ; Prix Lycéens 2005 : *L'effet Fred*, A. Fanet ; *Zapping*, É. Fouassier ; *Transit*, H. Paris ; *Un passe-temps*, S. Stern ; *Les feux de l'amour*, C. Audebert ; *Fait d'hiver*, Y. Le Meur-Rollet ; *Poussière*, S. Socquet-Juglard ; *Les vacances*, J.-P. Delebecq ; *La cuiller*, C. Lamy.

**N° 57 :** Prix Encres de crimes 2005 : *Rature*, J. Hamm ; *Non*, P. Ledent ; *Maison à vendre*, P. Leroyer ; *Le mur du silence*, F. Mathieu ; *Isa*, L. Missonnier ; *Pique et pique et anagramme*, D. Soubieux ; *Quand je serai grand*, S. Stern.

**N° 59 :** **Concours 2007 :** *L'effraie*, M. Poitevin ; *La reconnaissance du ventre*, F. Bibian ; *Savoir finir*, S. Heurtel ; Prix Lycéens 2007 : *Changement de cavalier*, P.-J. Guibal ; *Sans elle (nouvelle aptère)*, P. Ledent ; *La pierre d'angle*, S. Dubin ; *L'affaire Zweig*, J.-B. Ghudel ; *Le silence de Dieu*, F. Pertat ; *Appellation contrôlée*, M. Boylaud-Pottier.

**N° 60 :** Prix Encres de crimes 2006 : *Paradis*, M. Schembré ; Prix Encres de crimes 2007 : *Torrent*, P. Candillier ; *Les secrets de l'élevage*, L. Vuitton ; *Mon ami*, S. Klotz ; *Au commencement était...*, Y. Cabon ; *L'Indien qui disait tout*, L. Mercier ; *Anatole et moi*, C. Debras ; *Sale gosse*, A. Emery ; *Sortir de l'impasse*, Y. Chaudurier.

**N° 63 :** **Concours 2010 :** *La mémoire du vent*, É. Potdevin-Marin ; *Intimes convictions*, D. Chappay ; *Des promesses, du vent*, É. Pacchiano ; *Vieilles canailles*, A. Vocanson ; *La dame qui passe*, J.-C. Perier ; *Roméo, pourquoi pas ?*, D. Delatour ; *La douleur des blés*, G. Bernay ; *La chevelure de Bérénice*, P. Dulieu ; *S'il reste des mots*, S. Bourguignon ; *Des roses éternelles*, J.-M. Palach ; *La rose apatride*, M.-C. Haguet.

**N° 64 :** *Saintes-nitouches, priez pour nous*, P. Benhamou ; *Vents de panique*, G. Richard ; *La solitude du lépreux*, B. Mollet ; *La fabrique de nos histoires*, C. Zimmermann ; *Le Vomisseur d'histoires*, D. Quéva ; *Être un garçon*, C. Simon ; *La reine d'Angleterre*, X. Gardette ; *La vielle, la gueuse*, C. Suc ; *Justice*, R. Parmentier ; ... *Et le silence*, C. Cerruti ; *Misaki*, P. Lautier ; *Extinction*, B. Duval.

**N° 65 :** **Concours 2011 :** *Le trésor des Leoni*, A. Vocanson ; *Tacet*, C. Jacques ; *Le rossignol et la burqa*, S. Aussenac ; *Le chevalier*, M. Pontacq ; *La Crécelle*, D. Boillot ; *Noël*, M. Fèvre ; *L'armoire sur la tête*, M. No ; *Désiré Myriapode*, C. Valton ; *Échec à l'échafaud*, C. Gayraud ; *Dernier contrat*, G. Delbet ; *Le cadeau*, C. Guerrero.

**N° 66 :** *Varsovie la nuit*, L.-G. Pairault ; *À bas bruit*, F. Nivaggioli ; *Divan le Terrible*, F. Aussanaire ; *Le passeur amoureux*, V. Lassus ; *Moi Bwana*, S. Fery-Forgues ; *Le maître de calligraphie*, N. Saulnier ; *Organbidexka*, E. Broc ; *L'opacification*, H. Cachau ; *Le jardin de monsieur Victor*, C. Canal ; *La plume de l'aigle*, M.-J. Duranton.

**N° 67 :** **Concours 2012 :** *Dernier voyage*, C. Béchaux ; *Les cuisines indiennes*, L. Roux ; *Insomnie*, E. Lagrange ; *Libération*, J. Hamm ; *Le fort et le faible*, S. Dubin ; *Salon-lavoir*, S. Heurtel ; *La fée du canal Saint-Martin*, H. Laly ; *Un père*, B. Oberlé ; *Un ami dévoué*, C. Munier.

**N° 69 :** « 25 ans du concours Ville de Castres/Lencrier renversé ». *Retrouvailles*, A. Chalvin ; *Fantômes dans la machine*, L. Fétis ; *L'enfant prodige*, G. Lebon ; *Les naufragés*, F. Bouhier ; *Le jour où Milt Albuquerque Junior jeta sa trompette dans la mer*, M. Burlot ; *La fenêtre d'où je regarde passer le temps*, D. Dauphin ; *Confidence pour confiance*, E. Ménard ; *Jabiru*, J.-M. Rueda ; *Je crois que je vais hurler*, J.-C. Chabel ; *L'égovoyage*, G. Bastide ; *Appel à témoins*, P. Chauvin-Glonneau ; *Maternité*, F. Proveni-Sigoillot ; « Les auteurs en questions... », entretiens ; *Rencontre*, M. Félix ; *Le don d'Alice*, F. Martin ; *Flashback*, C. Céloti ; *Le sixième océan*, G. Flipo ; *Le terminus de la ligne H*, M. Duru ; *Cette femme qui cherchait le silence*, P. Larriveau ; *Le camping du petit bonheur*, M. Poitevin ; *Maman, j'ai peur !*, J. Matignon ; *De l'autre côté*, L. Allaert ; *La couverture*, É. Potdevin ; *Nous irons en enfer ensemble*, A. Vocanson ; *Grands seigneurs*, C. Béchaux.

**N° 71 :** *Sonate*, C. Bonne ; *Poisson d'avril*, L. Combe ; *Apocalypse Mao*, F. Duret ; *Nuit, jour, nuit : soleil décapité par la faucille d'argent*, S. Algara ; *Dérasons*, J. Brochard ; *Les choses de l'entre-deux*, J. Guillaud-Bachet ; *Une heure à tuer*, C.-M. Hadrien ; *Le joueur de oud*, V. Laplanche ; *En apnée*, D. Buonavista ; *Le guidon entre les dents*, M. Chotek ; *Cinq*, D. Tournié ; *Ring*, A.-C. Ordas ; *Le riz au lait de Sophie M.*, P. Janjaud.

## Vendredi 13

**P**AUL ADORAIT CETTE MAISON, perdue dans un hameau du village de Macaye au Pays basque. Il n'avait pas hésité longtemps lorsqu'à la mort de la grand-mère, il avait fallu décider du sort de l'immense *etche*. Hors de question, bien entendu, de la vendre à des Parisiens. Paul gagnait très bien sa vie et lui seul dans la famille avait les reins assez solides pour la reprendre, la restaurer et l'entretenir.

La rénovation avait duré deux ans et l'ancienne ferme était devenue un vrai palace tout en conservant le charme de l'habitat traditionnel du Pays basque labourdin.

Pourtant, l'endroit que Paul préférait, c'était la cabane perchée qu'il avait construite de ses propres mains, à dix mètres du sol, dans le chêne séculaire qui dominait la propriété. Il l'avait baptisée « Nere ohantz-zea », « Mon nid » en basque. Il aimait s'y réfugier et pouvait rester là des heures à regarder vivre son arbre.

Depuis dix ans, Paul partageait la vie d'Alexia, une musicienne de l'orchestre Bayonne-Côte basque. Le week-end en tête à tête dans la maison de famille s'était avéré délicieux. Mais, ce dimanche soir, Paul se préparait à rentrer chez eux, à Bordeaux. Une semaine laborieuse l'y attendait et il allait enchaîner, le week-end suivant, par un séminaire de travail à Arcachon. Sa phobie de l'autoroute le contraignait à emprunter les petites routes départementales. Dans quatre heures il serait chez lui.

Initialement, Alexia avait décidé de rester à Macaye pour préparer le concert qui aurait lieu le dimanche suivant à Bilbao. Puis, devant l'insistance de Paul, elle avait promis de rentrer à Bordeaux jeudi soir pour lui consacrer la journée du vendredi. Cet aller-retour, pour un temps aussi court, ne l'enchantait vraiment pas, elle aurait préféré rester tranquille à Macaye mais Paul avait tellement insisté qu'elle avait fini par céder. « Tu ne vas tout de même pas me laisser seul un vendredi 13 ! » avait-il plaisanté.

La semaine avait été particulièrement éprouvante pour Paul qui terminait ses journées épuisé et attendait avec impatience la parenthèse enchantée que lui

offrirait la venue d'Alexia. Aussi, quelle ne fut pas sa déception quand elle lui annonça, jeudi vers 17 heures, qu'elle n'avait pas le courage de faire l'aller-retour pour aussi peu de temps.

Désabusé, Paul commanda une pizza, regarda une série sur Netflix puis se coucha vers 23 heures. Une heure, deux heures, trois heures passèrent. Rien à faire, le sommeil ne venait pas. Il préféra se lever. Sa montre affichait 2 h 10.

Il tournait en rond dans le salon depuis plus d'une heure quand, mû par une force mystérieuse, sans réfléchir davantage, il sortit, démarra la BMW et prit la route du Pays basque. Puisque Alexia n'avait pas le courage de faire la route, il allait le faire, lui, l'aller-retour dans la journée ! Sa montre indiquait 3 h 25. Il pouvait être à Macaye vers 7 h 30.

La grosse berline allemande avalait goulûment les kilomètres. Paul se sentait apaisé à présent. Il allait retrouver Alexia ce matin même et, pour que la fête soit plus belle, il n'allait pas la prévenir, il allait lui faire une surprise.

Il venait de dépasser Bayonne et s'arrêta à Ustaritz devant une boutique multi-services où il acheta quelques viennoiseries et but un café. Attiré par une affiche qui promettait un gain record à l'EuroMillions, il valida un ticket « Flash » avant de reprendre la route.

Il arriva à Macaye à 7 h 25. Alexia se levait habituellement aux alentours de 8 heures. Pour que la surprise soit complète, elle ne devait pas l'entendre arriver. Il gara la BMW dans l'ancienne grange, tout en bas de la propriété, et gravit, d'un pas alerte et le cœur léger, les deux cents mètres qui menaient à la maison.

Les volets étaient fermés, la Golf garée dans la cour. À l'évidence, Alexia dormait encore. Paul monta dans la cabane. De là, il guetterait le moment où elle ouvrirait les volets. Il savait que, vingt minutes plus tard, elle sortirait dans la cour fumer sa première cigarette de la journée, une tasse de café à la main. Alexia ne fumait jamais à l'intérieur, même en plein hiver.

Il descendrait alors de la cabane, la poche de viennoiseries encore tièdes à la main et s'avancerait vers elle. Il imaginait avec délectation la tête qu'elle ferait en le voyant apparaître. Elle aurait d'abord du mal à

en croire ses yeux. Puis, elle se précipiterait vers lui et lui sauterait au cou.

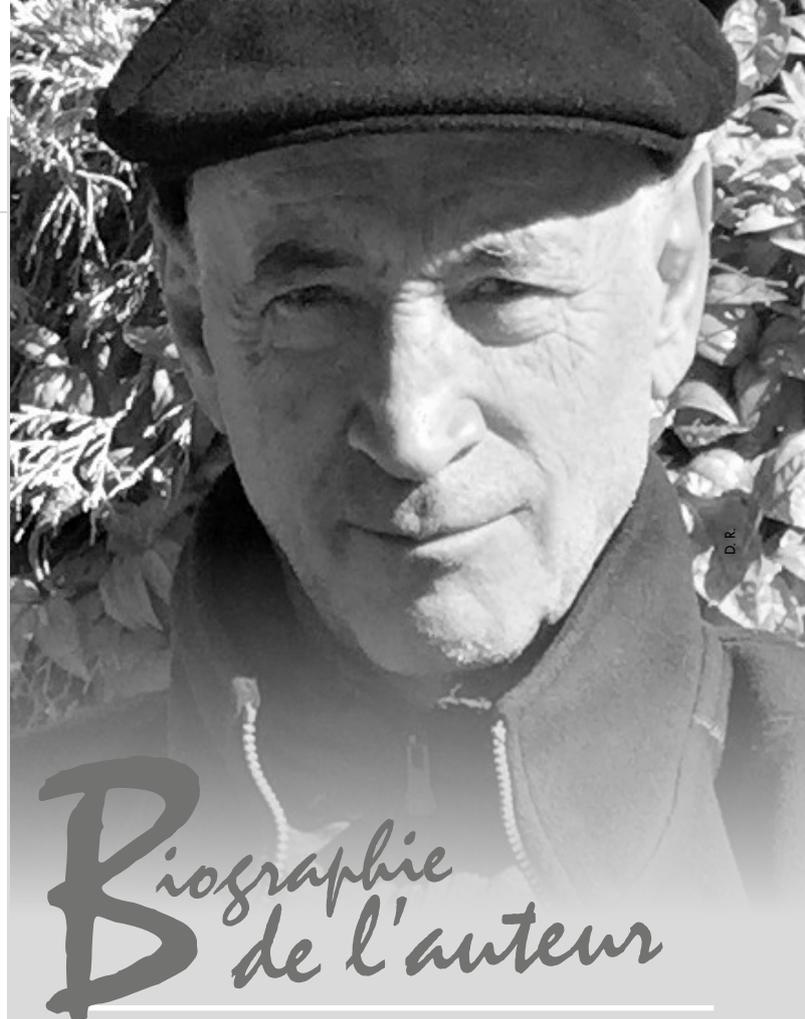
Paul se sentait heureux, était émoussillé comme un gamin et piaffait d'impatience qu'Alexia ouvre enfin ces fichus volets. Elle était l'amour de sa vie et dans quelques minutes, il la serrerait dans ses bras. Une seule chose le contrariait. Dans sa précipitation, il avait oublié son téléphone portable sur la table du salon à Bordeaux.

Il était à présent 9 heures mais rien ne bougeait dans la maison. Que se passait-il ? Jamais Alexia ne se levait aussi tard. Enfin, les volets de la chambre s'ouvrirent. Alexia apparut brièvement, splendide dans sa nudité et Paul en fut chaviré. Vingt minutes, trente minutes s'écoulèrent. Elle aurait dû, à présent, être dans la cour en train de fumer, mais non, elle ne sortait toujours pas. À sa grande surprise, elle réapparut à la fenêtre, toujours nue, une tasse de café dans une main, une cigarette dans l'autre. Paul n'en croyait pas ses yeux. Jamais il n'avait vu Alexia fumer à l'intérieur, encore moins dans la chambre.

Les bras ballants, la poche de viennoiseries bêtement tenue à la main, il s'apprêtait à descendre la rejoindre quand une autre silhouette se découpa dans l'encadrement de la fenêtre. Un homme, nu lui aussi, s'approchait d'Alexia en souriant, l'enlaçait et l'embrassait. Paul le reconnut immédiatement. C'était Peio, l'un des violoncellistes de l'orchestre. Il avait remarqué ce bel homme lors des concerts.

Les deux amants avaient maintenant disparu de son champ de vision. Paul se sentit défaillir. Une douleur atroce lui traversa les entrailles, aiguë, insupportable. Il aurait voulu hurler mais aucun son ne sortait de sa gorge. Il sentait monter en lui une tension, une rage terrible qui menaçait de le faire basculer à tout moment dans la folie. Tétanisé, il ne trouvait plus la force de bouger et il resta recroquevillé, prostré, dans un coin de la cabane, à même le sol, durant deux longues heures. Les images de Peio et Alexia faisant l'amour l'assaillaient. Il avait beau essayer de chasser ces visions, elles revenaient inlassablement, le mettant au supplice. Pis, des voix lancinantes le harcelaient à présent, dénigrant tout ce qu'il avait vécu de beau avec Alexia. Elles non plus, il n'arrivait pas à les faire taire.

Vers onze heures et demie, Paul descendit de son perchoir. Sa rage s'était transformée en une colère froide. Il entra dans la grange et enfila la tenue d'apiculteur flambant neuve qu'il venait d'acheter, il comptait installer des ruches au fond du verger mais n'avait encore parlé de ce projet à personne. Rien ne bougeait dans la maison. Il entra dans la cuisine. La pièce était vide et sentait bon le café. Paul se saisit du couteau qu'il utilisait pour découper les rôtis, prit un rouleau



## Biographie de l'auteur

Né en 1957 d'un père béarnais et d'une mère alsacienne, marié à une Basquaise. J'ai toujours entendu, avec délice, parler béarnais, alsacien ou basque autour de moi. C'est pourtant la langue française que je vénère pour la richesse de sa littérature.

Ancien instituteur et, pour les loisirs, rugbyman, chasseur, pêcheur et golfeur. À présent, lecteur invétéré et jardinier contemplatif.

L'écriture est pour moi une activité récente. J'ai écrit, ces deux ou trois dernières années une vingtaine de poèmes dans une forme plutôt classique et, l'hiver dernier, je me suis essayé à l'écriture de nouvelles. Avec « Vendredi 13 », je participais pour la première fois au concours de *L'encrier renversé*, un concours dont j'ai beaucoup aimé la formule des sélections dévoilées au fur et à mesure.

L'écriture m'apporte un réel bien-être. Cette récompense (publication de ma nouvelle dans ce numéro de *L'ER*) est une satisfaction, un encouragement et une incitation à partager mes textes.

d'adhésif dans un tiroir et se dirigea vers la chambre.

Peio et Alexia, tout juste recouverts d'un drap, discutaient tranquillement, les yeux fixés sur le plafond. Ils tressaillirent. Quelqu'un pénétrait dans la chambre ! Un apiculteur ! Tétanisés par cette apparition surréaliste, ils fixaient d'un air idiot la silhouette qui leur faisait face. L'incrédulité et l'indignation laissèrent place à une immense frayeur lorsqu'ils aperçurent le couteau de boucher dans la main de l'inquiétant individu.

L'intrus n'avait toujours pas dit un mot. Un silence glaçant régnait dans la pièce. L'homme tendit le rouleau d'adhésif surpuissant à Alexia et lui intima, par

## Vendredi 13

gestes, l'ordre d'immobiliser son compagnon. Elle s'exécuta, tremblante, avant d'être, à son tour, ligotée puis attachée au montant du lit au côté de son compagnon d'infortune.

Paul fixait Peio, pitoyable ainsi entravé. Cet homme le dégoûtait. Il allait le punir de sa vilénie, non pas en lui ôtant la vie, mais en le privant de ce qu'il avait de plus cher : ses doigts ! Ces doigts si agiles qui lui permettaient de jouer merveilleusement, divinement, du violoncelle !

Peio était un homme doux, paisible. N'ayant jamais été confronté à la barbarie, il ne concevait pas que quelqu'un puisse commettre une atrocité froidement, cela dépassait son entendement. Même quand il vit l'apiculteur s'approcher de lui, brandissant le long couteau de boucher, il ne put croire l'horreur imminente. L'homme ne voulait sûrement que l'impressionner, lui faire peur.

Les hurlements qu'il poussa lorsque Paul lui trancha méthodiquement l'index, le majeur puis l'annulaire de la main gauche auraient pu être entendus cinq cents mètres à la ronde s'il y avait eu quelqu'un cinq cents mètres à la ronde. Peio, hébété, regardait à présent sa main sanguinolente et les trois boudins de chair violacée qui gisaient sur le drap à côté de lui. La douleur était intense mais elle n'arrivait plus à lui arracher que de faibles gémissements. Alexia, à ses côtés, sanglotait nerveusement, le corps secoué de spasmes.

Paul avait pris soin d'enfiler des gants. Il lâcha son arme et ressortit. Il fourra la tenue d'apiculteur ensanglantée, les gants et la poche de viennoiseries dans un sac-poubelle et emporta le tout avec l'intention de s'en débarrasser en cours de route. Il descendit jusqu'à la grange, monta dans sa BMW, démarra et quitta les lieux.

Il arriva à Bordeaux un peu avant 16 heures et retrouva son portable à l'endroit où il l'avait laissé. Il s'empressa d'envoyer un message à Alexia : « Dommage que tu n'aies pas pu venir. Tu me manques. »

Le soir, il envoya un autre SMS : « Ça va, chérie ? Pourquoi ne réponds-tu pas ? » Le lendemain, avant de partir à Arcachon, il écrivit : « Réponds, mon amour, je suis inquiet. »

Le dimanche, enfin, il téléphona, depuis Arcachon, à la gendarmerie de Cambo, pour leur faire part de son inquiétude. Une patrouille fut dépêchée sur les lieux et l'un des gendarmes aperçut, par la fenêtre restée grand ouverte, les deux amants dans leur fâcheuse posture. Peio souffrait le martyr. Amené à l'hôpital de Bayonne par le Samu, il fut opéré en urgence et les chirurgiens, sans pouvoir replanter les trois doigts qui avaient été récupérés sur le lit, réussirent néanmoins à lui éviter de graves complications. Alexia, frigorifiée,

déshydratée, en état de choc, fut elle aussi placée en observation durant quelques jours.

La police mena son enquête. Paul savait très bien qu'il faisait figure, aux yeux des enquêteurs, de principal suspect. L'heure de l'agression, d'après les déclarations des deux amants et suite à l'expertise des médecins, avait été estimée à 15 h 30/16 heures. À cette même heure, Paul envoyait un SMS à Alexia, depuis Bordeaux, le bornage du téléphone en attestait. Avec ce SMS, il tenait un alibi irréfutable.

Paul avait parfaitement joué sa partition du mari attentionné et Alexia lui était reconnaissante d'avoir été aux petits soins durant toute sa convalescence. Sa relation avec Peio n'ayant pas survécu à ces journées d'horreur, il semblait à Paul que la vie reprenait son cours normalement. Alexia avait retrouvé son travail, l'orchestre avait embauché un violoncelliste, ses affaires marchaient bien et il ressentait de moins en moins cet affreux goût de bile quand les images de Macaye revenaient lui torturer l'esprit.

Ce matin-là, Paul s'était arrêté boire un café, comme à son habitude, au *Chiquito*, sur le chemin du bureau. Alors qu'il jetait un œil distrait sur les gros titres du quotidien *Sud Ouest*, un article attira son attention. « Le grand gagnant de l'EuroMillions ayant validé son billet le 13 avril dans la petite ville basque d'Ustaritz ne s'est toujours pas manifesté. Faute de se présenter dans les quinze prochains jours, le gain exceptionnel de trente millions d'euros ne pourra plus être retiré. »

Son sang ne fit qu'un tour. Ustaritz... C'est bien à Ustaritz qu'il s'était arrêté ce fameux vendredi ! Et c'est bien à l'EuroMillions qu'il avait joué ! Ce serait bien le diable si...

Tant pis, il arriverait en retard au bureau ce matin ! Il retourna chez lui, se mit à fouiller frénétiquement la maison et désespérait de retrouver le fameux ticket quand il eut un flash et le retrouva dans le livre où il l'avait glissé quelques semaines auparavant. Il compara ses numéros avec les numéros qu'il avait notés sur un bout de papier. Aucun doute, il était bien le mystérieux gagnant de l'EuroMillions, le gagnant à trente millions d'euros ! Fébrile, il rangea le ticket dans son portefeuille.

Soudain, une nausée l'envahit. Ce billet, il l'avait validé à Ustaritz, en retournant à Macaye. Or, à ce moment précis, il était censé être à Bordeaux. En présentant son billet gagnant, il ne manquerait pas d'attirer l'attention des policiers qui réétudieraient son emploi du temps. Il signerait ainsi sa perte. Non, il ne pouvait pas se trahir aussi bêtement.

Il avait beau tourner le problème dans tous les sens,

il ne voyait pas comment faire... À moins de trouver en Alexia une alliée, en disant que c'est elle qui avait acheté le billet... Elle serait enchantée d'endosser le rôle de la gagnante auprès de la FDJ. Une difficulté subsistait pourtant et non la moindre. Comment expliquer à Alexia sa présence à Ustaritz le vendredi matin ?

Il ne pouvait décidément pas faire autrement que lui avouer être le mystérieux agresseur du 13 avril. Alexia serait atterrée en apprenant la vérité et ne comprendrait pas qu'il ait pu lui faire vivre un tel cauchemar. Il ne voyait pourtant aucune autre solution. Elle aurait beaucoup de mal à encaisser cet aveu, mais elle finirait quand même par le comprendre, il en était persuadé.

Paul, malgré toutes ses supputations, fut déboussolé par la réaction d'Alexia. Elle restait là, prostrée, sidérée, sans pouvoir dire quoi que ce soit. De longues minutes s'écoulèrent ainsi, dans un silence pesant. Puis elle se leva, le regard dans le vide, et dit d'une voix blanche :

— D'accord, Paul, on ne peut pas s'asseoir sur une telle somme. Nous allons faire ce que tu as décidé.

— Il faudra faire vite. La date limite pour se manifester, c'est dans dix jours.

— On s'occupera de ça demain matin. En attendant, cache bien le ticket.

— Ne t'inquiète pas. Il est dans mon portefeuille. Je dors même avec, en ce moment !

À la tombée de la nuit, Alexia, comme chaque soir, sortit promener Rex son yorkshire. Paul était absorbé par la finale du Top 14 de rugby Bordeaux-Toulon.

Tout au bout de la rue, elle prit une direction inhabituelle. Rex, décontenancé, tirait sur sa laisse, visiblement mécontent de ce changement de parcours. Arrivée devant une belle maison bourgeoise, Alexia jeta un coup d'œil alentour. La rue était déserte. Elle dédaigna la sonnette et frappa discrètement à la porte.

Un bruit discret, puis une voix dans laquelle pointait la surprise, demanda :

— Oui, qui est là ?

— Peio, ouvre-moi, c'est important.

— Alexia ? Mais qu'est-ce qu'il t'arrive ?

À peine eut-il entrouvert la porte qu'elle s'engouffra à l'intérieur.

— Peio, je crois que Paul est devenu fou. L'apiculteur à Macaye, c'était lui ! J'ai peur. Aide-moi.

Elle lui raconta tout : la boutique multi-services, le billet gagnant caché dans le portefeuille, Paul qui dormait avec, son projet de la faire passer pour la gagnante...

Peio lui demanda de se calmer, de rentrer chez elle et de ne rien changer à ce qu'ils avaient prévu de faire le

lendemain. Surtout, ne rien dire à personne, ne pas dire qu'elle était passée le voir non plus. Il irait voir la police, dès l'ouverture du commissariat et leur raconterait tout.

Alexia, rassurée, fit ce que Peio lui conseillait. Elle prétextait des maux de tête pour se coucher de bonne heure. Paul, les yeux rivés sur l'écran de télévision, était aux anges. Sous ses yeux, les Bordelais soulevaient le bouclier de Brennus. L'UBB était championne de France !

Et demain, il serait millionnaire !

Le lendemain, vers 16 heures, un homme inquiet tambourina à la porte. Les volets des voisins restaient anormalement clos. Les deux voitures étaient pourtant garées devant l'entrée. Mais à l'intérieur, aucun signe de vie. Seul le chien Rex hurlait à la mort. Étrange, inquiétant ! Les policiers, prévenus, trouvèrent les cadavres ensanglantés de Paul et d'Alexia dans la chambre, sur le lit. Ils semblaient avoir été tués durant leur sommeil.

Le mystérieux double homicide fit la une des journaux pendant quelques jours. Les journalistes pointèrent la fatalité qui semblait s'être acharnée sur ce couple sans histoires, rappelant la sauvage agression dont avait été victime l'épouse deux mois auparavant, dans un petit village du Pays basque. Les enquêteurs privilégiaient la thèse d'un pervers qui, pour une raison inconnue, aurait fait une fixation sur la jeune femme. Mais, devant le manque d'éléments nouveaux, cette tragédie dut bientôt laisser la place à d'autres faits divers tout aussi glauques.

Huit jours plus tard, le journal *Sud Ouest* annonçait à la une la bonne nouvelle. Le mystérieux gagnant du super-gros lot, ayant joué le vendredi 13 avril à Ustaritz, soit deux mois plus tôt, s'était enfin manifesté. Il avait pris contact avec la FDJ, in extrémis, quarante-huit heures avant l'échéance, et venait d'encaisser son chèque de trente millions d'euros. L'homme désirait conserver l'anonymat mais on savait qu'il s'agissait d'un musicien, sans emploi suite à un accident, un homme durement maltraité par la vie pour qui cet extraordinaire coup de chance tombait à pic.

L'adjudant-chef Lafuente, un vieux briscard de la brigade de Cambo qui devait son surnom « Azeria », le « Renard », à sa réputation de fin limier, se racla la gorge en lisant ces lignes puis posa le journal sous le nez de son jeune collègue, le gendarme Etchemendy :

— Dis-moi, Xabi, c'est bien toi qui avais trouvé les deux tourtereaux ligotés à Macaye en avril ? Tiens, jette un petit coup d'œil à cet article... 

# La vie, c'est caillou

**T**OUTE LA JOURNÉE du 31 décembre, le vent a cinglé les façades vitrées des immeubles et maintenant que la nuit est tombée, il subsiste dans l'air une violence invisible. Dans un *open space* sombre, un écran est resté allumé, éclairant un visage d'une blancheur informatique. La rumeur de la circulation sur la nationale est d'autant plus perceptible qu'il n'y a plus personne dans les bureaux. Les employés sont partis tôt préparer leur réveillon. Pas Ludovic. Cette année, les choses se sont mal goupillées. Avec la clôture de l'exercice comptable, les prochaines semaines vont être intenses, autant gagner du temps sur du temps qui autrement serait vide. Ludovic traque les décimales baladeuses, il débusque les formules mal fichues, il génère des camemberts colorés. Les chiffres sont sans surprise, il maîtrise. Le cliquetis de son clavier rend les secondes plus profondes encore. On lui a attribué un bureau dans un coin du service administratif de l'entreprise qui l'emploie au Kremlin-Bicêtre car il est rarement en relation directe avec les employés, qui parfois poussent la porte pour savoir où en est une commande ou bien pour alimenter la fontaine aux potins. Et comme il ne participe pas tant que ça aux conversations, c'est mieux, il est plus tranquille. L'avantage d'avoir un bureau loin des fenêtres, c'est d'avoir pu afficher un calendrier illustré au mur. Des dauphins sur fond de soleil couchant et des phares dans la tempête.

Le miroir de l'ascenseur qui descend au parking souterrain lui renvoie son reflet. Il aurait bien aimé être un beau type au visage symétrique et à la mâchoire carrée, qui séduit les filles sans rien faire, mais il a le crâne rond et le menton pointu. À presque 30 ans, il a une calvitie naissante. Quand il se regarde, il se dit qu'il y a toujours quelque chose qui lui échappe. Comme la couleur marron de sa C3. « Caramel », avait dit le concessionnaire. Sous les lampadaires, on ne sait plus, c'est une couleur vide.

Son appartement est à Wissous, pas loin des lignes à haute tension. Les avions passent au-dessus de la ville dont personne ne connaît le nom quand il va parfois chez ses parents à Castres, où on le traite de « Parigot tête de veau, Parisien tête de chien », comme s'il avait trahi. Il a beau expliquer que Wissous, ce n'est pas

Paris, on lui dit : « Alors tu visses où ? » Retourner à Castres pour Noël, ça ne lui dit plus. Cette année, il est resté, ça ne l'a pas embêté plus que ça. On l'a invité chez l'oncle Bob : c'est sa mère qui a averti Bob. Ce n'est même pas un oncle. La cousine de la deuxième femme de Bob est la tante par alliance de Laura, la concubine de Thibault, son frère. La famille, c'est compliqué. On lui a servi des cailles ficelées sur des pruneaux et on lui a fait un cadeau : un pull avec un col en V. Il a fait la conversation mais ce Noël chez des inconnus, ça ne lui a pas laissé un souvenir ému. Il aurait préféré passer la soirée à retoucher des photos d'actrices. Souvent le soir, pixel par pixel, il enlève ses lunettes à Camélia Jordana.

Dans son immeuble, il ne connaît pas bien ses voisins. De jeunes couples énervés, encombrés de petits enfants obstinés. Il ne les envie pas. Dans les escaliers, il croise des vieilles geignardes qui traînent des chiens-chiens puants et qui lui détaillent leurs dernières analyses sanguines, ainsi que des quinquagénaires divorcées, essouffées dès le premier étage, qui veulent faire la conversation. Il marmonne et s'esquive. Derrière sa porte, il a son refuge.

Ludovic pose ses clés sur un plateau en cuivre martelé, un souvenir du Maroc. À l'époque de ses études, il a fait une virée avec des filles et des garçons de son école de commerce. Un « moment magique », comme il n'en a jamais revécu. Il sortait avec Alexandra, mais ça n'a pas duré. Il a gardé la couverture brodée qu'ils avaient achetée ensemble dans le souk de Fez, pour leur studio à Nancy, et parfois il se love dedans, cligne des yeux et sur les broderies floutées, il imagine la main d'Alexandra se poser et le toucher. Mais ça s'arrête quand il ouvre vraiment les yeux et voit son étagère Billy où il a disposé un Rubik's Cube et les *Harry Potter* de son enfance, enfin ceux qui étaient à lui. Parce que lui il n'a eu que les trois premiers tomes, c'est son frère Thibault qui a eu les autres. Les parents n'en achetaient qu'un ; vous partagez, ils disaient. Mais Thibault, il partageait à sa façon. Dans les rayonnages, il y a aussi une rose des sables, qu'il avait trouvée romantique quand Alexandra la lui avait offerte. Maintenant, elle a l'air sale.

Il y a de la poussière car il ne fait pas le ménage à cet endroit. Pour lui, la poussière, c'est normal. Ceux

qui font la poussière s'emmerdent pour pas grand-chose. Alexandra aussi se prenait la tête pour des broutilles : faire le lit, faire les carreaux, faire les sols, faire la salle de bain, il y avait toujours des choses à faire qu'il n'avait pas pensé à faire, ç'avait fini par faire des histoires et c'est comme ça que leur histoire s'était échouée. Elle lui avait expliqué qu'avoir l'intention de, ça ne comptait pas.

Maintenant qu'il vit seul, il peut décider de ne rien faire. Pour le réveillon, il a quand même prévu un menu. Il sort du frigo des profiteroles décongelées et une plaquette de saumon fumé sous plastique. Il fait de grands gestes, des pas glissés sur le carrelage de la cuisine. Il s'imagine en serveur chic dans un restaurant sélect. En fait, il s'entraîne pour son prochain cours de théâtre d'improvisation. Au début, il se demandait ce qu'il faisait là, mais il s'était un peu bousculé car il sentait bien qu'il lui fallait une activité. Tu fais quelle activité ? lui demandait-on au bureau, tout le monde fait des activités, CrossFit, taekwondo, aquarelle, *aquabiking*. À quoi ça sert ? parfois il se demande. Mais bon, il a trouvé un truc classe, un truc qui peut-être lui permettra un jour d'être acteur, en tout cas d'emballer des nanas sans avoir la mâchoire carrée.

Au cours d'improvisation, il y a des filles qui n'ont pas froid aux yeux, qui hurlent quand il faut faire le loup par exemple, qui se roulent par terre et crachent en l'air. Il faut toujours trouver des idées vite, se lancer, lâcher des mots. Souvent, il fait le robot — ça lui vient comme ça —, il avance à petits pas comme s'il avait des roulettes sous les pieds et remue les bras de manière saccadée, il pivote en faisant « bip bip ». Il voit bien que les autres font semblant de le trouver bon, sinon l'animateur ne dirait pas tout le temps : « On accepte l'autre, chacun fait à sa mesure. »

Le réveillon de l'atelier théâtre n'a pas lieu comme l'année dernière. Ludovic aurait bien aimé, mais finalement ce n'est pas si mal, il avait eu beau serrer Erika, et aussi Valentine un peu fort pendant des slows, aucune n'avait donné suite. Autant ne pas se retrouver déçu. Toute la semaine, il a envoyé des textos à des potes au cas où il y aurait une fête. Mais rien. Depuis qu'ils travaillent, les liens se sont distendus, comme si tout le monde s'était retrouvé dans une boîte, souvent des boîtes à chaussures car la plupart sont en couple. Pas lui. Il est une chaussure orpheline. La réponse d'Alexandra a été expéditive : « Je passe le Jour de l'an à Villard-de-Lans avec des copains ! Fondue ce soir ! On va bien se marrer ! A+ biz. » A+, ça lui a fait comme une arête dans la gorge. Il n'aurait pas dû se manifester comme ça, l'air de rien.

Il a aussi contacté Lucas du cours de théâtre, mais ce soir Lucas travaille, il est de garde à la caserne. Lucas,



## Biographie de l'auteure

Claire Cornet est née en 1960 en région parisienne. Elle vit dans l'Essonne. Elle a fait des études en littérature anglaise. Elle est actuellement professeure d'anglais en classe préparatoire. Parfois, entre deux paquets de copies, elle écrit des nouvelles. Elle a contribué à un recueil de nouvelles (*Dans la ville*, édité par Aleph-Écriture) et a remporté à ce titre le 3<sup>e</sup> prix de *L'inventaire* en 2019 avec une nouvelle intitulée « L'imprévu ». En 2021, elle a remporté le 1<sup>er</sup> prix du concours Envie de vous lire, avec la nouvelle « Les géométries maladroites ».

c'est une sorte de Bruce Willis black, un homme d'action. Après son boulot au service commercial de La Poste où il monte des opérations marketing, il sauve des vies. Il est pompier volontaire. Au travail, Ludovic raconte que son meilleur ami découvre des cadavres dans des appartements fermés et désincarcère des blessés sur la nationale, mais apparemment ça n'intéresse personne.

Le saumon roulé sur des tranches de pain de seigle ressemble à des limaces roses qui grignotent des branches d'aneth. Les profiteroles suent dans une assiette. À 10 heures, il a tout mangé. Il a repris du saumon après les profiteroles et aussi un hamburger parce qu'il avait encore faim. En plus du champagne, il s'est servi des bières. Il décide d'attendre minuit sur son canapé, il ne va quand même pas faire comme l'oncle Bob qui s'est écroulé après la bûche.

## La vie, c'est caillou

À la télévision, un nain en veste à carreaux fait sautiller des caniches roses, dont le poil laineux tondu par endroits dégage une piteuse nudité. Il y a un crétin connu en costume blanc entouré de filles en slip à plumes et de Blacks souples qui se déhanchent et dégoulinent sous des spots violets. La musique, les couleurs, les applaudissements font une mayonnaise pailletée dans la tête de Ludo. Il n'aurait pas dû finir le pack de bières. Ça pulse, ça tangué, le plafond du salon va l'écraser. Il a chaud. Il est assailli par une odeur de chien mouillé. Il rampe vers la fenêtre et l'ouvre. Le vent frappe l'air par saccades poussives, lâchant des sonorités carton-neuses. Dans les rangées de peupliers qui bordent la résidence, il y a comme une présence, un souffle, des pattes d'insecte qui grimpent. Ludo enjambe le rebord de la fenêtre, se suspend au-dessus du vide et lâche.

Aussitôt, ses pieds heurtent un couvercle de poubelle. Il perd l'équilibre, dégringole, roule et se retrouve le nez à un centimètre du gravier qui se plante dans ses mains. Fichues bières... il se jure de ne jamais reprendre de cette marque danoise. Il se relève. Sur sa peau l'air est brûlant, puis glacial. Il sent qu'il pourrait vomir. S'il marche, ça va peut-être passer. À chaque pas, il lui semble que ses jambes s'allongent comme du chewing-gum. Il tire pour que ses chaussures ne restent pas collées au sol. Les rues sont désertes. Parfois, une voiture passe à toute vitesse. Les troènes sous la lueur des réverbères sont gris. Sur les lignes à haute tension, d'énormes balises destinées à avertir les avions volant trop bas ressemblent à des boules de Noël géantes. Le monde lui semble factice, en carton qu'on pourrait déchirer en tirant sur un coin, et au dehors, il n'y aurait rien, du noir, un trou sans fin. Peut-être que lui-même n'est qu'un carton rempli de gravats. De rebuts comme ces canettes vrillées et ces magmas non identifiables qui s'effritent en miettes dans le caniveau, ces sacs en plastique empalés sur les épines des buissons auxquels son pull s'accroche.

Au bout d'une rue, il aperçoit un « Buffalo Grill », échoué dans un no man's land de goudron mité d'herbe sale, étranglé par des bretelles routières. Il s'approche des fenêtres de la fausse hacienda. Derrière les vitres, il aperçoit des femmes aux bras nus et des hommes en nœud papillon qui tendent des flûtes à champagne. Une vague nauséuse roule dans son ventre.

D'un coup elle surgit dans sa bouche et jaillit sur le parking. Par trois fois il est secoué, arraché à lui-même et retourné comme un gant. À quatre pattes, en sueur, évidé comme un poisson sur un étal, l'œil fixe et la bouche entrouverte, il entend toutefois son cœur qui tapote.

Il se relève et fait le tour du restaurant. Il voit une porte de service. Il pousse la porte et se retrouve dans

un local. Un néon glacial éclaire des alignements de poubelles et des empilements de cartons. Il entend des bruits de frigos qu'on claque, des voix de cuisiniers, des casseroles et des assiettes qui s'entrechoquent.

Près d'une rangée d'armoires métalliques, un évier en aluminium. Il ouvre un robinet. Un jet d'eau glacée tambourine le métal et cingle ses mains. Il s'asperge le visage, avance la tête sous l'eau puis se laisse retomber au sol, indifférent aux gouttes qui glissent dans son col de chemise. Sous l'évier, il aperçoit des cartes bariolées. Ce sont des calendriers de l'Avent de « Buffalo Grill ». D'une main trempée il en attrape un, ouvre une case et lit : « La place que tu voulais occuper. »

La place qu'il aurait voulu avoir... pas celle où il avait été relégué par Thibault. Thibault le plus beau, Thibault le préféré, qui faisait fondre les cœurs avec sa bouille d'ange et sa frange blonde qui retombait sur ses yeux d'innocent. Comment imaginer que ces deux-là sont frères ? disaient les clientes de leur mère, qui faisait de la couture pour des maisons de confection et avait aussi une clientèle privée. C'est qu'il est beau, Thibault ! et elles faisaient des clins d'œil entendus qui piquaient les yeux de Ludovic.

— Ah ! on n'a pas de chance à chaque fois..., répondait sa mère, qui avait oublié que ses deux petits garçons étaient dissimulés dans des cartons de livraison dont ils faisaient des cabanes dans l'atelier.

Dans l'espace étroit du carton où l'air était réchauffé par leur souffle, Thibault pinçait Ludovic, qui se retenait de crier pour échapper à une remontrance justifiée par sa position d'aîné chargé de montrer l'exemple. Par un trou percé, il apercevait le dos de sa mère courbée sur sa machine à coudre et il aurait bien voulu y passer le doigt et la chatouiller, qu'elle rie, l'attrape tendrement et le baisote comme avec son plus jeune fils quand elle le sortait du bain, enroulé dans un peignoir d'où ses pieds roses dépassaient, trépignant de la joie d'être le préféré. Ludovic s'essuyait tout seul, enfilait son pyjama qui glissait mal sur ses jambes mouillées pour finalement devoir digérer une réprimande car il avait mis sa culotte à l'envers.

— Qu'est-ce qu'il est maladroit, celui-là ! commentait son père depuis le salon, on se demande comment on a pu produire un pareil faucheur...

Alors Ludovic posait sa tête sur l'accoudoir, espérant une caresse, et parfois son père glissait ses doigts dans ses cheveux mouillés. Parfois pas. Il avait appris à ne pas savoir quand on l'aimerait. Il avait appris à être décevant.

À force d'être beau, Thibault avait aspiré tout l'amour, et bien qu'étant plus jeune, il était plus développé, si bien qu'à 6 ans, il dépassait Ludovic en taille, étreignant ainsi les vêtements neufs qu'on achetait ou que

la mère confectionnait. Ludovic en héritait et détestait porter les oripeaux de son bourreau : les pantalons qui avaient revêtu les jambes acérées que Thibault balançait sous la table pour le cingler aux tibias, les tee-shirts où il avait transpiré en le semant dans le petit bois où il finissait perdu, entendant au loin les voix des copains qui se marraient bien. Serrant dans son poing une pierre qu'il n'osait lancer, Ludovic se jurait qu'un jour il aurait sa cabane au fond de la jungle en Australie, où il vivrait avec Margot du CM1. Ils élèveraient des lapins, ils en mangeraient certains mais garderaient les autres pour la compagnie. Il faisait des calculs de nombre de lapins en s'endormant le soir.

Quand cinq ans plus tard, Thibault est sorti avec Margot, c'était comme si son frère avait sali ses rêves et dévorait le monde pour ne lui laisser que des miettes. Thibault raclait le monde de sa personne et traçait des ornières dans lesquelles Ludovic trébuchait.

Maintenant, dans le local du « Buffalo Grill » Ludovic s'appuie sur un tas de cartons ficelés qui attendent le passage de la benne. Il aurait dû, il aurait pu... Il aurait pu mordre plus fort que Thibault, embrasser Margot avant lui, il aurait dû, il aurait pu... et alors, sa vie aurait été comme ça :

Thibault aurait été alité dans un hôpital, condamné à aspirer la vie par un tuyau, ses mains tâtonnant une télécommande pour redresser son lit électrique. Un jour, Ludovic, chercheur à Pasteur, aurait créé la molécule capable de vaincre la paralysie de son frère. La photo de deux hommes souriants et solidaires en couverture de *Paris Match* aurait été encadrée par leur mère sur le mur du salon. Ou alors : Thibault suspendu à une corde au-dessus d'une crevasse, le corps glacé, prisonnier d'un baudrier. Ludovic aurait piloté un hélicoptère et hurlé à Lucas, son coéquipier secouriste, dans le vacarme des pales et du vent : « Non, Lucas, c'est trop dangereux, on ne peut plus poursuivre les recherches ! » Thibault aurait été abandonné à son sort dans les mâchoires d'une tempête. À l'enterrement, sa mère lui aurait pris la main.

Ludovic a erré dans les rêveries de gloire et les fantasmes de vengeance. Il a fini par choisir pas grand-chose, il a rétréci le champ des possibles, s'est enfermé dans des boîtes et des cartons.

Le brouhaha de la cuisine se fracture. Ludovic sur-saute. On crie, on se marre, on gueule dans la cuisine du restaurant. Une voix d'homme furieuse cingle l'air puis un cri de femme jaillit. Ludovic lâche les divagations. Il tend l'oreille. Vite ! sortir pour ne pas être vu.

Trop tard, une porte s'ouvre, un rectangle de lumière découpe le mur du fond. Une mince silhouette de femme surgit, le visage apeuré, l'air déterminé. La voix hurle derrière elle.

— Fais pas ta chochette ! On est en France, merde !

— Toi, fais gaffe, dit la femme.

Elle lève très haut une bouteille d'un geste qui menace de s'abattre. Précédé par son gros ventre, l'homme avance. Depuis la cuisine, une voix crie :

— Allez, déconne pas, J.-P. ! C'est qu'une coincée du cul !

Il s'arrête, hésite et se retourne en sifflant :

— Dégage, et t'avise pas de revenir, connasse !...

Et la porte claque d'un coup sur les dernières paroles éruptées par l'homme :

— ... Ça veut bosser en France sans rien donner en retour, faut pas s'étonner si..., et les mots se fondent dans un magma de rires abrutis.

La femme respire vite. Elle jure dans une langue que Ludovic ne comprend pas. Elle gémit. Elle peste. Elle marmonne des syllabes qui claquent. Elle donne un coup de pied dans un tas de sacs-poubelle.

Ce sont peut-être les cheveux trempés, la mine pâlichonne de Ludovic, son air de chien perdu qui lui valent le soupir agacé de la femme. Elle a d'abord eu un mouvement de recul et a poussé un cri en l'apercevant vautré sur un tas de calendriers et de prospectus, devant l'armoire de fer, puis très vite quand elle a vu son air de bête égarée, elle a dit :

— Tu te caches, ou quoi ? Sans-papiers ? SDF ? Allez, pousse-toi.

Ludovic se glisse et la laisse passer. La bouteille toujours à la main, ne le quittant pas des yeux, elle ouvre l'armoire de fer et en retire un manteau et un sac. Une main sur la poignée de la porte qui donne sur l'extérieur, elle se retourne. Elle le regarde fixement. Ludovic a le sentiment d'être scanné. Dans son regard, il lit une colère opiniâtre, une dureté qui l'effraie, qui en durant s'adoucit. Elle dit :

— Tu es malade ? Cigarette ?

— Je veux bien.

Ils sont dehors, assis sur un muret qui borde le parking. Les cigarettes réchauffent les doigts. Ludovic observe la femme du coin de l'œil. Elle a la peau si noire que la nuit semble pâle autour de ses nattes, qui font des lanières luisant dans la lumière orangée. Ils échangent quelques paroles, entrecoupées de plages de silence.

— Je suis pas SDF, dit-il. Je suis juste SBP.

— C'est quoi ?

— Sans but précis.

— Finalement, t'as pas l'air un casquette-baskets, toi.

— C'est quoi ?

— Un bon à rien qui traîne.

— Je me demande des fois.

Quand elle parle, elle roule les « r ». Elle s'appelle Fati, elle a deux enfants. Son mari Adama fait la plonge

dans un hôtel. Ils ont peur. Les enfants vont à l'école, mais la police peut surgir à tout moment, les suivre dans la rue. Les papiers pour Adama, il faut attendre, toujours attendre. Alors, certains jours, les enfants restent dans l'appartement d'Awa, sa sœur. On se terre. Ils apprennent mal à cause de ça.

Le bruit de la fête dans le restaurant d'un coup éclate, quelqu'un a ouvert une porte. Des cris de joie, de la musique, quelqu'un hurle. Au loin, les salves rouges et blanches d'un feu d'artifice amateur fusent vers le ciel en jets saccadés et crépitants. Puis tout retombe. La nuit interrompue se pose doucement sur les choses.

Fati lui dit en pointant le menton vers le restaurant :

— Tu manges pas là, promis ? Il paie mal, le patron. Il baise tout le monde.

Elle aspire une dernière bouffée, jette le mégot et l'écrase.

— Bon, j'y vais. Bonne année, Ludovic.

— Toi aussi, bonne année.

Elle se lève, se dirige vers la nationale. On entend des camions siffler sur le goudron.

— Tu vas où ?

— Chez ma sœur. À Massy.

— Mais c'est loin. T'as pas peur ?

— Tu m'as pas regardée. La vie, c'est caillou, mais je suis plus dure.

— Tu sais, je peux aider tes enfants. Avec les devoirs, l'école, tout ça.

Ludovic est surpris par les mots qu'il a prononcés, il se dit qu'il est fou. Mais il est un naufragé qui s'accroche à un ultime bout de bois flottant. Fati hésite. Elle dit :

— Bon, alors tu viens mercredi au marché de Villaine. Tu demandes Ali, il fait les fruits-légumes. On verra.

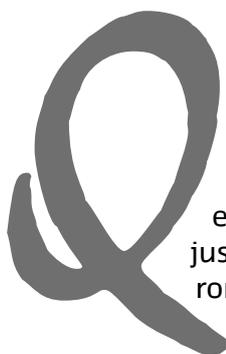
Elle se retourne, sa silhouette se fond dans l'obscurité. Elle a disparu.

Ludo reste un instant sur le muret. Il n'est plus si seul dans la nuit, la nuit des abandonnés, la nuit de ceux qui se perdent. Il sent le froid transpercer sa peau, mais sous sa peau, sous le frisson qui l'agite, il y a quelque chose qui tape, quelque chose qui veut, qui entrevoit une porte ouverte, un espace tout fin où se glisser, avec un possible étonnant, un demain inconnu qui l'attire. Il ira.



# Paul Wenz,

(1869-1939)



QUASIMENT INCONNU en France, cet auteur de langue française est un classique en Australie, certains vont même jusqu'à affirmer que c'est le « grand romancier de l'hémisphère austral ».

Né en 1869 à Reims, où son père dirige un négoce en laine, Paul Wenz est le troisième d'une fratrie de cinq enfants dont deux autres feront parler d'eux : Émile fut en effet un pionnier de la photographie aérienne ; quant à Frédéric, ami de Toulouse-Lautrec, il devint un peintre renommé.

À 10 ans, Paul rentre à Paris à l'école alsacienne. Il s'y lie d'amitié avec Pierre Louÿs et André Gide. Après son service militaire, il passe trois mois dans les bureaux de l'entreprise familiale mais s'y ennue. Ce géant de 1,93 m, une vraie force de la nature, a besoin de voyager. Il visite d'abord l'Algérie, puis parcourt le monde pour servir les intérêts lainiers de son père. De 1892 à 1896 il exerce divers métiers et passe plusieurs séjours en Australie, il va même à la recherche de l'embarcation censée avoir ramené des survivants du naufrage du navigateur La Pérouse. C'est un coup de foudre avec l'île-continent et il se fait naturaliser australien. En 1898 il achète avec un ami une immense ferme en Nouvelle-Galles du Sud à 400 km de Sydney où il construit sa résidence. Il se marie avec Hettie, fille d'un pasteur et grand propriétaire terrien, et agrandit encore sa propriété qui comptera jusqu'à 13 000 hectares. Passionné par la plantation et l'élevage des moutons, il a même écrit un traité sur leur élevage. En 1909 il

# le baroudeur australien



D.R.

rencontre Jack London et son épouse Charmian, venus en Australie sur leur yacht, le *Snark*, ce sera le début d'une grande amitié. Paul traduira en français le recueil de nouvelles de London *L'amour de la vie*. À la déclaration de guerre, en 1914, le couple Wenz se trouve en France. Paul, volontaire pour la Croix-Rouge, sert comme agent de liaison avec les Australiens et les Britanniques dans les hôpitaux militaires français ; quant à Hettie, elle travaille aussi pour la Croix-Rouge. En 1919, ils retournent en Australie où jusqu'à la fin de sa vie Paul fréquente assidûment le milieu littéraire, notamment les écrivaines Miles Franklin, Dorothea Mackellar et G. B. Lancaster (pseudo d'Edith Joan Lyttleton). Avec Hettie, il continue d'effectuer de nombreux voyages autour du monde. Paul meurt suite à un rhume mal soigné à Forbes en 1939.

Paul Wenz, redécouvert avec bonheur par les éditions Zulma, écrit tout d'abord sous le pseudonyme de Paul Warrego. Après la guerre, son œuvre s'oriente autour de la question de l'identité australienne et il devient un authentique conteur de l'Australie. Il écrit de nombreux romans dont le plus connu, *L'écharde*, paru en 1931, raconte un drame amoureux entre quelques êtres perdus dans l'immensité du bush<sup>1</sup>.

André Gide l'évoquait ainsi : « Avant de repartir pour l'Australie où il dirige des cultures, Wenz est venu me revoir. Il y a quinze ans, avant son dernier passage en Europe, je ne l'avais vu qu'un instant : nos derniers souvenirs communs remontent à

plus loin encore, souvenirs de classe, souvenirs enfantins. J'étais pensionnaire avec lui dans la maison de Sainte-Beuve ; déjà il ne songeait qu'à partir. Il s'est fait d'abord colon en Afrique mais les fonctionnaires algériens rebutèrent ses efforts. À présent, il s'est installé entre Sydney et Melbourne. Il a fait quatre fois le tour du monde. Colosse superbe, sous qui tous les fauteuils semblent plier. Son visage puissant exprime une énergie calme et douce ; il est beau tout entier. Il parle de Java, Pékin, de la Nouvelle-Zélande, de la tombe de Stevenson dans une île du Pacifique, de sa ferme aux pacages immenses... »

Paul Wenz publiera plusieurs nouvelles en revues (et quelques recueils de nouvelles dont *Contes australiens* paru en 1911 chez Plon. On peut citer aussi *Choses d'hier* et bien sûr *Bonnes gens de la Grande Guerre*. Publié en 1918, ce court recueil de six nouvelles est consacré à la guerre en train de s'achever et comprend « Le cocher de Reims » que nous vous présentons aujourd'hui. Dans ce texte d'une brûlante actualité, l'auteur australien y rend hommage au courage, à l'abnégation et à la force morale des hommes de sa ville natale qui croule sous les bombardements.

G. C.

1. Paysage de buissons serrés et d'arbres isolés dans les pays secs.



D. R.

# Le cocher de Reims

SANS ÊTRE NI GOURMANT ni gourmet, je sais ce que c'est qu'une « omelette surprise » : j'en ai mangé une fois, je ne me rappelle plus où. C'est une omelette au rhum qu'on vous apporte sur la table, flambant du plus beau bleu, et dans l'intérieur de laquelle se trouve une glace à la pistache.

Le Français de 1914-1918 me rappelle cette « omelette surprise » ; car depuis la guerre on a découvert que, sous son inflammabilité apparente, il cache un sang-froid que bien des gens ne lui soupçonnaient pas.

Cette guerre a mis la palme à la portée des plus humbles, des plus faibles, des plus impotents : si les tranchées sont pleines de héros, si les champs de bataille en sont semés, les pays envahis, les villes bombardées n'en manquent pas.

Lorsque j'ai visité Reims il y a quelque temps, un des cochers qui attendaient au terminus du petit chemin de fer qu'on appelle le « Tortillard » m'a offert de me conduire dans sa victoria à la cité bombardée, pour une somme modeste, si on considère qu'il y a sept kilomètres à faire et si on songe aux temps dans lesquels nous vivons.

Ce cocher n'avait rien de particulier qui pût attirer l'attention : il était vieux, gros et rougeaud comme beaucoup de cochers. Son cheval n'avait véritablement rien qui pût le distinguer ; il était maigre comme presque tous les chevaux de fiacre. C'était bien une bête de siège, une haridelle dont les jambes de devant, au repos, ouvraient une parenthèse, toujours la même : « Je suis fatigué et j'ai faim. »

L'homme et la bête offraient bien le contraste auquel nous sommes habitués ; ils montraient de plus que, si l'avoine se faisait rare, les Rémois n'étaient pas encore affamés ni près de l'être.

J'ai la mauvaise habitude de juger les gens au premier coup d'œil ; cela me réserve heureusement dans la vie plus de bonnes surprises que de mauvaises. Dès l'abord l'homme me déplut : il causait trop et à tout moment reniflait comme une baignoire qui se vide.

Dès que nous fûmes en route, il prit aussitôt sur son siège la pose de trois quarts qu'ont tous les cochers qui veulent vous montrer un endroit nouveau ou vous expliquer un beau monument d'un geste de leur sale

fouet. Tout d'abord, je grognai quelques hum ! hum ! qui exprimaient un minimum de sociabilité, mais qui ne faisaient que l'encourager. Au fur et à mesure qu'il causait, je me laissais fondre et commençais à prendre quelque intérêt à son récit. Mes remarques prouvèrent bientôt un certain effort de sympathie, sinon de politesse, car je me surpris plusieurs fois à dire :

— Les cochons ! C'est dégoûtant !

Je ne livre pas ces expressions de mon opinion personnelle comme étant d'une originalité excessive ; mais si vous visitez Reims, si vous écoutez le récit d'un de ses habitants, vous vous exprimerez à peu près comme moi.

Quand, après la guerre, on viendra des quatre coins du globe voir la cathédrale et la cité, on répétera dans toutes les langues civilisées : « Les cochons ! C'est dégoûtant ! » Et l'écho redira cela encore pendant un demi-siècle.

Au haut d'une côte, le fouet s'allongea au bout du bras étendu et le cocher dit en reniflant :

— La voilà !

Lorsque je la vis toujours debout, surplombant la plaine et dominant la ville, rose et violette sous le soleil couchant, gardant encore et quand même sa belle silhouette, je me sentis ému.

Lentement, d'un mouvement instinctif, naturel, comme au passage d'un mort, je soulevai mon chapeau à la cathédrale.

Il y eut un silence de quelques minutes, j'en fus reconnaissant : le cocher nettoyait sa pipe avant de la bourrer ; quand elle fut allumée, il reprit :

— Oui, monsieur, nous voilà dans la cinquante-troisième semaine de bombardement : hier encore, ça a « bombé » deux fois : une maison démolie, trois blessés, pas de tués. Avant-hier, de 5 à 7 du soir, il y a eu 150 « obuses », 6 morts et 20 blessés et pas mal de dégâts.

Autrement, la vie marche à peu près comme à l'ordinaire : il faut bien manger, boire et dormir ! Dans les quartiers pas trop dangereux, comme à Courlancy, les gosses vont à leur école ; autre part, on leur fait la classe dans les caves, au milieu de milliers de bouteilles de champagne.

Sa conversation était plutôt décousue ; il citait les faits au fur et à mesure qu'ils se présentaient à sa mémoire :

— Les cuisinières font leur marché de bonne heure, avant que les marmites boches soient chauffées ; malgré cela, elles sont quelquefois prises au dépourvu et elles reviennent un peu vite à leur fourneau quand cela arrose, en traversant la place Royale.

Un matin, au marché, j'ai vu une femme qui marchandait un « marolle » au moment même où une « obuse » d'avion tombait sur la place en faisant un vacarme et une fumée de tous les enfers. Eh bien ! monsieur, la marchande n'a pas lâché un liard, l'autre dame a bel et bien payé son fromage vingt-deux sous.

Le marché se tient le samedi, place des Marchés ; pendant longtemps les avions boches venaient y lancer leurs bombes ; mais on dirait qu'ils y ont renoncé, car cela n'a rien arrêté. Un Anglais qui visitait la ville a demandé à une des marchandes si elle n'avait pas peur des bombes. Elle lui répondit : « Bé là non ! C'est pas ça qui fera pâlir mes carottes ni défriser ma chicorée ! »

Les laitières parcourent les rues tous les jours, poussant leurs petites voitures et faisant sonner leurs sonnettes. Nous continuons à vivre.

Tenez, notre journal marche toujours : voilà le numéro d'aujourd'hui.

Je parcours le *Courrier de la Champagne* : des communiqués, des chroniques locales, et même de la police correctionnelle. À la quatrième page, je lis ce que je prends d'abord pour un bulletin météorologique : « Hier, journée calme. » Mais au-dessus je vois « 372<sup>e</sup> jour de bombardement ».

— Moi qui vous parle, je suis Rémois : je le suis encore bien plus depuis qu'ils nous bombardent, je suis fier de l'être. Regardez autour de vous quand vous serez en ville, après avoir passé « Porte Paris », vous verrez les femmes causer près des portes, leurs provisions dans leurs tabliers et leurs gosses autour d'elles. Dès que ça recommence à siffler dans l'air, les plus nerveuses disent « la barbe » ! comme si c'était une scie qu'on leur montait. Elles donnent une taloche aux enfants qui sont à leur portée et appellent les autres, leur criant de rentrer du même ton qu'elles leur diraient de ne pas se faire mouiller. Les mioches rémois n'ont jamais eu si bonne mine ; ils jouent dehors aux soldats et aux infirmières ; leurs maisons ne manquent pas d'air : car il y a beaucoup de carreaux cassés. Et ça n'y est pas trop chauffé, vu que le charbon est rare et qu'il faut aller soi-même au canal avec une brouette pour l'y chercher.

Les balayeurs nettoient la ville, tout comme s'il y avait beaucoup de monde pour regarder les pauvres boulevards. L'autre semaine, une « obuse » tombe près d'eux : l'un a la tête enlevée, la tête de son balai ; il a simplement dit : « Les salauds ! un balai tout neuf ! »

Il a été prendre un petit verre, prétendant que ça lui a donné un coup. Ces balayeurs ont toujours des excuses pour aller boire un verre.

Nous avons à Reims des gens qui n'ont pas quitté la ville, pour toutes sortes de raisons : personne n'était forcé de rester, puisqu'on s'occupe des réfugiés à Paris et ailleurs. Beaucoup ne veulent pas lâcher leur maison ou ce qu'il en reste. Il y a un original qui refusait de s'en aller à cause de sa collection d'assiettes. Oui, monsieur, il paraît que sa vaisselle vaut au moins une pièce de vingt mille francs. Il l'a emballée lui-même, l'a descendue lui-même en cave. Il a attendu treize mois avant de recevoir une bombe sur sa maison ; sa collection n'a rien eu, lui a été tué net : c'était rue de Vesle, tenez, nous y passons.

Il cessa de parler pendant un moment, le temps de renifler.

— Monsieur, à Reims on est des poilus civils, si on peut dire ; on est au front sans y être. À commencer par notre maire et les hommes qui l'aident à l'hôtel de ville qui n'est pas tous les jours une maison de pension de famille ; car le quartier a bien été touché par les marmites. Il y a les pompiers qui ont fait leur service et un service dur, sous les bombes, avec autant de calme que si c'était un jour de pluie. Il y a des concierges qui sont depuis le commencement du bombardement à garder des maisons vides où il y a eu déjà des trois douzaines d'« obuses ». Quand c'est une « incendiaire », ils éteignent le feu de leur mieux ; ils bouchent le trou fait dans les toitures, barricadent des brèches dans les murs, étayent des escaliers et déménagent des meubles, essayant de sauver tout ce qu'ils peuvent. Personne ne les force à faire ce métier-là, à coucher dans leur petit cellier entre le charbon et le foyer du calorifère qui ne va plus depuis longtemps.

Il y a les bonnes qui sont restées avec leurs maîtres ; elles sont parfois un peu nerveuses quand une porte claque ; mais elles savent encore rire. J'en connais une qui me dit qu'elle ne peut même pas prendre un bain de pieds tranquillement ; les marmites recommencent à tomber dès qu'elle a son eau chaude ; alors, comme elle n'aime pas se chausser les pieds tout mouillés, elle ne se lave plus qu'un pied à la fois.

Le jour du premier bombardement, il y avait mal-donne, ont dit les Boches ; nous avons eu pas mal de victimes et des dégâts. Une demi-heure après, j'ai vu, square Cérès, une vieille femme qui ramassait des lattes de plafond et des morceaux de poutre d'une maison démolie pour faire son feu : les gamins, pendant ce temps-là, cherchaient des éclats d'obus sur le trottoir.

Il ne faut pas oublier les femmes qui suivent les enterrements d'inconnus, pour que les pauvres trépassés ne soient pas seuls. Parfois le cortège est dispersé par un

projectile, et le mort laisse un ou deux morts derrière lui.

L'autre jour, une femme voit un enterrement sortir de Saint-Jacques ; il n'y avait que trois soldats derrière le corbillard, ça avait l'air si misérable, ce petit convoi, qu'elle s'est jointe aux soldats et qu'elle a suivi le mort jusqu'au cimetière. Les soldats ne savaient même pas le nom du défunt, ils s'étaient offerts pour lui « faire la conduite ». Ce soir-là, la femme apprenait qu'elle avait accompagné, sans le savoir, le corps de son mari qui avait été tué par une torpille aux portes de Reims. Les autorités n'avaient pu la prévenir plus tôt, ne l'ayant pas trouvée à son adresse.

Il y a la femme du pasteur qui conduit les enterrements protestants, parce que son mari a été appelé ; il y a les femmes qui s'occupent des pauvres, des enfants et des soldats.

Après la guerre, monsieur, on vous dira combien ils ont tué, combien ils ont éclopé de Rémois : vous saurez combien de chevaux ont été « abattus » en travaillant avec leurs maîtres ; ça vous étonnera.

J'étais arrivé devant l'hôtel qui devait m'héberger pour vingt-quatre heures : je payai le cocher et lui donnai un pourboire tout en lui demandant :

— Et vous, pourquoi restez-vous ici ?

— Nous sommes peut-être une quinzaine ici, il y a du travail pour tout le monde. Nous sommes des vieux ; mais on est des hommes, même si on n'est pas mobilisé. Nous sommes là pour les clients et nous sommes exacts au rendez-vous : nous n'avons pas augmenté nos prix en ville, c'est toujours 1,50 franc la course et 2 francs l'heure. Quand ça arrose, on se met d'un côté de la rue ou de l'autre, selon la direction des marmites.

Et comme je remarquais qu'une de ses lanternes était abîmée et tordue, il expliqua :

Ça, ça m'est arrivé il y a deux semaines, place du Palais de Justice. Mon cheval a été tué, un bon cheval, allez, et ma lanterne raplatie comme vous voyez : j'ai eu de la veine, pas une égratignure.

Il continua après un silence :

— Moi, c'est différent des autres, j'ai une bonne raison pour ne pas quitter Reims : ma pauvre femme est enterrée au cimetière de l'Est ; jusqu'ici, les Boches l'ont laissée dormir en repos.

Et le héros sans le savoir renifla, remonta sur son siège et partit en touchant son chapeau ciré.

Je regardai l'équipage s'éloigner, le cheval réformé, le vieux cocher et la victoria délabrée, et ils apparurent à mes yeux un peu brouillés comme un glorieux symbole de l'homme, de la bête et de la chose luttant ensemble jusqu'au bout, et malgré tout.

## RECUEILS DE NOUVELLES

*Même pas mal*, Brice Gautier.

On ne dira jamais trop de bien des éditions Quadrature. Cette fois, c'est un petit bijou de Brice Gautier qu'elles publient, 12 nouvelles sur 100 pages, c'est dire la brièveté de chacune, et un pur délice.

Pourtant a priori on pourrait reculer. Le titre dit bien ce qui se passe. Chaque fois le personnage, homme ou femme, est en pleine catastrophe, mais chaque fois, comme ces enfants obstinés qui se relèvent de leur chute en répétant « même pas mal » malgré leurs yeux brillants de larmes, ça repart. Et même on peut rire. Ou sourire.

Les situations sont très variées. On ne risque pas l'assoupissement. De l'homme, seul survivant d'un accident de voiture où ont disparu femme et enfants, au grand-père dans la chambre d'hôpital dont il ne sortira plus, incapable de bouger ni de parler mais vivant intensément par l'observation des visites de sa famille et tout particulièrement celle des petits-enfants adorables, en passant par la femme encore jeune, bon chic bon genre, ayant défilé en famille avec ses six enfants contre l'avortement « génocide » et qui « a du retard » une septième fois, ou la vieille au mari poivrot qui lui flanque chaque soir sur la gueule, et d'autres encore.

Toujours on plonge direct au nœud de l'histoire et on est emporté en confiance par une écriture souple vers la solution. Car il y en a toujours une. Aucun pathos. De l'émotion parfois, le rire, je vous l'ai dit. Tous ces personnages sont bien vivants, si vrais qu'en peu de mots on s'attache.

Moi, j'ai tout particulièrement aimé le dernier personnage qui a du mal à trouver sa moitié tant il correspond peu à ce qu'une femme attend d'un homme. « Il m'aurait probablement fallu un père pour m'enseigner l'art complexe du bricolage, mais l'individu m'ayant engendré ne s'était pas fait connaître auprès de moi autrement que par le récit que me fit ma mère de sa fuite précipitée à l'annonce de sa grossesse avancée. » Ça ne l'empêche pas de tomber amoureux, mais il doute : « La vie l'avait emmenée jusqu'à une

# DANS LA RUELLE

trentaine dépassée sans qu'un homme ne parvînt à lui chambouler suffisamment la tête pour qu'elle s'en encombre à plein temps, c'est dire que mes chances d'attirer son attention étaient faibles, moi qui n'avais jamais pu faire chanter le cœur ni les ovaires de qui que ce fût. » Faut dire que son angle d'attaque n'est pas conventionnel. « Pour rien au monde je n'aurais voulu passer pour un de ces mâles rendus fous par ses qualités pneumatiques ou plastiques. » Et pourtant, ça s'arrange !

Et c'est souvent qu'on trébuche sur des beautés : « ... un objet dont l'importance et le simple souvenir venaient de se pulvériser comme une motte de terre sèche qu'on effrite entre ses doigts. »

« La musique m'enveloppa [...] comme un linceul de coton » [...] « Les larmes me venaient aux yeux toutes seules sans penser à mal. »

Et d'un autre qui court pour oublier qu'il est malheureux : « douze kilomètres avalés comme des croissants trempés dans le café », après quoi : « j'avais mal partout et tout le temps. Je commençais à me sentir un peu plus heureux. »

Si vous aimez cette eau-là, n'hésitez pas, buvez ! C'est tout au long aussi prenant et savoureux. C'est pourquoi nous pouvons être fiers qu'après la lecture anonyme par trois jurys de quelques centaines de nouvelles ce soit un texte de Brice Gautier qui ait remporté le prix 2021 de *L'encrier renversé*.



Jean-Louis Rech

Éditions Quadrature, 105 p, 15 €.

## *Entre chat et loup*, Philippe Veyrunes.

J'aime les chats. La plupart des animaux d'ailleurs, même les loups ou nos ours des Pyrénées. Alors l'idée de contes animaliers n'était pas pour me déplaire.

Philippe Veyrunes publie un recueil de « contes » dans lesquels passent des chats ou des loups. Allons droit au bémol pour nous en débarrasser. Il commence avec la seule histoire qui fasse vraiment « conte ». L'inconvénient est que les chats y sont monstrueux et invraisemblables. Vous connaissez, vous, des chats qui passent par la cheminée et qui plongent dans le fleuve voisin ? Alors quand vous abordez le livre par là, ça fait douter. Mais ce

serait dommage, car ça s'arrange vraiment ensuite. Dans les autres textes, la frontière entre contes et nouvelles est des plus incertaines, d'autant plus que les éléments hors normes peuvent facilement être justifiés par ce que vient de boire le narrateur. Mais là, il y a des moments de jubilation. Parfois, je me suis retrouvé plongé dans mon bonheur adolescent à la lecture du *Grand Meaulnes*, du côté du récit de la fête donnée pour un mariage qui n'aura finalement pas lieu, dans une demeure qui fait rêver et dont l'empreinte nous marque longtemps après, la preuve !

Toutes ces histoires sont empreintes d'un petit air de nostalgie. On est toujours ailleurs, à une époque avec roi ou empereur. Quand passe une voiture, c'est une guimbarde d'époque qui voisine avec des carrioles tirées par des chevaux, à travers une campagne boisée, entre des demeures où on n'a pas le souci du prix au mètre carré. Le petit côté conte est parfois donné par des épilogues joyeux où des rois bienveillants abolissent la chasse et où les loups reviennent dans les parcs se reposer à l'ombre des grands chênes sans lorgner agressivement vers les chevreuils qui broutent. Mais là, j'adhère !

Après tout, ça fait du bien, le rêve, en ces temps de sinistrose généralisée, non ?

Mon texte préféré, c'est une errance sur le canal du Midi entre Béziers et Agde, vu par celui qui mène une péniche aménagée pour les touristes. Il y est question des platanes malades qu'on coupe par centaines en ce moment, mais aussi des passages où ils subsistent et s'étirent en voûte au-dessus de l'eau. Un enchantement où on sent tout le plaisir de l'auteur à nous promener, avec un chat roux, bien sûr qui agite drôlement une patte comme dans les contes de Marcel Aymé, après quoi on voit de drôles de choses enchanteresses dans la nuit mais notre pilote a bu une drôle de boisson, avalée en confiance alors qu'il n'en savait pas l'origine. Tout dans ce texte incite à se laisser porter. C'est beau et séduisant. « L'odeur douceâtre enrobant les lieux lui rappelait celle des cierges éteints » [...] « La péniche froissait maintenant les eaux [...] Le long des berges bleuies d'iris ». Là c'est Van Gogh qui nous saute aux yeux, non ?

C'est simple et beau.

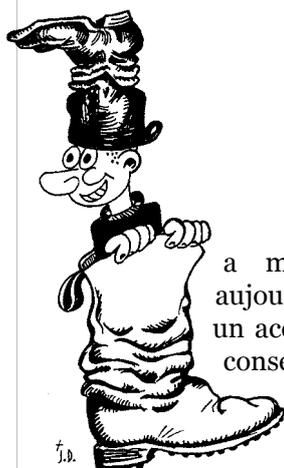


J.-L. R.

Éditions Les presses littéraires, 15 €.

# À PROPOS DE BOTTES

Rubrique animée par Gérard Charpentier



La majorité des concours disposent aujourd'hui d'un site ou d'un blog avec un accès direct au règlement. Nous vous conseillons de vous y reporter avant de participer.

Concernant la forme, soyez sobres dans la présentation de votre tapuscrit :

- 1 500 signes par page (norme éditoriale ; en cliquant [si vous utilisez Word 2010] sur l'onglet Révision, puis Statistiques vous serez renseignés précisément) ;
- une seule police de caractères (imposée parfois) simple et lisible (Arial, Calibri, Garamond, Times Roman en corps 11 ou 12 semblent très appréciées des organisateurs) ;
- pas de fioritures ou illustration, les interlignes appréciées sont souvent de 1,5 ou 2.
- folioyez, agrafez la liasse en haut à gauche ;
- pas de spirale, ni réglette, ni couverture. Les jurés ont un grand nombre de nouvelles à évaluer, rendez-leur la lecture agréable.

Sur notre blog vous trouverez une foire aux questions au sujet de notre concours qui pourra vous aider dans la présentation de votre œuvre.

Une méprise perdure dans de nombreux règlements sur la définition du signe ; rappelons qu'il peut être un caractère (du grec *kharattein* : « graver » : lettre, apostrophe, chiffre, signe de ponctuation ou symbole) ou un blanc entre deux mots, entre un mot et un point-virgule, un deux-points... (appelé espace [au féminin] en typographie). Dans un texte de 1 000 caractères, le nombre de signes sera de 1 200 en moyenne, la différence est considérable. En cas de doute, demandez à l'organisateur de le lever.

Quand le concours limite la participation aux « auteurs non édités » il faut généralement comprendre « non édités... par un éditeur ». Si vous êtes autoédités ou avez fait paraître une ou des nouvelles en recueil collectif, en ligne, en revue : vous pouvez participer sauf précision contraire de l'organisateur. Le plus souvent des textes inédits et/ou non primés sont attendus.

Pour ce qui est du fond, chassez les fautes d'orthographe et de syntaxe, laissez reposer votre œuvre un temps pour la reprendre ensuite, lisez-la à voix haute... : certains jurés — peu patients il est vrai — s'ébrouent, trépigment, fulminent à la vue d'œuvres mal ficelées... et le verdict alors est sans appel !

L'excellent principe de l'anonymat des textes est généralement appliqué, ne faites donc pas apparaître votre identité et vos coordonnées sur le tapuscrit mais sur un feuillet indépendant (un numéro de mobile et/ou un mail sont préférables afin d'être joint rapidement). Parfois on vous demandera de choisir un code.

La présence des lauréats à la remise des prix est souvent souhaitée, voire exigée pour empocher le prix. Mesure justifiée par le réel désir de rencontrer les distingués auteurs et d'enrichir par leur présence la manifestation qui leur est dédiée. Il est évident dans ce cas que les frais de déplacement, de repas et d'hébergement doivent être à la charge de l'organisateur. Ce dernier ne peut décemment pas « convier » un auteur à parcourir des centaines de kilomètres pour ne lui remettre qu'une jolie médaille ou un chèque-lire de quelques euros...

Vous découvrirez ci-dessous une sélection (non exhaustive) d'une vingtaine de concours auxquels participer entre fin mai et septembre 2022 : concours dotés, gratuits ou payants. Dans ce dernier cas les frais d'inscription sont en rapport avec les prix décernés, car il est aberrant de s'acquitter de frais de participation supérieurs à 10 € lorsque aucun prix en espèces ou aucune publication ne récompense les lauréats.

Sont absents de cette sélection les concours qui limitent la participation à une aire géographique trop réduite ou bien demandant des frais d'inscription trop élevés en rapport des récompenses offertes (prix ou publication). Nous avons aussi éliminé les concours (de plus en plus nombreux) qui n'attribuent aucun prix en espèces (ou aucun prix important) et en plus ne débouchent sur aucune publication. De même certains concours n'étant pas spécifiquement dédiés à la nouvelle ne font pas partie de cette sélection.

Pour signifier notre avis sur ces concours, nous leur avons attribué des « encriers » (de 1 à 4). En gras, les adresses postales, électroniques ou sites où adresser vos manuscrits.

Le concours idéal ? Il est gratuit ou demande une participation de maximum 10 €, il offre un prix en espèces au moins égal à 500 € pour le lauréat, et il propose une publication. Si en plus vous êtes conviés aux frais des organisateurs à la remise des prix, c'est le graal !

 **Académie des BLSA de La Rochelle** (1<sup>re</sup> éd.) : Gratuit et ouvert aux auteurs non édités (en fiction). Envoyer avant le 30/6/2022 une nouvelle inédite et non primée de 15 000 signes max. par mail : [margaux.segre@ville-larochelle.fr](mailto:margaux.segre@ville-larochelle.fr) sur thème (« Rompre les amarres, rêver au départ »). Il existe une catégorie « plus de 15 ans » et une « spécial jeunesse ». Prix aux lauréats : 500 €, 300 €, bons d'achat pour les jeunes. Site : [academie-larochelle.org](http://academie-larochelle.org)

**Avis** : Les prix seront remis à l'automne.

 **Beric (Ville de)** (4<sup>e</sup> éd.) : Ouvert aux auteurs non édités. Envoyer une nouvelle inédite et non primée avant le 31/7/2022 de 3 à 5 pages en Arial 11 s'inscrivant dans le thème « Terroir, histoire et patrimoine » et répondant à la question « Mais où est passée Marie-Joseph Guillemette ? » par voie postale en 4 ex. et par mail : [concours.beric@gmail.com](mailto:concours.beric@gmail.com) Inscription gratuite + enveloppe timbrée. Il existe une catégorie « adultes » et une « jeunes ». Prix aux lauréats : 200 €, 100 €, 100 € (BD pour les jeunes). N'accepte que 100 nouvelles par catégorie.

**Mairie de Beric, concours de nouvelles, 16, place de l'Église, 56230 Beric.**

**Avis** : Une inscription gratuite pour un prix modeste récompensant une courte nouvelle à contrainte. Le prix sera remis dans le cadre du salon du livre organisé le 16 octobre.

 **Chalon-sur-Saône (Ville de)/Lucette Desvignes (Prix)** (1<sup>re</sup> éd.) : Gratuit et ouvert aux auteurs de plus de 15 ans. Envoyer avant le 31/5/2022 une nouvelle inédite et non primée de 12 000 signes max. par mail : [prixlucettedesvignes@chalonsursaone.fr](mailto:prixlucettedesvignes@chalonsursaone.fr) sur thème (« La fissure »). Prix aux lauréats : 1 000 €, 1 000 € pour les autres prix. Tél. 03 85 90 51 50. Mèl : [secretariat.bibliotheque@chalonsursaone.fr](mailto:secretariat.bibliotheque@chalonsursaone.fr)

**Avis** : Les prix seront remis dans le cadre du 2<sup>e</sup> Salon des auteurs de Bourgogne et Franche-Comté qui se tiendra les 10 et 11 septembre.

 **Éditions Non-31** (1<sup>re</sup> éd.) : Réservé aux majeurs justifiant leur identité. Envoyer une nouvelle érotique inédite avant le 30/9/2022 de 15 000 signes max. par mail (format Word) : [editions-non31@protonmail.com](mailto:editions-non31@protonmail.com). Les nouvelles ne respectant pas la loi : racisme, pédophilie... seront écartées. Inscription gratuite. Prix au lauréat : 500 €, les cinq meilleures nouvelles seront éditées. L'inscription est à renvoyer à **Éditions Non-31, Concours de nouvelles, 2, place de l'Église, 47390 Layrac.**

**Avis** : Un nouveau concours à thème gratuit, bien doté, aboutissant sur une publication par un éditeur. Si l'érotisme vous inspire, entrez dans la danse !

 **Feignies loisirs animations culture (Assoc.)** (23<sup>e</sup> éd.) : Gratuit et ouvert à

tous. Envoyer avant le 2/7/2022 une nouvelle inédite et non primée par voie postale de 15 000 signes max. sur thème (« Le courrier qui a marqué ma vie » pour les adultes ; « Dimanche, c'est la ducasse » pour les moins de 16 ans) en 5 ex. Prix aux lauréats : chèques-lire de 350 €, 200 €, 120 € ; en sus, des chèques-lire de 70 €, et 50 € peuvent être attribués à chacune des catégories. Courriel : [mediatheque@ville-feignies.fr](mailto:mediatheque@ville-feignies.fr)

**Espace Gérard-Philipe, mairie, BP 71079 Feignies, 59606 Maubeuge Cedex.**

**Avis** : C'est le moins cher des prix : participation gratuite et envoi par courriel, donc aucuns frais postaux pour les candidats, mais... s'ils gagnent, leur présence sera obligatoire ! Une publication locale est envisagée.

 **Gaston-Welter/Ville de Talange (Prix)** (33<sup>e</sup> éd.) : Ouvert à tous. Envoyer avant le 29/6/2022 une ou plusieurs nouvelles inédites de 1 600 mots max. (4 pages) en 3 ex. Inscript. : 8 € pour la 1<sup>re</sup>, 3 € pour les suiv. Prix aux lauréats : 400 €, 250 €, 150 € + 25 à 50 recueils offerts. Publication en recueil.

**Mme la Présidente du Prix de la nouvelle Gaston-Welter, hôtel de ville, service culturel, BP 1, 57525 Talange.** Courriel : [culturesports@mairie-talange.fr](mailto:culturesports@mairie-talange.fr) Tél. : 03 87 70 87 83.

**Avis** : Un concours ancien et réputé pour courtes nouvelles qui aboutit à une publication généreusement offerte aux 3 premiers lauréats.

 **George-Sand (Concours international de la nouvelle)** (18<sup>e</sup> éd.) : Ouvert uniquement aux femmes. Déposer avant le 12/6/2022 minuit une nouvelle inédite de 19 000 signes max. (la nouvelle doit s'inscrire dans le thème : « Le manuscrit oublié ») sur le site : [www.concours-georgesand.fr](http://www.concours-georgesand.fr) Inscript. : 12 € (8 € pour les moins de 20 ans). Prix aux lauréates : 1 200 €, 500 € pour les mineures, 500 € pour les autrices étrangères. Publication des meilleurs textes par les éd. L'Harmattan.

**Avis** : Des innovations cette année : concours toujours très bien doté qui a baissé ses frais d'inscription (12 € au lieu de 14 €). De plus, un prix de 500 € à destination d'une autrice étrangère vient s'ajouter ! Dommage que ce prix laisse de côté l'autre moitié du ciel et de la terre.

 **Gérard de Nerval (Assoc./Arthémuse (éd.))** (30<sup>e</sup> éd.) : Ouvert à tous. Envoyer avant le 31/5/2022 une ou plusieurs nouvelles inédites de 15 000 signes max. sur thème (« Une troublante invitation au Touquet » ayant pour cadre Le Touquet) par mail : [arthemuse.editions@gmail.com](mailto:arthemuse.editions@gmail.com) Inscript. : 10 € par nouvelle Prix au lauréat : 1 000 €. Site : [www.editionsarthemuse.com](http://www.editionsarthemuse.com) Éditions Arthémuse, 32, rue du Théâtre, 75015 Paris.

**Avis** : Organisé conjointement par une association et un éditeur. L'inscription est élevée mais l'unique prix est à la hauteur.

 **Jazz en Velay (Assoc.)** (10<sup>e</sup> éd.) : Gratuit et ouvert à tous. Envoyer avant le 21/6/2022 une nouvelle inédite de 10 000 à 15 000 signes max. sur thème (« Le jazz ») en 4 ex. Prix au lauréat : 100 €. Publication en recueil.

**Jazz en Velay, centre Roger-Fourneyron, 31, bd de la République, 43000 Le Puy-en-Velay.** Courriel : [jazzenvelay@gmail.com](mailto:jazzenvelay@gmail.com) Site : [www.jazzenvelay.fr](http://www.jazzenvelay.fr)

**Avis** : Assurément un concours à faire pour les auteurs amoureux du jazz : gratuit, doté et aboutissant à une publication.

 **Le Loir littéraire (Assoc.)** (20<sup>e</sup> éd.) : Ouvert à tous. Envoyer avant le 1<sup>er</sup>/6/2022 une nouvelle inédite et non primée de 10 000 signes max. sur thème (« Au près de mon arbre »), par voie postale en 2 ex. et par mail (Word, OO, LO) : [nouvelles2022@leloirlitteraire.com](mailto:nouvelles2022@leloirlitteraire.com) Inscript : 12 € (15 € pour l'étranger) 5 € pour les mineurs (8 € pour l'étranger). Prix aux lauréats : 800 €, 400 €, 300 €, 200 €, 200 €. Publication d'un recueil. Rens. : [contact@leloirlitteraire.com](mailto:contact@leloirlitteraire.com)

**Le Loir littéraire, La petite Bruère, BP 90033, 72201 La Flèche Cedex.**

**Avis** : L'inscription est chère, mais près de 2 000 € de prix sont offerts et la publication est assurée. De plus le Lion's club attribue (sous réserve) un prix de 400 €, et 5 recueils sont offerts aux publiés.

 **Librinova/Lire Magazine littéraire** (5<sup>e</sup> éd.) : Gratuit et ouvert aux auteurs domiciliés en France, Belgique, Canada ou Suisse. Déposer avant le 15/7/2022 minuit sur <https://concours-lire.librinova.com> une nouvelle inédite et non primée de 12 000 à 16 000 signes sur contrainte (l'incipit de la nouvelle est : « Le lundi 5 novembre 2018, l'agent funéraire procéda à l'ouverture du cercueil pour l'exhumation, il était vide. »). Publication du lauréat dans le numéro de novembre de *Lire magazine littéraire*. Les 6 premières nouvelles seront publiées en recueil numérique chez Librinova. Mèl : [concours@librinova.com](mailto:concours@librinova.com)

 **Lions Club de Wasquehal** (1<sup>re</sup> éd.) : Ouvert aux auteurs de plus de 18 ans. Envoyer avant le 15/6/2022 minuit une nouvelle inédite et non primée de 7 500 signes max. sur thème (« Fuir ou combattre ») par voie postale ou par mail (PDF) : [lions-club-wasquehal@outlook.fr](mailto:lions-club-wasquehal@outlook.fr) Inscript. : 8 €. Prix aux lauréats : 500 €, 300 €, bons d'achat. Publication en ligne.

**Lions Club Wasquehal, 145, rue Louise-Michel, 59290 Wasquehal.**

**Avis** : Les prix seront remis à l'automne.

 **Nouvelles d'ici et d'ailleurs (Assoc.)** (34<sup>e</sup> éd.) : Gratuit et ouvert aux auteurs de la Région Nouvelle-Aquitaine vierges de toute publication. Adresser avant le 31/5/2022 une nouvelle inédite de 10 pages max. en 5 ex.

## À PROPOS DE BOTTES

Prix aux lauréats : 500 €, 300 €. Plusieurs prix pour les collégiens et lycéens. Mél : nouvellesdiciertdailleurs19@gmail.com

**Mme Marie Raynal/Nouvelles d'ici et d'ailleurs, 18, bd Voltaire, 19100 Brive-la-Gaillarde.**

**Avis :** Ce concours gratuit est très alléchant. Il ne manque que la publication.

**Nouvelles du large :** La dernière édition de ce concours, organisé par la bibliothèque de Saint-Gilles-Croix-de-Vie, a été annoncée en 2021 et a récompensé la nouvelle de Séverine Jolly. Un concours ancien et sérieux dont nous regrettons l'abandon après 20 ans d'existence. À lire : « Nouvelles du large, vingt ans », recueil, éd. du Petit pavé, 220 p., 20 €.

**Odette Massfelder (Prix)/Passion nouvelle (18<sup>e</sup> éd.) :** Ouvert à tous. Envoyer avant le 1<sup>er</sup>/8/2022 par voie postale une nouvelle inédite de 6 pages max. en 3 ex. en utilisant une police de 12. Inscript. : 10 €. Prix aux lauréats : 500 €, 150 €. Site : associationpassionnouvelle@gmail.com

**Madame la présidente Jocelyne Bour, 11, rue de la Fauvette, 57340 Morhange.**

**Avis :** Organisé par l'association Passion nouvelle ce concours a repoussé la date de remise des textes de mai à août, il aboutit à une publication numérique. La remise des prix a lieu le premier week-end d'octobre.

**Ozoir-la-Ferrière (Ville) :** Ouvert aux auteurs majeurs. Envoyer avant le 30/6/2022 une nouvelle inédite et non primée de 9 000 signes max. en 2 ex. Inscript. : 5 €. Prix aux lauréats : 300 €, 200 €, 100 € (chacun des 3 lauréats reçoit 30 exemplaires du recueil publié). Un 4<sup>e</sup> prix peut être décerné sous la forme d'un lot de livres. Publication en recueil. Tél. : 01 64 43 55 15.

**Hôtel de ville d'Ozoir-la-Ferrière, service culturel (concours de nouvelles), 45, av. du Général-de-Gaulle, 77330 Ozoir-la-Ferrière.**

**Avis :** Prix remis lors d'un café littéraire organisé par la municipalité à l'automne. Concours ancien et sérieux.

**René-Blum (Prix)/SDC (6<sup>e</sup> éd.) :** Ouvert aux plus de 16 ans. Envoyer avant le 30/6/2022 minuit une nouvelle de 4 300 à 4 700 signes par mail (Word) après paiement : nouvellescourtes@yahoo.fr Inscript. : 10 €. Prix au lauréat : 700 €. Publication sur le site. Concours de nouvelles SDC, 11, rue René-Blum, 75017 Paris.

**Avis :** Attention le concours sera annulé s'ils reçoivent moins de 50 textes. Plusieurs nominés peuvent être désignés, auquel cas le prix sera partagé.

**Riantec (Prix de la nouvelle)/Les amis des arts et de la culture (28<sup>e</sup> éd.) :** Gratuit et ouvert à tous les adultes. Envoyer avant le 31/8/2022 une nouvelle inédite de 8 pages

max. sur thème (« Quiproquo ») en 5 ex. Prix aux lauréats : 300 €, 150 € (coup de cœur du jury). Publication sur un site internet. Tél. : 06 19 70 51 12, mél : clchambon@yahoo.fr

**Association Les amis des arts et de la culture, BP 27, 56670 Riantec.**

**Avis :** Un vieux concours gratuit à faire dont le prix est remis dans le cadre du 34<sup>e</sup> salon du livre de Riantec le 20 novembre.

**Thierry-Jonquet/Toulouse Polars du Sud (Prix) (14<sup>e</sup> éd.) :** Ouvert à tous. Envoyer avant le 27/5/2022 minuit une ou plusieurs nouvelles inédites de 12 000 signes max. appartenant au genre polar ou noir sur thème (« Rien ne sèche plus vite que les larmes ») en 2 ex. par voie postale et par mail : concours.nouvelles.tps@laposte.net Inscript. : 5 € par nouvelle présentée mais on ne peut être primé qu'une fois. Prix aux lauréats : 300 €, 200 €, 100 €. Publication en ligne.

**Concours de nouvelles Thierry Jonquet/Toulouse Polars du Sud, 3, rue Georges-Vivent, BP 73657, 31036 Toulouse Cedex 1.**

**Avis :** Prix remis au cours du festival Toulouse Polars du Sud en octobre 2022 qui reste une valeur sûre malgré une publication incertaine.

**Trégastel (Ville de) (1<sup>re</sup> éd.) :** Ouvert à partir de 15 ans. Envoyer avant le 31/5/2022 une nouvelle inédite entre 7 000 et 12 000 signes en Times New Roman 12 contenant le mot « Trégastel ». Demander le règlement par mail : bibliotheque@tregastel.fr Inscript. gratuite. Prix aux lauréats : ce ne sont pas des prix en espèces mais d'une valeur d'environ 500 €, 300 €, 200 €. Ces prix ne sont pas cessibles, et les gagnants devront s'assurer que les prix leur conviennent... Publication sur le site de la mairie.

**Concours de nouvelles « Le marque-plage », Mairie de Trégastel, Route du Dolmen, 22730 Trégastel.**

**Avis :** Ce concours gagne incontestablement le prix du règlement le plus compliqué ! Il vous faudra retirer un dossier d'inscription à la bibliothèque ou sur le site de la mairie (www.tregastel.fr) et remplir divers imprimés, de plus des incidents semblent pouvoir survenir pendant la remise des prix. Nous ne saurons que vous conseiller de demander le règlement qui semble avoir été concocté par un service administratif très précautionneux.

**Varaville (Assoc. CALVa) (20<sup>e</sup> éd.) :** Ouvert à tous les auteurs majeurs. Envoyer avant le 31/5/2022 une nouvelle inédite de 9 000 signes max. en 6 ex. par voie postale. Inscript. : 10 €. Prix aux lauréats : 250 €, 150 €, 100 €. Publication dans le bulletin municipal (1 000 ex.) et sur le site de la mairie.

**CALVa, Mairie, 2, avenue du Grand-Hôtel, 14390 Varaville.** Tél. : calva.varaville@gmail.com

**Avis :** Un concours au règlement carré et simple, certes payant, mais qui offre prix et publication locale !

### QUELQUES SITES WEB RECENTS LES CONCOURS DE NOUVELLES & APPELS À TEXTES :

- **www.concoursnouvelles.com** Le site le plus complet, avec des classifications par dates, prix, popularité... Une référence !
- **https://luft hunger-club.com/at-concours-appels-a-textes.fr** Ne se limite pas à la nouvelle, vous y découvrirez aussi des appels à d'autres genres (poèmes, romans, essais...).
- **www.nouvelle-donne.net** Vous y trouverez les concours des quatre prochains mois.
- **textes-a-la-pelle.fr** Là aussi une référence, car ce site publie des annonces de concours de nouvelles et des autres genres. Toutefois il est beaucoup moins complet en matière de nouvelles que le site [www.concoursnouvelles.com](http://www.concoursnouvelles.com) Il est aussi très intéressant pour les appels à textes, de nombreux revues ou fanzines recherchant des nouvelles.
- **http://oree-des-conteurs.forumactif.org/f108-concours-appels-a-textes** C'est un peu le fouillis, mais en recherchant bien entre les calicots et les foulards on y trouve des choses intéressantes.

### DU CÔTÉ DES ATELIERS ET DES CONSEILS EN TOUT GENRE :

- **L'esprit livres** (<https://esprit-livre.com>). Ce blog donne d'excellents conseils à tous les apprentis écrivains et organise aussi des formations dans le domaine.
- **L'inventaire** ([www.inventaire.com](http://www.inventaire.com)). La revue littéraire d'Aleph-écriture.
- **Weblitera** (<https://weblittera.ch>). Le site de l'actualité littéraire romande et francophone propose une rubrique « Concours » et bien d'autres choses qui pourront intéresser nos lecteurs.
- **Maux d'auteurs** ([www.forum-mda.com](http://www.forum-mda.com)). Forum du Cercle des maux d'auteurs. C'est un ramassis de bons tuyaux et de plaintes. Ah les souffrances des auteurs !
- **Tisseurs de mots** ([www.tisseursdemots.org](http://www.tisseursdemots.org)). La dynamique association Tisseurs de mots organise entre autres stages et ateliers d'écriture. Le site est très complet, passionnant, et s'intéresse à tous les genres littéraires ! Immeuble de l'Instruction, Place du Postel, 43100 Brioude Tél. : 06 65 91 27 02. Mél : [tisseursdemots@gmail.com](mailto:tisseursdemots@gmail.com)

### DERNIÈRES NOUVELLES DE L'ER

- **Chers z'auteurs :** Si vous adressez des nouvelles au comité de lecture de la revue (donc en dehors du concours), pas plus de 2 nouvelles de moins de 15 pages dans vos

envois (environ 1 500 signes par page, soit un maximum de 22 500 signes). Si vous avez écrit un recueil, adressez-nous uniquement les deux textes que vous jugez les meilleurs. Merci de ne pas envoyer de recommandés. La revue ne retourne ni les manuscrits ni les avis de réception. Nous sommes très longs avant de donner un avis : plusieurs mois est un délai habituel, voire normal. La littérature ne travaille pas dans l'urgence contrairement au reste de notre société. Pour toute information, de demande de renseignement, n'oubliez pas d'envoyer un timbre pour la réponse (ou envoyez un courriel ce sera plus rapide et parfois miracle... immédiat). Merci ! Nous n'avons hélas pas le temps de réaliser des fiches de lecture, veuillez nous en excuser.

• **Prochain numéro** : Le prochain numéro (91) paraîtra à l'été 2022 avec toujours des nouvelles inédites. Bien sûr, vous y retrouverez les rubriques habituelles : « À propos de bottes » (avec toujours la Sélection du chef), des critiques et une nouvelle du temps passé...

• **Anciens numéros** : Nous avons dans nos archives des numéros de *LER* qui feront la joie de certains lecteurs ou auteurs. Ces numéros sont vendus à prix soldé à nos amis lecteurs, **soit 5 € l'un, 8 € les deux, 10 € les trois** (frais de port compris).

Nous avons aussi dans nos réserves des numéros spéciaux : le n° 69 « **Spécial anniversaire concours 25 ans** ». Ce numéro exceptionnel de 116 pages contient 24 nouvelles dont 21 inédites de lauréats des vingt-quatre premières années et vous offre aussi 20 pages d'entretiens avec ces auteurs. Le n° 81 « **Nouvelles de La Réunion et de l'océan Indien** » ainsi que le n° 83 « **Nouvelles du Québec** ». (Voir bulletin d'abonnement et de commande pour les tarifs.)

• **Contact** : Nous disposons sur l'Internet d'une boîte aux lettres consultée régulièrement (**encrier.renverse@wanadoo.fr** ou **encriernouvelles@gmail.com**). Le webmestre se fera un plaisir de répondre rapidement à votre demande ou de la relayer à l'un des membres de la rédaction. Pour info, derrière le noyau dur des neuf membres du comité de rédaction, ce sont trente bénévoles

qui œuvrent dans l'ombre. Tout courriel obtient une réponse.

• **Blog** : Nous vous rappelons l'adresse de notre blog <http://encrierrenverse.canalblog.com> qui vous tient régulièrement informés de l'actualité de *LER* (publication des numéros, progression et résultats du concours...).

• **Facebook** : Nous avons aussi un profil Facebook ([www.facebook.com/encrierrenverse.nouvelles](http://www.facebook.com/encrierrenverse.nouvelles)) où nous donnons régulièrement de nos nouvelles (si vous souhaitez rejoindre notre groupe de 5 000 amis, vous serez les bienvenus).

• **Adresse postale** : Nous avons même une adresse postale, comme autrefois, **L'encrier renversé, 25, chemin de l'Arnac, 81100 Castres**, en France, mais c'est beaucoup moins rapide...

• **Wikipedia** : [https://fr.wikipedia.org/wiki/L%27Encrier\\_renversé](https://fr.wikipedia.org/wiki/L%27Encrier_renversé)

*L'encrier  
renversé*

25, chemin de l'Arnac, 81100 Castres.  
Courriel : [encriernouvelles@gmail.com](mailto:encriernouvelles@gmail.com)  
<http://encrierrenverse.canalblog.com>

**Directeur de la publication** : Gérard Charpentier  
**Rédacteur en chef** : Désiré Ramanich **Comité de lecture** : Pierre Angers (Québec), Dominique Bruguière, Gérard Charpentier, Martine Charpentier, Nathalie Gastou-Fauré, Anne-Sophie Micos, Cathy Pyronnet (Québec), Désiré Ramanich, Jean-Louis Rech, Marie Schembré † **Abonnements** : Gérard Charpentier **Correcteur** : Désiré Ramanich **Metteur en pages** : Boris Chauvet, 81100 Castres **Impression** : COREP, 125, route de Narbonne, 31400 Toulouse.

*L'encrier renversé* (sa revue et le concours de nouvelle) est soutenu par la Mairie de Castres et le Crédit agricole Nord-Midi-Pyrénées.

**Abonnement** (4 numéros) : France : 34 € ; dom-rom : 38 € ; autres pays : 43 €. Édité et diffusé par l'association loi 1901 A.D.T. créée le 20 septembre 1988. Dépôt légal à parution, achevé d'imprimer le 13 mai 2022.

ISSN n° 0988 8012, CPPAP n° 71077

Le copyright de l'œuvre appartient exclusivement à l'auteur, le copyright des autres textes appartient exclusivement à *L'encrier renversé*.

Les auteurs ont l'entière responsabilité de leurs textes et de leurs autobiographies.

Tous les collaborateurs et collaboratrices de *L'encrier renversé* (administrateurs, rédacteurs, auteurs, critiques, lecteurs, dessinateurs, photographes, jurés...) sont bénévoles.

*L'encrier renversé* n° 90 Printemps 2022



#### Numéros encore disponibles (suite)

**N° 72** : *Caméscopie*, D. Guérin ; *La nuit qui ronge*, M. Fèvre ; *Nicky*, G. Vieilfault ; *Jetlag*, S. Gentilhomme ; *Songe à la douceur*, M. Mathis ; *Le dire avec des fleurs*, M. Camboulier ; *Rouge, perd, foutu*, V. Baret ; *La basket rouge*, L. Alexandre ; *Quelques œillets rouges*, J.-P. Gremillet ; *Clocca*, X. Poursins.

**N° 74** : *L'ombre de la colline*, L. Marconi ; *Lorsque fleurissent les pierres*, V. Laplanche ; *Éclaireurs*, M. Brémaud ; *Si on ne mange pas de pain, un jour, il n'y en aura plus...*, A.-S. Guénéguès ; *Down by the seaside*, T. Covolo ; *Rêve de funambule*, M. Gendralut ; *Zacharie*, G. Ambroise ; *Comptes de fée*, M. Gengoux ; *L'étranger des dunes*, A. Sao.

**N° 75 : Concours 2015** : *Dernière illusion*, T. Covolo ; *La vilaine propagande des vendeurs de croisières*, A. Modat ; *Entre deux fêtes*, M. Pontacq ; *Un toit pour la nuit*, A.-M. Dallais ; *Au moindre galouban*, S. Chalandre-Saint-Martin ; *Garçon manqué*, L. Combe ; *Là-bas, tu verras...*, M. Fèvre ; *Une pensée pour Daniel*, A. Dhotel ; *La lettre silencieuse*, S. Salgas ; *Un si long sommeil*, E. Broc ; *Le vivier*, G. Vieilfault.

**N° 76** : *La chambre*, A. Demouzon ; *Billy Rank est un type super*, T. Covolo ; *De cygne en cerf*, A. Barthelet ; *Cheveux au vent sous le turban*, C. Borie ; *La Douze, c'était moi*, F. Bouchut ; *L'arrêt fantôme*, D. Mazeran.

**N° 77** : *Cavalcade*, M. Guilloux ; *Gigognes*, J.-Y. Broudic ; *La surprenante histoire de la femme nue qui regarde par la fenêtre*, J.-M. Géromin ; *Passe-Velours*, S. Lavarte ; *Comme une branche dans le feu*, É. Rochlin/Y. Sallet ; *Les rides de madame Marin*, M. Sombrun ; *À double tour*, M. Obadia-Blandin ; *Mesdames*, E. Broc ; *Le retour*, P. Vidal ; *Les gerbes de chrysanthèmes*, C. Caitucoli.

**N° 78 : Concours 2016** : *Salinger envolé*, P. Denizet ; *Des amours*, F. Salmon ; *Lucien*, G. Delbet ; *Le garçon avec un cœur en or*, C.-K. Korb ; *Mourir, la belle affaire*, J.-P. Baratte ; *Forgotten Bay*, G. Vieilfault ; *Monopoly*, C. Schmoor ; *L'étrange monsieur Robert*, C. Sorel ; *Menthe et basilic*, M.-F. Roger ; *Les vacances de mon père*, V. Jestin.

**N° 79** : *La vie est un chef-d'œuvre d'humour juif*, A. Modat ; *Adèle*, A. Estiot ; *Aquarium*, F. Pacory ; *Deuxième chance*, P. Crubézy ; *Chez Pasquin*, A. Dardenne ; *L'odeur sucrée des baies sauvages*, B. Oberlé ; *L'exposition*, G. Tiné ; *Une deuxième vie, demain*, L. Bonnot-Bangui ; *Night Blues*, C. Léon ; *Le goût de vivre*, M. Delon ; *Ça ne mange pas de pain*, C. Salmon ; *La lâcheté punie par les dieux*, F. Rollin.

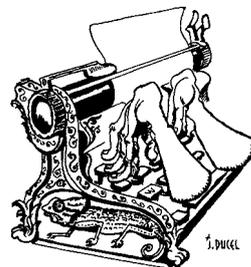
**N° 80 : Concours 2017** : *Un trou dans la mémoire*, V. Mouligneaux ; *Les trois coupables*, M. Nicolaieff ; *Le vent de novembre dans mes cheveux défaits*, P. Pillard ; *Mens sana in corpore sano*, A. Tallent Pengam ; *La mounaque*, M. Balazs ; *Pour les beaux yeux de Nels*, S. Dullin ; *L'audition*, M. Parrinello ; *Demain, des conteneurs sur un quai*, R. Pons ; *Un corps égratigné*, M. Labbre ; *Cœur à cœur*, C. Lysière ; *Les dés sont jetés*, M.-H. Moreau.

**N° 81 : « Nouvelles de La Réunion et de l'océan Indien »**. Préface de P. Fleutiaux ; *Sur la piste de Fort-Dauphin*, N. Attoumani ; *Troundra*, A. Baco ; *Sur les rives de la baie de Rassi*, N. Djailani ; *L'éclatement*, T. Mouhtare-Mahamoud ; *Chut*, O. Fekre ; *La quête*, E. Laope-Cerneaux ; *Les pleurs du tamarinier*, C. Huet ; *Grand chantier*, C. Pinaly ; *Un cercueil en plein ciel*, J.-F. Samlong ; *Les migrations océanes*, M. Rakotoson ; *La photo*, S.-R. Assonne ; *Paula*, F. Adam de Villiers ; *La morsure du temps*, A. Bisson ; « *RLN* » : *Retiens La Nuit*, S. Boyer ; *L'amoureuse*, S. Cadet ; *Les quatre cents coups*, B. Couturier ; *Entre mères*, A. Dégardin ; *Une nuit à la Bastille*, H. Féat ; *La retraite d'Arthur*, F. Jousseau ; *L'histoire d'une fille...*, É. Jullin ; *Direction le paradis*, Y. Moullan ; *Les œuvres du mal*, S. Sergent ; *Colette, petite coquette*, V. Siarane ; *Les mains liées*, L. Toussaint.

**N° 82 : « Nouvelles du Québec »**. Préface de P. Mottet ; *Un être statistique*, G. Pellerin ; *Un chat, la nuit*, C. Lahaie ; *Pourquoi j'ai conquis l'espace*, J.-F. Beauchemin ; *Point de fuite*, C. Deslauriers ; *La ruée*, C.-K. Korb ; *Un grand froid*, A. Perreault ; *Le joker*, B. Bergeron ; *L'ombre d'un chien*, S. Massicotte ; *Les idées viennent dans la douche*, D. Bélanger ; *L'oubliée*, J. D. Kurtness ; *Les perdrix d'Hitchcock*, B. Boucher ; *Bill*, M.-C. Malenfant ; *La bête aura toujours soif*, M. Dufour.

Suite p. 68

## Entre 2 livraisons • L'actualité des parutions



Nous vous présentons ci-dessous une bonne part de la production d'ouvrages ou nouvelles en revue (nouveautés ou rééditions, de langue française ou traductions à destination des adultes) parus de la mi-novembre 2021 à la mi-avril 2022. Les auteurs de nouvelles en quête d'éditeurs trouveront ici un large éventail de maisons ou rédactions où envoyer leurs manuscrits en lecture. Nous allons nous efforcer au fil des numéros d'être le plus complet possible (recenser tous ceux qui agissent en faveur de la nouvelle n'est pas une petite affaire, de plus c'est un monde mouvant...). À terme donc, seront ici listées toutes les sorties du trimestre/quadrimestre passé. Vous découvrirez les titres (nouvelles ou recueils) inscrits de fraîche date aux catalogues des éditeurs « conventionnels » ou aux sommaires des périodiques dédiés au format court (tous genres confondus), mais également les œuvres proposées par l'édition « alternative » — parfois controversée — toute-présente aujourd'hui sur la Toile. Enfin, *last but not least*, celles du troisième vecteur (nombreux mais peu visible, partant moins aisé à promouvoir), celui de l'autoédition (papier ou numérique). Bonne lecture ! [Le prix des ouvrages indiqué est celui de la version papier. Les auteur(e)s dont le nom est grasé ont été accueilli(e)s dans *L'encrier renversé*.]

D. R.

Acou-Bouaziz Katrin, « Ça va s'éclaircir », éd. Infimes, 150 p., 13 €. Adam Michele, « Histoires solidaires et réconfortantes », éd. Librinova, ? p., 4,99 €. Adrahane Athane, « Entre chienne et louve », éd. Lamiroy, 40 p., 4 €. Affholder Oscar, « Peu importe », éd. Hello, 86 p., 13,90 €. Agrati Jean-Marc, « Le chien a des choses à dire », éd. Hermaphrodite, 352 p., 15 €. Aguetz Michel, « Contes et nouvelles sous le ciel du Chablais », éd. Edilivre, 88 p., 12 €. Ahern Ceceilia, « Entendez les femmes rugir ! », trad. de l'angl., éd. Hauteville, 312 p., 7,90 €. Albin Stéphanie, « Et Dieu marchait dans le jardin », éd. BOD, 112 p., 8 €. Allen Patrick, « Étranges nouvelles », éd. Vent des lettres, 201 p., 14 €. Alma Dora, « Mes monstres, mes bourreaux », éd. Lamiroy, 40 p., 4 €. Anceau Manuel, « Il y a un pays », éd. Ab irato, 180 p., 16 €. Andreiev Leonid Nikolaievitch, « Le rire rouge », éd. L'Harmattan, 188 p., 18,50 €. Andrevon Jean-Pierre, « Le village des ombres », éd. Ours, 14 p., 2 €. Andrieu-Delille Stéphane, « Dendermonde », éd. Lamiroy, 40 p., 4 €. Angliès Nicole, « Dérasons », éd. Librinova, 110 p., 13,90 €. Arade Thierry, « Insomnies », autoéd., 314 p., 14 €. Araux Yves, « Toute cette beauté masquée », éd. Cactus incébranable, 48 p., 8 €. Archer Ann, « Cruelles », autoéd., 103 p., 12,90 €. Arrufat Antón, « Fracture et autres histoires », trad. de l'esp., éd. L'atinoir, 320 p., 15 €. Assesian Christian Michel, « Au-delà de tous les maux : le pouvoir de l'esprit », éd. L'Harmattan, 150 p., 16 €. Audiger Isabelle, « Le cœur est un muscle comme les autres », éd. The bookedition, 228 p., 12 €. Auger Valentin, « Et la terre tourne encore », éd. Tirage de têtes, 114 p., 7 €. Bacchus Vincent, « Voyages en gastronomie, vol. 2 », éd. Atramenta, 344 p., 22 €. Bachelet Martine, « De la source au fleuve », éd. Le lys bleu, 120 p.,

12,80 €. Baillargeon Normand, « Fins de mondes », éd. Leméac, 104 p., 16,95 \$. Baïram Aïda, « Carnet d'Aïda », éd. Distribulivre, 132 p., 17,05 €. Barachant Pierre, « Des choses qui bougent », éd. Z4, 203 p., 16 €. Baron Alonso, « Alix au pays vermeil », éd. du Panthéon, 72 p., 10,90 €. Barrière Éva, « Nocturna », éd. Le lys bleu, 112 p., 13,50 €. Bartabas, « Les cantiques du corbeau », éd. Gallimard, 112 p., 12,50 €. Baspeyrat Fanny, « Les hautes voltièges », éd. Revoir, 190 p., 18 €. Beaucamps Patrick, « Les baskets d'Agassi », éd. Lamiroy, 40 p., 4 €. Bechbeche Nacera, « L'écho d'une larme », éd. Sydney Laurent, 56 p., 8,90 €. Bedoya Esteban, « Les salades de Mademoiselle Giselle », éd. Sydney Laurent, 126 p., 13,90 €. Bellettre Didier, « Les clowns de mer », éd. L'Harmattan, 158 p., 17 €. Ben Ghazul, « Les aventures de Suzie », éd. Edilivre, 96 p., 13 €. Bensimon Jean, « Dans l'entre-deux », éd. Orizons, 184 p., 20 €. Benyahia Razik, « La valse des temps modernes et autres nouvelles », éd. Le lys bleu, 184 p., 19,30 €. Bergheaud Chloé, « Memorabilia », éd. Ella, 180 p., 19 €. Bergman Bernard, « Rock », éd. Maïa, 310 p., 19 €. Bernard René, « Ici et ailleurs », éd. Complices, 240 p., 18 €. Berte Bérengère, « Nouvelles contre le harcèlement scolaire », autoéd., 66 p., 6,35 €. Bezet Françoise, « Le cheval d'Hilaire », éd. La bouinotte, 256 p., 19 €. Bichler Michaël, « Fils de mammoth », éd. BOD, 292 p., 18,90 €. Bietzer Jean-Pierre, « La galipette des rémanents », éd. Lacour, 111 p., 15 €. Bigeault Jean-Pierre, « À tombeau ouvert », éd. Unicité, 320 p., 20 €. Bioy Casares Adolfo, « Nouvelles démesurées », trad. de l'esp., éd. Robert Laffont, 210 p., 8 €. Blackwood Algernon, « Les aventures de John Silence, médecin de Pocculte », trad. de l'angl., éd. Terre de brume, 352 p., 22 €. Blackwood Algernon, « Les mésaventures de Jim Shorthouse et autres nouvelles », trad. de l'angl., éd. Aurélie Bescond, 204 p., 8,95 €. Blaineau Caroline, « Nouvelles cérébro-perchées », éd. The bookedition, 105 p., 7,99 €. Blue Emma, « Vies, on s'envole ! », éd. Librinova, 93 p., 11,90 €. Bogdanowitch Anna, « Rendez-vous dans dix ans », éd. Saint-Honoré, 52 p., 8,90 €. Bonan Jean-Denis/Bastid Jean-Pierre, « De bris et de fourrure », éd. L'Harmattan, 178 p., 20 €. Bongiraud Jean-Michel, « Le lapin bleu », éd. Au bout des mots, 124 p., 14 €. Bonmarchand Sébastien, « Fraîches comme des fraises en hiver », éd. La p'tite Hélène, 150 p., 16,50 €. Bontinckx Christian, « L'implacable constance du mal », éd. Lamiroy, 40 p., 4 €. Bot Daniël, « Dans le vent des possibles », éd. du Net, 112 p., 15 €. Bouchard Julie, « Férocement humaines », éd. de La pleine lune, 152 p., 21,95 \$. Boucher Guy, « Histoires extraordinaires de l'île de Batz », éd. Librinova, 199 p., 12,90 €. Boulenger Pierre, « L'entresol et autres contes insolites », éd. Vêrone, 230 p., 19 €. Boulineau Pascal, « La tête en bas », éd. Jacques Flament, 104 p., 12 €. Boumahdi Fabrice, « Le conteur n'est pas immobiles », éd. The bookedition, 170 p., 10 €. Bouquine Ivan, « Nouvelles », trad. du russe, éd. des Syrtes, 620 p., 14 €. Bourcier Hugo, « Nous serons tous guéris », éd. de La maison en feu, 256 p., 25 \$. Bourret-Spreux Béatrice, « Trois fois rien », éd. Les déjeuners sur l'herbe, 68 p., 14 €. Bourion Sylveline, « La voie romaine », éd. du Boréal, 192 p., 17 €. Bousquet Bernard, « Nouvelles du front écologique », éd. Librinova, ? p., 9,99 €. Boutevillain-Weisrock Eusébie, « Nouvelles pour une histoire revisitée », éd. BOD, 208 p., 6,99 €. Bouvier Bachur Geneviève, « Et la boucle est bouclée », éd. Sydney Laurent, 78 p., 9,90 €. Bovigny Daniel, « Bonsoir, chéri ! », éd. de La maison rose, 144 p., 22 CHF. Boyard Alain, « ABC de l'étrange », éd. Edilivre, 338 p., 23,50 €. Branciard Marie-Hélène, « Le père Noël est paillé », éd. du Poutan, 72 p., 10 €. Braunstein Loïc, « Histoire de l'enfant qui tombe, et autres récits possibles », éd. L'Harmattan, 88 p., 12 €. Bretteau Jacques, « Entre les nuages », éd. The bookedition, 125 p., 13 €. Brooks Andi, « Histoires de fantômes japonais », trad. de l'angl., éd. Okno, 260 p., 17,90 €. Bruka, « Café », éd. Le lys bleu, 60 p., 11,70 €. Bucciarelli Carino, « Petites fables destinées au néant », éd. Traverse, 143 p., 16 €. Butor Colette, « Panthères et pharmacies », éd. Murmure, 96 p., 13 €. Buzzati Dino, « Les sept messagers », trad. de l'ital., éd. Robert Laffont, 256 p., 8 €. Cabanau Nina, « Fantômes », éd. Les presses littéraires, 136 p., 13 €. Cadiou Yves, « La plus belle fille du monde », éd. Le lys bleu, 148 p., 15,60 €. Camazon Marie-José, « Histoires en damier », éd. Les presses du Midi, 70 p., 12 €. Canal Christophe, « La frange en marge », éd. Le lys bleu, 200 p., 18,40 €. Canal Richard, « Bunker Hill », éd. Black Coat Press, 264 p., 20 €. Cantraine Philippe, « Dames, fous, tyrans et cavaliers », éd. L'Harmattan Sénégal, 226 p., 20,50 €. Canu-Crouët Chantal, « Chocottes », éd. Sydney Laurent, 258 p., 18,90 €. Capelle Jean-François, « Trois petits tours et puis s'en vont », éd. Dédicaces, 78 p., 19,35 \$. Carau Cyril, « La croisée des chemins », éd. Sombres rets, 212 p., 14 €. Carco Francis, « Le couteau », éd. Les lapidaires, 50 p., 10 €.

Carnot Lulu, « Leçons de choses et de vie », éd. Dé-esse, 64 p., 12 €. Carville Karine, « Et crie-moi des nouvelles d'amour », autoéd., 84 p., 12 €. Cassanas Jean, « La clé du songe et autres nouvelles », éd. Le lys bleu, 120 p., 12,80 €. Castelneau Sabine, « An lo ti istwa », éd. La Bruyère, 70 p., 13 €. Cat Vael, « Méandres », éd. Blogger de Loire, 136 p., 8 €. Cathrine Arnaud, « Début de siècles », éd. Gallimard, 320 p., 20 €. Caza Philippe, « Argile », éd. Ours, 24 p., 4 €. Cazaban-Mazerolles Bernard, « Tchao Mercier(s) », éd. Le livre et la plume, ? p., 14 €. Cazajous-Augé Claire, « À la trace. La poétique animalière des nouvelles de Rick Bass », éd. ENS, 288 p., 26 €. Cebulski Laurent, « 42 195 mots. Histoires extraordinaires de marathoniens ordinaires », éd. Librinova, 160 p., 13,90 €. Cerutti Fabien, « Les secrets du premier coffre », éd. Gallimard, 448 p., 8,60 €. Chapot Mathieu, « À mort les innocents », éd. The bookedition, 176 p., 6,75 €. Chassé Béatrice, « Les goélands et autres dinosaures », éd. Par ailleurs, 134 p., 15 €. Châteaureynaud Georges-Olivier, « Nouvelles d'un front », éd. du Contrefort Atelier NBC, 64 p., 15 €. Chedid Andrée, « L'artiste et autres nouvelles », éd. Libro, 96 p., 3 €. Chiang Ted, « Expiration », trad. de l'angl., éd. Folio, 496 p., 9,40 €. Ciroteau Yves, « Incartades d'un caméléon au jardin japonais », éd. Sydney Laurent, 170 p., 16,90 €. Clerx Nico, « 387 nouvelles », éd. L'Harmattan, 136 p., 14,50 €. Cogneau Joël, « Le fer à repasser », éd. Le lys bleu, 117 p., 13,20 €. Colbergh Doris, « Un vers à soi », éd. The bookedition, 41 p., 3,83 €. Coll Dorothea, « Arpenteur de brume », éd. Lamiroy, 40 p., 4 €. Coll, « 13 filles, 5 saisons », éd. Librinova, 187 p., 13,90 €. Coll, « À l'assaut du ciel », éd. La clef d'argent, 374 p., 19 €. Coll, « Aimons toujours, aimons encore ! », éd. Ateliers Persona, 90 p., 7,80 €. Coll, « Au-delà des colères muettes », éd. du Caiman, 376 p., 16 €. Coll, « Autres histoires d'Uruguay », trad. de l'esp., éd. L'atinoir, 222 p., 16 €. Coll, « Avec ou sans Valentin », éd. J'ai lu, 384 p., 7,90 €. Coll, « Brooklyn noir », trad. de l'angl., éd. Asphalte, 304 p., 12 €. Coll, « Café frappé », éd. AACA, 170 p., 9 €. Coll, « Chroniques de l'abîme », éd. de l'homme, 272 p., 29,95 \$. Coll, « Chroniques du Cameroun », éd. Sepia, 112 p., 9 €. Coll, « Classe tous risques », trad. de l'angl., éd. Livre de poche, 402 p., 8,40 €. Coll, « Contes et récits du Paris des merveilles », éd. Bragelonne, 360 p., 9,90 €. Coll, « Culissimo », éd. du Horsain, 270 p., 21 €. Coll, « Décampier », éd. Antidata, 204 p., 11,50 €. Coll, « Dégradation », éd. La mérieure, 132 p., 10,50 €. Coll, « Des nouvelles à Pouzilbac », éd. Arts/Zilbac, 84 p., 4,99 €. Coll, « Dis-moi plus que des mots d'amour... », éd. Edilivre, 140 p., 12 €. Coll, « Distance », éd. Quartz, 107 p., 18 \$. Coll, « Exclusivement féminin », éd. Jacques Flament », 116 p., 13 €. Coll, « Face à face », éd. Druides, 256 p., 24,95 \$. Coll, « Fragments temporels », autoéd., 168 p., 5,26 €. Coll, « Frissons », éd. Encre fraîche, 220 p., 20 CHF. Coll, « Guerres stellaires », éd. Critic, 402 p., 18 €. Coll, « Histoires de vacances extraordinaires et mémorables », éd. La méridienne du monde rural, 144 p., 12 €. Coll, « Humanum in silico », éd. Flatland, 354 p., 18 €. Coll, « In memoriam. Prix Pamplune 2022 », éd. BOD, 178 p., 8 €. Coll, « Itinéraires noirs », éd. Endo Morphoses 28, 269 p., 15 €. Coll, « Kraken ! », éd. Olivier Raynaud, 48 p., 6 €. Coll, « L'amour aux temps d'après », trad. de l'angl., éd. Alto, 204 p., 24,95 €. Coll, « L'autre, l'inconnu. Prix L. Weiss 2021 », éd. PUS, 230 p., 10 €. Coll, « La fraternité. L'ivresse. Le mur », éd. Musanostra, 170 p., 15 €. Coll, « La rizière à l'envers », éd. Buchet Chastel, 336 p., 20 €. Coll, « Le hasard fait bien les choses », éd. Les presses de l'Ensta, 110 p., 6 €. Coll, « Le plus beau jour de ma vie », éd. Jacques Flament », 124 p., 12 €. Coll, « Les confidences confinées », éd. Médiathèque C. Laturelle de Lambres, 143 p., 8 €. Coll, « Les couleurs des émotions », éd. Livre de poche, 192 p., 6 €. Coll, « Les déments et les damnés », trad. de l'angl., éd. Black Library, 484 p., 13 €. Coll, « Les douze sales polars prennent la mer », éd. de La gronde, 248 p., 15 €. Coll, « Les nouvelles de La chouette », éd. Hedna, ? p., 12 €. Coll, « Les sorcières dans la littérature », éd. Folio, 144 p., 2 €. Coll, « Loin du cœur », éd. Beta Publisher, 196 p., 12 €. Coll, « Malpertuis XII », éd. Malpertuis, 288 p., 16 €. Coll, « Maman », éd. Lamiroy, 40 p., 4 €. Coll, « Marseille noir », éd. Asphalte, 304 p., 12 €. Coll, « Noël en Forez », éd. du Mot passant, 197 p., 16 €. Coll, « Nos futurs solidaires », éd. ActusSF, 500 p., 17,90 €. Coll, « Nos futurs », éd. ActusSF, 400 p., 9,90 €. Coll, « Nouvelles d'Espagne », éd. Magellan & Cie, 128 p., 12 €. Coll, « Nouvelles de l'Inde du Sud », éd. Magellan & Cie, 156 p., 12 €. Coll, « Ô chant d'Élysée », éd. de Passy, ? p., 15 €. Coll, « Papa », éd. Lamiroy, 40 p., 6 €. Coll, « Point de rencontre », éd. BOD, 238 p., 9,90 €. Coll, « Près de l'os », éd. Black Coat Press, 132 p., 12 €. Coll, « Quatorze/deux, vol. 1 », éd. L'Amour des maux, 210 p., 14,99 €. Coll, « Récits d'autres mondes », éd. Tirage de têtes, 160 p., 13 €. Coll, « Rencontrer l'inconnu », éd. du Tullinois, ? p., 4,99 €. Coll, « Shining in the dark », éd. ActusSF, 381 p., 9,90 €.

- Coll., « Sorcières », éd. Erminbooks, 400 p., 22 €.
- Coll., « Tant que l'on crévera d'ennui », éd. La mûre, 92 p., 9,50 €.
- Coll., « Terre mère », éd. Kelach, 260 p., 22 €.
- Coll., « *Thé ou café* », éd. Lamiroy, 40 p., 4 €.
- Coll., « *Thé ou café* », éd. Lamiroy, 40 p., 4 €.
- Coll., « Triple menace », éd. Tirage de têtes, 134 p., 10 €.
- Coll., « Utopiales 2021 », éd. ActusF, 450 p., 15 €.
- Collado-Del Campo Émile, « Denise Bats, Nouvelles campagnardes », éd. BOD, 34 p., 12 €.
- Condemni Concetta, « Symphonie calabraise », éd. Maia, ? p., 18 €.
- Convert Jean-Philippe, « Tout reste à voir », éd. Cactus inébranlable, 92 p., 15 €.
- Cook Kenneth, « L'ivresse du kangourou, et autres histoires du bush », trad. de l'angl., éd. Autrement, 256 p., 10 €.
- Cornu Emmanuelle, « Trois tours de cordon », éd. Druide, 168 p., 19,95 €.
- Costa-Marini Christian, « Histoires d'amour synthétique », éd. The bookedition, 168 p., 9 €.
- Costes Cindy, « Elle », autoéd., ? p., 0,99 €.
- Coudoux James, « Scènes de vie et de folie », autoéd., 164 p., 7,80 €.
- Coudray Jean-Luc**, « Humeurs décroissantes », éd. La déviation, 200 p., 15 €.
- Courau-Poignant Christelle, « Une légère appréhension », éd. L'Harmattan, 168 p., 17 €.
- Cousin Patrice, « Nouvelles. 1 », éd. La maison Fénelon, 98 p., 9 €.
- Cousin Patrice, « Nouvelles. 2 », éd. La maison Fénelon, 98 p., 9 €.
- Crèvecoeur Amandine, « Histoires de chats », autoéd., 60 p., 6 €.
- Cristin Régis, « Des marque-pages dans l'Atlas », éd. Maia, ? p., 19 €.
- Croquet Coraline, « Carus », éd. Lamiroy, 40 p., 4 €.
- Crunelle François, « Le manuel de la baronne Staffe », éd. Lamiroy, 40 p., 4 €.
- Dandois Pascal, « Histoires urticantes », éd. Douro, 74 p., 16 €.
- Dauvois Jacqueline, « Nouvelles d'un monde cruel », éd. Michel de Maule, 192 p., 20 €.
- Davis Serena, « Psychoses », éd. PLn, ? p., 2,99 €.
- Dê Truong Quang, « Les petits-bourgeois », éd. La chambre d'échos, 168 p., 15 €.
- Débats Jeanne-A, « Eschatologie du vampire », éd. ActusF, 450 p., 9,90 €.
- Deck Marjolaine, « La vie des autres », éd. Le lys bleu, 100 p., 11,70 €.
- Degrande François, « La reconstitution », éd. Lamiroy, 40 p., 4 €.
- Delambre Éva, « Parfums d'elles », éd. Tabou, 240 p., 15,20 €.
- Delambre Thierry, « La légende d'Aïnoa », éd. Spinelle, 214 p., 18 €.
- Delcroix Jean-Marie, « Les caprices de la fortune », éd. Dricot, 280 p., 20 €.
- Delerm Philippe, « New York sans New York », éd. du Seuil, 208 p., 17 €.
- Delhomme Dune, « À cause des conditions extrêmes », éd. Macula, 78 p., 14 €.
- Deligny Gérard, « Contes du bord de mer », éd. Nord avril, 90 p., 16 €.
- Delisle Michael, « Le sort de Fille », éd. BQ, 104 p., 9,95 €.
- Dellisse Luc, « Passacaille », éd. Lamiroy, 40 p., 4 €.
- Dellisse Luc, « Une vie d'éclairs », éd. L'herbe qui tremble, 108 p., 14 €.
- Delolme Claude, « Rêve glacé », éd. du Net, 200 p., 13 €.
- Delrive Christophe, « Nouvelles destinées... », éd. BOD, 368 p., 13 €.
- Denis Élodie/Mondiot Vincent, « Afterwave », éd. Moltinus, 128 p., 10 €.
- Denis Guy, « Passer la ligne », éd. Les impliqués, 148 p., 16 €.
- Desbrumes Cécile, « Scereno », éd. Librinova, 96 p., 11,90 €.
- Desmeules Georges, « Le chaos n'est pas une théorie », éd. L'évesque, 200 p., 24,95 €.
- Dessaïnt Pascal**, « Jusqu'ici tout va mal », éd. La déviation, 146 p., 12 €.
- Detain Sylvie, « Dernières chroniques avant demain », autoéd., 447 p., 10,49 €.
- Deverewaere Éric, « 2018 année blanche », éd. Bookelis, 106 p., 9 €.
- Deverewaere Éric, « 2018 année noire », éd. Bookelis, 94 p., 9 €.
- Dexant Hugues, « Le crime de la bastide », éd. Campanile, 250 p., 20 €.
- Dhair Solange, « Règlements de conte », éd. Librinova, ? p., 1,99 €.
- Di Mascio Giovanna, « Quelques nouvelles de là-bas », éd. BOD, 196 p., 11 €.
- Diaz Perez Alfredo, « Le sexe du paradis », éd. La lettre volée, 96 p., 16 €.
- Dick Philip K., « Immunité et autres mirages futurs », trad. de l'angl., éd. Gallimard, 256 p., 8,20 €.
- Dick Philip K., « Le dernier des maîtres », trad. de l'angl., éd. Gallimard, 384 p., 8,70 €.
- Diella Robert, « Étranges escapades catalanes », éd. du Net, 76 p., 15 €.
- Dienst Gilles, « Le sens du vent », éd. Quadrature, 131 p., 16 €.
- Djamie Bonaventure, « Kazabou, entre us et racines », éd. Saint-Honoré, 133 p., 14,90 €.
- Dong-in Kim, « Les recherches du professeur K. », trad. du coréen, éd. Atelier des cahiers, 224 p., 9,90 €.
- Dormond Sabine, « Et vivre », éd. M+, 160 p., 14,80 €.
- Dostoevski Fédor, « Recueil de nouvelles », trad. du russe, éd. BOD, 132 p., 19 €.
- Dounovet Sergueï, « Un piranha ne fait pas le printemps », éd. Zinedi, 208 p., 17,90 €.
- Doye Rémi, « Un cœur, des mondes », éd. Véronne, 36 p., 10,50 €.
- Dubocq Yohann, « Demain », éd. Sydney Laurent, 48 p., 7,90 €.
- Dubost Louis, « On a mis papi dans le coffre de la voiture », éd. Rhuabarbe, 140 p., 12,90 €.
- Duboz Roxane, « Les voisins », éd. de La reine Blanche, 64 p., 7 €.
- Ducet Linda, « Le ruban noir et autres nouvelles », autoéd., 159 p., 14,90 €.
- Ducreux Georges Henri, « Le saut de l'ange », éd. Edilivre, 106 p., 13 €.
- Duffillot Emmanuel, « Recueil de nouvelles », éd. La Bruyère, 48 p., 11 €.
- Dumas Jean, « En Provence méridionale », éd. Atramenta, 150 p., 13 €.
- Durand Michèle, « Brouillons de culture », autoéd. 324 p., 18 €.
- Duret Aline, « Impasse de l'enfer », autoéd., 84 p., 5 €.
- Dürrenmatt Friedrich, « Le joueur d'échecs », trad. de l'all., éd. d'En bas, 28 p., 16 €.
- Dussart Laurence, « Le goût des glaçons », éd. Librinova, 120 p., 12,90 €.
- Dussault Danielle, « Les ponts de Prague », éd. L'évesque, 140 p., 11,99 €.
- Dutoit Olivier, « La belle rousse », éd. des Sables, 124 p., 27 €.
- Duvernois Henri, « La mort de Prosper Boudonnet », éd. Les lapidaires, 32 p., 8 €.
- Edgar Silène, « Le troll médecin », éd. Mille cent quinze, 32 p., 2 €.
- Egan Greg, « Axiomatique », trad. de l'angl., éd. Le Béal, 464 p., 23,90 €.
- Eglo Cosmos, « On ne meurt que deux fois », éd. Edilivre, 40 p., 9,50 €.
- El Matine Azzedine, « Aveux de ma langue », éd. Rahma, 191 p., 15,72 €.
- Émond Bernard, « Quatre histoires de famille », éd. Lemacé, 128 p., 18,95 €.
- Enam n'zua, « La vie commence par une majuscule et continue après le point », autoéd., 233 p., 8,90 €.
- Erş Mahir Ünsal, « L'été jaune », trad. du turc, éd. de La reine Blanche, 200 p., 19,50 €.
- Erş Mahir Ünsal, « La grue cendrée de mon grand-père », trad. du turc, éd. de La reine Blanche, 44 p., 6 €.
- Eyssauteur Bruno, « Palimodes », éd. Sydney Laurent, 162 p., 16,90 €.
- Faber Viviane, « Nouvelles de la Bazarette », éd. Nombre 7, 146 p., 12 €.
- Faceries Sandrine, « Déglurée. T. 2 », éd. The bookedition, 168 p., 10 €.
- Facon Sylvain, « Du rêve et du gras double », éd. Des Mots qui trottent, 224 p., 10 €.
- Fang, « Autres titres », autoéd., 134 p., 10 €.
- Farge Yves/Couchevrou Marithé, « Entre ciel et terre », éd. The bookedition, 166 p., 21 €.
- Faure Lombardot Nathalie/Lombardot Mélodie, « Quatre temps », éd. BOD, 110 p., 10 €.
- Fdida Jean-Jacques, « Contes des sages qui s'enivrent », éd. du Seuil, 240 p., 19,90 €.
- Félix Tristan, « Les hauts du bouc », éd. Aethalides, 128 p., 17 €.
- Ferrer Jean-Marc, « Une photographie », éd. The bookedition, 108 p., 11,90 €.
- Flageul Denis/Marinescu Tonio, « Toucher les étoiles », éd. Goater, 96 p., 14 €.
- Flouriout Bernard, « Nouvelles vagabondes », éd. Corentin Charbonnier, 100 p., 15 €.
- Flyman Franck, « Lady Doll », éd. Librinova, ? p., 0,49 €.
- Fontaine Pascal, « Les pétales de Porchidée », éd. Persée, 161 p., 11,90 €.
- Fortunier Gilles, « Le grand voyage de Raoul Lartigue », éd. Lamiroy, 40 p., 4 €.
- Fottorino Éric, « La pêche du jour », éd. Philippe Rey, 72 p., 9 €.
- Foubert Jean-Marie, « La fée d'Alencón », éd. La mésange bleue, 32 p., 7 €.
- Fouilhaut Caroline, « Mes singulières », éd. Les 3 collanges, 64 p., 11 €.
- Fournié Marie-France, « Îles », éd. Sydney Laurent, 119 p., 13,90 €.
- Frégate Auguste, « Voyage en enfer », éd. The bookedition, 114 p., 11 €.
- Fromm Pete, « Chinook », trad. de l'angl., éd. Gallmeister, 320 p., 10 €.
- Fuchs Avrom Moshé, « Sous le pont et autres nouvelles », trad. du yiddish, éd. Buchet Chastel, 240 p., 21 €.
- Fulgence-Maillot Daisy, « Cinq flirts », éd. The bookedition, 98 p., 14 €.
- Gaboriau Émile, « Une disparition et autres nouvelles », éd. Manucius, 292 p., 22 €.
- Gaillard Cécile, « La pochtronne de Belval », éd. d'Avallon, ? p., 1,49 €.
- Gaillard Cécile, « Sarabande », éd. d'Avallon, ? p., 1,49 €.
- Gaillard Frédéric**, « Cent gouttes d'acide », éd. Mille cent quinze, 136 p., 7 €.
- Garde François, « A beau mentir qui vient de loin », éd. Gallimard, 176 p., 16 €.
- Gardner Lisa, « On ne meurt que deux fois », trad. de l'angl., éd. Albin Michel, 98 p., 1,99 €.
- Gaudry Jean-Yves, « Nouvelles d'ici et d'ailleurs », éd. Vent des lettres, 149 p., 14 €.
- Gay Roxane, « Difficult women », trad. de l'angl., éd. Mémoire d'encrier, 352 p., 29,95 €.
- Gayraud Sébastien, « Saignements », éd. Black Coat Press, 212 p., 20 €.
- Géha Thomas, « Les tiges », éd. Mille cent quinze, 32 p., 2 €.
- Genefort Laurent, « Colonies », éd. Folio, 384 p., 8,70 €.
- Gibourg Pascal, « La complainte d'Édipe », éd. du Chemin de fer, 80 p., 14 €.
- Gilbert Jacqueline, « Regards », éd. Atramenta, 70 p., 12 €.
- Giraud Michel, « Et autres nouvelles... », éd. Le lys bleu, 136 p., 14,40 €.
- Goeller Roland, « Prenez garde à l'intervalle entre le marchepied et le quai », éd. Terres du Couchant, 124 p., 13 €.
- Goulian Emma, « Un thé récent à l'heure darwinienne et autres nouvelles », éd. Huysmans, 160 p., 6,99 €.
- Gouliet Noan, « Transition », autoéd., 116 p., 5,28 €.
- Gourmont (de) Rémy, « Fin de promenade et trois autres contes », éd. Les lapidaires, 55 p., 10 €.
- Gove Cyrille, « À qui la faute ? », éd. Edilivre, 230 p., 18,50 €.
- Grimbert Clément, « Le regard de Maupassant », éd. Amalthée, 164 p., 15,90 €.
- Guiban-Courtois Martine, « Une pluie de confettis », autoéd., 163 p., 13,50 €.
- Guilbau Brigitte, « Le prématuré », éd. Lily, 152 p., 7,20 €.
- Guillou Alain, « C'est arrivé à Singapour », éd. Gope, 108 p., 12 €.
- Guillemin Gauthier, « Sirène à la source », éd. Mille cent quinze, 32 p., 2 €.
- Gutkin Thomas, « Tinder surprise », éd. Lamiroy, 35 p., 4 €.
- Gw (Cottard Denis), « Carnets », autoéd., 356 p., 10 €.
- Haddouf Mimi, « Éclats de femmes sur le rivage », éd. L'Harmattan, 126 p., 14 €.
- Hahn Willy, « Aïcha et les 40 lecteurs », éd. Beau jardin, 200 p., 17 €.
- Hamtraore, « À l'aube des lendemains incertains », éd. L'Harmattan, 62 p., 10 €.
- Hamlat Yasmina, « Dieu est mort », éd. Sydney Laurent, 104 p., 12,90 €.
- Handrax (d') Archibald, « Carnets secrets », éd. Rivages, 176 p., 7 €.
- Haquere Jean, « Mesures de Poubli », éd. Le lys bleu, 84 p., 11,70 €.
- Hardouin Jean-Claude, « Le chat qui parle », éd. du Net, 40 p., 16 €.
- Hardouin Yves, « L'amour des bêtes », éd. The bookedition, 194 p., 14 €.
- Havond Régis, « Histoires courtes & autres fadaïses. II », éd. The bookedition, 74 p., 7,70 €.
- Hecq Jean-Pol, « Mother India », éd. Genèse, 192 p., 21 €.
- Henninger Bernard, « Le dit de Djâ Nin », éd. Blogger de Loire, ? p., 1,49 €.
- Herkin Jérémie, « Ouroboros », éd. 5 sens, 262 p., 17,90 €.
- Hermans Arthur H., « La plume », éd. Lamiroy, 40 p., 4 €.
- Heubert Martial, « L'étégère du bistrot », éd. Jets d'encre, 74 p., 13,10 €.
- Hiramatsu Yoko, « Un sandwich à Ginza », trad. du jap., éd. Philippe Picquier, 256 p., 8,50 €.
- Hocquincourt (d) I., « Femmes maudites », éd. Edilivre, 228 p., 18,50 €.
- Hoctor-Anger Johnathane, « Des instants et des vies », éd. Humbird et Curlew, 142 p., 12 €.
- Hoerni Bernard, « Un automne en Gascogne », éd. de L'onde, ? p., 15 €.
- Hoinard Valérie, « Octave funeste », éd. The bookedition, 72 p., 5,99 €.
- Houllier Claude, « Une semaine d'enfer », éd. Le lys bleu, 400 p., 23,80 €.
- Houssam Léonel, « Les adieux à la peau », éd. BOD, 101 p., 9 €.
- Humbert Cécile, « Galerie Artmann », éd. Amalthée, 62 p., 12,50 €.
- Hurtax Maxime, « On liquide sec en bords de Seine », autoéd., 143 p., 4,99 €.
- Ibrahim Abubakar Adam, « Les arbres qui murmurent », trad. de l'angl., éd. Les moutons électriques, 240 p., 19 €.
- Jaeger Mathieu, « Ceci n'est pas un crime », éd. Cactus inébranlable, 54 p., 8 €.
- James Henry, « Le fonds Coxon », trad. de l'angl., éd. Sillage, 128 p., 9,50 €.
- Jaubertie Stéphane, « Dernières nouvelles de l'eau vive », éd. Théâtrales, 120 p., 14 €.
- Jauffret Aline, « Au fil de l'aiguille, contes et nouvelles de montagne », éd. Edilivre, 58 p., 10,50 €.
- Jauffret Régis, « Microfictions 2022 », éd. Gallimard, 1 024 p., 26 €.
- Jaworski Jean-Philippe, « Le sentiment du fer », éd. Folio, 272 p., 7,60 €.
- Jaworski Jean-Philippe, « Les miscellanées », éd. Les moutons électriques, 256 p., 19 €.
- Jaworski Jean-Philippe, « Mauvaise donne », éd. Les moutons électriques, 160 p., 22 €.
- Jolliot Alinor/Mariotti Julie, « Âmes animales », éd. Bleu héron, 188 p., 15 €.
- Joseph-Jeanneney Brigitte, « Des crimes qui ne disent pas leur nom », éd. Triartis, 76 p., 10 €.
- Joubert-Defoort, « Jamais, vraiment, tu ne te connaîtras », éd. Sydney Laurent, 161 p., 16,90 €.
- Kahakuwila Kristiana, « 39 bonnes raisons de transformer des obsèques hawaïennes en beuverie », trad. de l'angl., éd. Au vent des îles, 224 p., 19 €.
- Kavan Anna, « Des machines dans la tête », trad. de l'angl., éd. Cambourakis, 272 p., 22 €.
- Keegan Claire, « Misogynie », trad. de l'angl., éd. Sabine Wespieser, 64 p., 8 €.
- Kembo Dieuleveut, « Un simple gardien », éd. du Panthéon, 184 p., 17,90 €.
- Kendzi Myriam, « Fragments », éd. The bookedition, 77 p., 10 €.
- Kerouac Jack, « La grande traversée de l'Ouest en bus », éd. Folio, 112 p., 2 €.
- Kettler Pierre-François, « Des éléphants à Manhattan », éd. d'Avallon, ? p., 1,49 €.
- Kiska Marc, « Le chevalier, la lance et le dragon », biling., éd. Abstractions, 80 p., 9,99 €.
- Klein Philippe, « Vice », éd. Sydney Laurent, 106 p., 12,90 €.
- Kouassi Homo Adjoua Euphrasie, « Les petites histoires de Ysie. T. 1 », éd. L'Harmattan, 64 p., 10 €.
- Kouassi Homo Adjoua Euphrasie, « Les petites histoires de Ysie. T. 2 », éd. L'Harmattan, 64 p., 10 €.
- Kurzawa Frédéric, « Aux confins de l'angoisse », éd. Black Coat Press, 280 p., 22 €.
- Laerte Ambroise, « Omerta au Gombert et autres nouvelles », éd. Publishroom factory, 228 p., 15 €.
- Laferrière Dany, « L'enfant qui regarde », éd. Grasset, 64 p., 7,50 €.
- Lahmy Grégory, « Rêves de gosse », éd. Jets d'encre, 178 p., 18 €.
- Lallement Anne-Marie, « Nouvelles du monde d'avant », éd. Les impliqués, 70 p., 10,50 €.
- Lambert Michel, « Le ciel me regardait », éd. Le beau jardin, 200 p., 14 €.
- Lamiroy Éric, « Poisson d'avril ! », éd. Lamiroy, 40 p., 4 €.
- Lanaia Lucile, « Papier de chocolat », éd. The bookedition, 158 p., 30,20 €.
- Lancastre Dominique, « La confesseuse », éd. Neg mawon, 124 p., 15 €.
- Lange Danielle, « Petites nouvelles du jour », éd. Hello, 65 p., 14,90 €.
- Larson Rich, « Rêves de drones et autres entropies », trad. de l'angl., éd. Triptyque, 234 p., 26,95 €.
- Latour Guy Louis, « La fortune des Chassagnac », éd. Bookelis, 256 p., 14 €.
- Laurière Fabien, « Nouvelles énhistoriques », éd. OEnhistoires, 189 p., 18 €.
- Lavanant Didier, « Panique au Vatican et autres bonnes nouvelles », éd. Edilivre, 134 p., 14 €.
- Lavertant Pascaline, « Confinement vôte », éd. Le lys bleu, 168 p., 18,10 €.
- Le Bris Jean-Paul, « Des mets guère épais », autoéd., 116 p., 10 €.
- Le Guin Ursula K., « Les quatre vents du désir », éd. Le Béal, 448 p., 23,90 €.

## Entre 2 livraisons

- Le Guin Ursula K., « Unlocking the air », éd. ActusF, 344 p., 20,90 €.
- Le Mailloux Renaud, « Nouvelles d'ombre et de lumière et autres petits textes », éd. Édyram, 140 p., 7,90 €.
- Lecordouan, « Les cabossés », éd. Nombre 7, 218 p., 18 €.
- Lecourt Guy, « Histoires étranges », éd. Les trois colonnes, 150 p., 15 €.
- Lefé Chris, « Le grain de sable », éd. Bookless, 73 p., 5,99 €.
- Lee Bernie, « Pigeon vole », éd. BOD, 192 p., 15 €.
- Leens Luc**, « Le père que tu n'auras pas », éd. Quadrature, 129 p., 16 €.
- Lefebvre Lilian, « Tout ça m'est bien égal », éd. Lamiroy, 40 p., 4 €.
- Lefeuve Jean-Marie, « Se concentrer sur la lumière », éd. BOD, 142 p., 14 €.
- Lefèvre Jessica, « La crypte des capucins », éd. Lamiroy, 40 p., 4 €.
- Léger Alexandre, « Légendes urbaines et héros oubliés. II », éd. The bookedition, 112 p., 6,94 €.
- Légeron Karine, « Prendre lieu », éd. Leméac, 152 p., 19,95 \$C.
- Lelabousse Éric, « Un autre regard », éd. Maia, 7 p., 18 €.
- Lepère Pierre, « Le bal des absents », éd. Douro, 100 p., 16 €.
- Lhermitte Elsa, « Trois nouvelles fantastiques », éd. Édilivre, 60 p., 10,50 €.
- Ligny Jean-Marc, « Dix légendes des âges sombres », éd. L'Atalante, 240 p., 12,90 €.
- Lilas Manon, « Symphonie », éd. BOD, 230 p., 8,99 €.
- Lincé Bernard, « Z'avez pas vu Léon ? », éd. Atramenta, 646 p., 20 €.
- Liu Xixin, « L'équateur d'Einstein, nouvelles complètes, t. 1 », trad. du chinois, éd. Actes Sud, 592 p., 24,80 €.
- Livyns Frédéric, « Sutures », éd. Elxyria, 7 p., 4,99 €.
- Lohe Eugénie, « Nôlolo Bukate, Modern love », éd. Le lys bleu, 112 p., 12 €.
- Lobjoit Claude, « Quinze petites nouvelles », éd. Véronne, 112 p., 13,50 €.
- Lola Thibaud, « Petits tracas résidence Les Lilas », éd. Lamiroy, 40 p., 4 €.
- Lombardy Daniel, « À votre santé ! », éd. Le lys bleu, 152 p., 16,10 €.
- Longatte Carol, « Dans les murmures de ton silence », éd. Écho, 178 p., 17,95 €.
- Loonis Éric, « Frida et autres nouvelles », autoéd., 226 p., 15 €.
- Lord Michel, « 25 ans de nouvelles québécoises par ses meilleurs nouvelliers et nouvellières (1996-2020) », éd. de La grenouillère, 344 p., 34,95 \$C.
- Lovecraft Howard Phillips, « L'ombre immémoriale », trad. de l'angl., éd. Bragelonne, 160 p., 6,90 €.
- Lovecraft Howard Phillips, « Le festival », trad. de l'angl., éd. Bragelonne, 96 p., 12,90 €.
- Lovecraft Howard Phillips, « Les contrées du rêve », trad. de l'angl., éd. Mnemos, 290 p., 22 €.
- Lovecraft Howard Phillips, « Les montagnes hallucinées et autres récits d'exploration. T. 2 », trad. de l'angl., éd. Mnemos, 304 p., 22 €.
- Luchet Patrice, « Au funéraire », éd. L'ère des marges, 32 p., 6 €.
- Luchet Patrice, « Vivre au banc », éd. L'ère des marges, 32 p., 6 €.
- Luciani Charlotte, « Farandole », éd. The bookedition, 168 p., 9 €.
- Lunch Lydia, « V.I.T.R.I.O.L. », trad. de l'angl., éd. Au diable Vauvert, 256 p., 18 €.
- Maco Max, « Brèves en folie », éd. Maia, 7 p., 17 €.
- Maes Dominique, « Gourmandises », éd. Murmure des soirs, 211 p., 20 €.
- Magerotte Alain/Magerotte Martine, « Sémblances », éd. Les impliqués, 118 p., 14 €.
- Magnère Olivier, « Mots pour maux », éd. The bookedition, 83 p., 7,50 €.
- Maillard Camille, « Jeanne », éd. The bookedition, 124 p., 9 €.
- Maillet Andrée, « Le lendemain n'est pas sans amour », éd. BQ, 184 p., 11,95 \$C.
- Malbos Magali, « Vies multiples », éd. The bookedition, 90 p., 7,99 €.
- Malgrat Philippe, « Nouvelles et autres jeux d'écriture », éd. BOD, 56 p., 6,50 €.
- Malosse Pascal, « Sherlock Holmes et l'héritière de Lettox Castle », éd. de L'antre, 76 p., 6 €.
- Manel Laure, « La (toute) dernière fois », éd. Le livre de poche, 224 p., 7,40 €.
- Manoukian Alexandre, « Nouvelles catalanes », éd. du Net, 260 p., 16 €.
- Maréchal Fabien, « Plus personne pour aujourd'hui », éd. Le réalgar, 80 p., 11 €.
- Marin Agnès, « Portraits de famille », éd. L'Harmattan, 144 p., 15 €.
- Marko Charles, « Balade avec mon chien Nietzsche », éd. Lamiroy, 40 p., 4 €.
- Martel Violette, « Les petits mystères de Violette », éd. Les presses du Midi, 78 p., 13 €.
- Martin Agnès, « Portraits de famille », éd. L'Harmattan, 144 p., 15 €.
- Martin Christian, « Huit jours/semaine », autoéd., 58 p., 3,58 €.
- Martin Christian, « La terre promise », autoéd., 108 p., 4,82 €.
- Martin Christian, « Les aventures de Less Strade », autoéd., 102 p., 4,72 €.
- Martin Christian, « Les chroniques de p'tite tête », autoéd., 174 p., 5,91 €.
- Mary Clotilde, « Étranges nouvelles », éd. Édilivre, 94 p., 12 €.
- Massaloux Dufournaud Annie, « Portraits des uns et des autres », éd. Véronne, 148 p., 14 €.
- Masseboeuf Jean-Louis, « Ce que disent nos prénoms », éd. Véronne, 140 p., 14,50 €.
- Mathis Hector, « Langue morte », éd. Buchet Chastel, 256 p., 17,90 €.
- Maubert Jean-Michel, « Découvertes », éd. de L'abat-jour, 265 p., 10 €.
- Maupassant Guy (de), « Contes et nouvelles », éd. Hatier, 160 p., 3,30 €.
- May Michèle, « Le cordonnier de Santos », éd. Lamiroy, 40 p., 4 €.
- Meade Lillie Thomasina, « Le secret de la clé anthropométrique et autres nouvelles étranges et mystérieuses », trad. de l'angl., éd. Mi li ré mi, 312 p., 23,11 €.
- Mehl Jean, « Aux dernières nouvelles », éd. Maia, 7 p., 18 €.
- Merritt Abraham, « La femme du bois », éd. L'arbre vengeur, 78 p., 6,50 €.
- Mestron Hervé, « De l'eau dans les poumons », éd. Lamiroy, 40 p., 4 €.
- Meunier Louis, « Si haute soit la montagne », éd. Calmann Lévy, 288 p., 18,50 €.
- Mézerette Florence, « Voyage intérieur au Brésil », éd. du Panthéon, 208 p., 18,90 €.
- Michel Chantal/Schaefer Philippe, « Sirocco et alizés », éd. Orphic, 448 p., 18 €.
- Miller K. D., « Dernière heure », trad. de l'angl., éd. de La pleine lune, 340 p., 27,95 \$C.
- Miller Richard, « Séquestrés », éd. du CER, 7 p., 20 €.
- Minghetti Majorana Natacha, « Impressions », éd. BOD, 140 p., 9,90 €.
- Mitrano Bénédicte, « Loup, où es-tu ? », éd. Le lys bleu, 108 p., 11,70 €.
- Moosa Obhenguet Bexelant Cyr, « Le grand malaise », éd. L'Harmattan, 142 p., 15,50 €.
- Mohamadi Zeba, « New York parallèle », éd. L'ère de l'ours, 136 p., 10 €.
- Mollica Frédéric, « Il en est ainsi de mes nouvelles », autoéd., 325 p., 20 €.
- Monteiro Krishna, « Ce qui n'existe plus », trad. du port., éd. Le lampadaire, 104 p., 10 €.
- Moreau Martin, « L'arôme d'un instant », éd. Lamiroy, 40 p., 4 €.
- Morrow William Chambers, « Dans la pièce du fond », trad. de l'angl., éd. Finitude, 224 p., 18,50 €.
- Mortehan Jean-François, « Récits du temps menteur », éd. Dricot, 250 p., 19 €.
- Moulin Joce, « La solitude de l'électron libre », éd. The bookedition, 182 p., 9,74 €.
- Moulines Marc, « La prophétie macabre », éd. du Panthéon, 264 p., 19,90 €.
- Mucchielli Jacques, « Spam », éd. Les règles de la nuit, 272 p., 15 €.
- Mulgrew Nick, « Stations », trad. de l'angl., éd. L'instant même, 188 p., 23,95 \$C.
- Muller Jérémie, « Savoir dire merci », éd. L'Harmattan, 114 p., 13 €.
- Murakami Haruki, « Abandonner un chat », trad. du jap., éd. Belfond, 81 p., 17 €.
- Murakami Haruki, « Première personne du singulier », trad. du jap., éd. Belfond, 150 p., 21 €.
- Natalice, « Balades », éd. Nombre 7, 72 p., 10 €.
- Nathanaël, « Prisonnière », éd. Sydney Laurent, 86 p., 10,90 €.
- Neel Laurence, « Les lignes de la main », éd. Jacques Flament, 116 p., 12 €.
- Netzler Hans, « Rencontres dans un café », éd. Kubbingen Förlag, 92 p., 7,99 €.
- Neusius Roger, « Un jour j'ai rencontré... », éd. Il est Midi, 152 p., 18,99 €.
- Nève Anne-Irène, « La table n'est pas louée », éd. Lamiroy, 40 p., 4 €.
- Ngoulouf Anicet Cyrille, « Antinomiques », éd. Renaissance africaine, 84 p., 10,50 €.
- Nianthio Ndiaye Mariama, « Au nom de la femme », éd. L'Harmattan Sénégal, 84 p., 12 €.
- Nodrac Ellen B., « Je suis elle », éd. Publiwiz, 142 p., 14 €.
- Nollas Dimitris, « Dernière la vitre », trad. du grec, éd. Le miel des anges, 156 p., 12 €.
- Oates Joyce Carol, « Cardiff, près de la mer », trad. de l'angl., éd. Philippe Rey, 448 p., 23 €.
- Obione Max, « Terre promise », éd. du Horsaïn, 270 p., 14,99 €.
- Occipinti Réjane, « L'autre côté du miroir », éd. Hello, 48 p., 13,90 €.
- Onyebuchi Toch, « Dommages et intérêts », trad. de l'angl., éd. Albin Michel, 70 p., 22,90 €.
- Oulitskaïa Ludmila, « Le corps de l'âme », trad. du russe, éd. Gallimard, 208 p., 18,50 €.
- Ouloubé Nourouddine Mahamed, « Dina », éd. Cœlacanthe, 7 p., 10 €.
- Paixão Pedro, « La fiancée juive », trad. du port., éd. Les 3 colonnes, 106 p., 13,50 €.
- Pantanacce Catherine, « La sirène et autres blessures », éd. Les 3 colonnes, 56 p., 11 €.
- Panza Sancho, « Oasis », éd. Lulu, 80 p., 12,46 €.
- Papegay Lydie, « Des vies avec (parfois) de l'amour dedans. T. 1 », éd. The bookedition, 245 p., 14 €.
- Papegay Lydie, « Des vies avec (parfois) de l'amour dedans. T. 2 », éd. The bookedition, 223 p., 14 €.
- Paris Gilles N., « L'effret miroir », éd. de L'onde, 106 p., 12 €.
- Pasteau Xavier, « Premières nouvelles », autoéd., 268 p., 11 €.
- Pastre Florent, « Griffures et dissonances », éd. The bookedition, 149 p., 10 €.
- Payet Sylvie, « Des nouvelles de l'amitié », éd. Terres de l'ouest, 272 p., 15 €.
- Pedinielli Michèle, « Adoptons les gestes barrières », éd. Ours, 16 p., 2 €.
- Péters Françoise, « Le retour de Violette », éd. L'Harmattan, 146 p., 15,50 €.
- Pellerin Gilles**, « Horoscopiques », éd. L'instant même, 184 p., 22,95 \$C.
- Pelletier Jean-Jacques, « En marge de l'Apocalypse », éd. Alire, 252 p., 27,95 €.
- Penblanc Raymond, « L'éternel figurant », éd. Le réalgar, 116 p., 13 €.
- Périers (des) Bonaventure, « Les nouvelles récréations & joyeux devis », éd. BOD, 188 p., 14,53 €.
- Perrin Dominique, « Les dérogés », autoéd., 239 p., 12 €.
- Pétard Arnaud, « Les tristes individus sont de drôles de types », éd. Souffles littéraires, 126 p., 14 €.
- Petit Michel, « Nouvelles énigmatiques », éd. La Bruyère, 64 p., 14 €.
- Pézenec Jean**, « Tarte aux phrases », éd. Cactus inébranlable, 84 p., 10 €.
- Philippe Charles-Louis, « Contes du matin », éd. Manucius, 156 p., 12 €.
- Phillips Guy, « Supplique au roi Charles », éd. Spinelle, 334 p., 18 €.
- Philyaw Deesha, « La vie secrète des bigotes », trad. de l'angl., éd. Philippe Rey, 160 p., 17 €.
- Piccaminigo Robert, « Chasser les tempêtes », éd. Rhubarbe, 134 p., 15 €.
- Pluvalef Oscar, « Nouvelles érotiques », éd. The bookedition, 181 p., 10 €.
- Poe Edgar Allan, « Histoires fantastiques », trad. de l'angl., éd. Bragelonne, 320 p., 16,90 €.
- Poe Edgar Allan, « La chute de la maison Usher et autres nouvelles », trad. de l'angl., éd. Libretto, 480 p., 11,30 €.
- Poète Incorect, « Comme une reine », éd. Drakkar, 124 p., 12 €.
- Pontier Arnaud, « Monsieur Merlin », éd. Mille cent quinze, 98 p., 9 €.
- Possamai Adam M., « Amarama », éd. Black Coat Press, 258 p., 20 €.
- Poullain Céline, « Noël (en) blanc », éd. BOD, 60 p., 6 €.
- Pouyettes Jean-Claude, « La chute », éd. Librinova, 7 p., 0,49 €.
- Prévost Alain, « Adieu, bois de Boulogne », éd. La thébaïde, 246 p., 22 €.
- Prunier Gérard, « L'amour est plus dangereux que la mâchoire des crocodiles », éd. Gallimard, 176 p., 17 €.
- Pujol Guy, « Mon Ariège à cœur ou vers. T. 1 », éd. Le lys bleu, 188 p., 20 €.
- Quiniou Georges-André, « Trois coussins jaunes », éd. Atramenta, 260 p., 15 €.
- Quint Michel, « Ladies in blues », éd. du Petit écart, 60 p., 13 €.
- R. Mathilde Françoise, « Rencontres », éd. Le lys bleu, 96 p., 12 €.
- Ramadan Ridwan, « Les micronouvelles d'Angortam, 1 », autoéd., 75 p., 7,99 €.
- Ramadan Ridwan, « Les micronouvelles d'Angortam, 2 », autoéd., 69 p., 5,99 €.
- Ramadan Ridwan, « Les micronouvelles d'Angortam, 3 », autoéd., 58 p., 5,99 €.
- Raspoutine Valentin Grigorievitch, « Mauvais temps », trad. du russe, éd. Alidades, 60 p., 6 €.
- Rasson Nicolas, « L'ivresse de l'écrivain vaincu », éd. Cactus inébranlable, 120 p., 17 €.
- Reichhardt Christophe, « Sur le chemin de notre amour », éd. Lamiroy, 40 p., 4 €.
- Remord Yves, « Le foldingue au surin », éd. Lamiroy, 40 p., 4 €.
- Remy-Wilkin Philippe, « Encres littorales », éd. Lamiroy, 40 p., 4 €.
- Reste de Roca Michèle-Alex, « Récits à l'aube de la nuit », éd. Sydney Laurent, 93 p., 11,90 €.
- Revue 873, n° 141, 10 €.
- Revue AOC, n° 62, 84 p.; n° 63, 80 p., 4 €.
- Revue Bjour, n° 105, 192 p.; n° 106, 192 p., 11,90 €.
- Revue Brèves, n° 119, 160 p., 18 €.
- Revue Décapage, n° 65, 7 p., 16 €.
- Revue Encre[s], n° 10, 116 p.; n° 11, 102 p., 20 €.
- Revue Ethernal, n° 19, « De mythologia », 72 p., 8 €.
- Revue Fiction, l'imaginaire radical, n° 3, 128 p., 13,50 €.
- Revue Galaxies, n° 74; n° 75; n° 75 bis; n° 75 ter; n° 76, 192 p., 11 €.

## Numéros encore disponibles (suite et fin)

**N° 83 : Concours 2018 :** *Le chef-d'œuvre*, M. Nicolaieff ; *Le vieux Chinois*, M.-C. Quentin ; *Alors, tu vas vraiment faire ça ?*, S. Lucas ; *Départ obligatoire*, J.-P. Buchard ; *Mère*, N. Marfaing ; *Elle attendait sa déclaration*, P. Morvilliers ; *Le silence mélodieux du pinson*, G. Verdét ; *Le collier*, C. Bouguet ; *L'homme qui regardait passer les drames*, F. Schurmans ; *Le chant du ramier*, M.-C. Haguet ; *Les deux types*, S. Sbillé.

**N° 84 :** *Passer au niveau supérieur*, T. Covolo ; *J'adore Cioran*, G. Jacquemont ; *La chambre d'Agathe*, C. Delamare ; *Le verre*, V. Struxiano ; *Ça fera l'affaire*, T. Pastierik ; *Le photographe*, M. Labbé ; *Trop cheum !*, S. Croenne ; *Nina*, P. Rivet ; *Défouloir*, F. Buclon ; *Neuf secondes*, M. Obadia-Blandin ; *Laiguilleur*, J.-F. Gief.

**N° 85 : Concours 2019 :** *Le dossier K*, S. Chalandre ; *Moucharabieh*, C. Hamet ; *Rouge-à-lèèvres*, C. Vega ; *Le grand chien blanc*, P. Tournier ; *On ne s'attend jamais à la beauté pure*, M. Feugray ; *Celui qui avait un trésor*, S. Lucas ; *Bingo*, B. Fossey ; *Réunion de famille*, P. Portmann ; *Tout en haut*, M.-H. Moreau ; *La main qui a touché Pavarotti*, M. Demaurage ; *Tenir le mur*, M. Labbre ; *La chambre d'Agathe* (republ.), C. Delamare.

**N° 86 :** *Le messenger*, A. Demouzon ; *Parentèse (≠) parenthèse*, A. Estiot ; *Les grands voyageurs restent insaisissables*, S. Sanchez ; *Le train*, J.-L. André ; *Les trois barques*, T. Gallau ; *Clics et dé clics*, B. Pradal ; *Pour un pastis de trop*, J.-F. Moretti ; *Odyssée dans un appartement*, F. Benet ; *La Petite Ceinture*, M. Maillot ; *Le blockhaus*, D. Manier ; *Presque*, L. Chénrière.

**N° 88 :** *Frissons*, A. K. Levy ; *Maître de personne*, M. Idir ; *LCLB*, C. Tchero ; *La chenille dégénérée*, M. Zeugma ; *Une fille qui rêvait trop*, A. Delatte ; *L'ex-fiancée*, N. Amram ; *La méprise*, V. Caumont ; *La photo*, D. Anceny ; *Le laveur lavé*, M. Ducourtioux ; *Un jour d'été*, N. Villalba ; *Rendez-vous*, P. Brunel.

**N° 89 :** *Smashing bad fruit*, S. Champagne-Illas ; *Jusqu'à finir*, P. Catté ; *Mélancolie*, P. Crubézy ; *L'amour fou*, T. Daubrière ; *Détours*, C. Doyelle ; *Silence, on tourne*, J. Cauda ; *Perdu*, C. M. Sagny ; *Le ballon*, T. Pic ; *Nuisibles*, M. Villain Amirat ; *L'héritage*, J.-L. Gouty ; *Rose noire*, O. Liocanville.

- Revue *Gandahar*, n° 30, 152 p. ; n° 31, 166 p., 10 €.  
 Revue *Géante rouge*, n° 29, 192 p., 11 €.  
 Revue *Graminées*, n° 3, 128 p., 20 €.  
 Revue *Harfang*, n° 59, 102 p., 12 €.  
 Revue *Hurler-vent*, n° 3, 60 p., 10 €.  
 Revue *L'allume-feu*, n° 6, 10 €.  
 Revue *L'ampoule*, H-S n° 10, 92 p., 12 €.  
 Revue *L'autoroute de sable*, n° 3, 16 €.  
 Revue *La femelle du requin*, n° 55, 109 p., 12 €.  
 Revue *Le cafard hérétique*, n° 17, 140 p. ; n° HS 4, 140 p., 5 €.  
 Revue *Le chameau immortel*, n° 3, 84 p., 0 €, à télécharger.  
 Revue *Les écrits*, n° 163, 150 p., 15 €.  
 Revue *Lettres québécoises*, n° 184, 100 p., 15 €.  
 Revue *Mabius*, n° 172, 150 p., 14,95 €.  
 Revue *Nouvelle donne*, « Nouvelles à lire » : Malie Berton-Daubiné, Thomas Schweyer, Stéphane Rosière, **Philippe Crubézy**, Mimi Haddouf.  
 Revue *O.U.A.T.*, n° 1, ? p., 9 €.  
 Revue *Omphros*, n° 48.  
 Revue *Pan !*, n° 3 « Spécial SF & anticipation », 15 €.  
 Revue *Présences d'esprits*, n° 106, 52 p. ; n° 107, 56 p., 6 €.  
 Revue *Rélicale*, n° 14, 59 p. ; n° 15, 37 p. ; n° 16, 66 p., 0 €, à télécharger.  
 Revue *Revue des citoyens des lettres*, n° 17, 0 €.  
 Revue *Rue Saint-Ambré*, n° 49, 276 p., 14 €.  
 Revue *Solaris*, n° 221 ; n° 222, 162 p., 13,95 €.  
 Revue *Squeeze*, n° 24, 106 p. ; n° 25, 120 p., 0 €, à télécharger.  
 Revue *XYZ*, n° 149, 100 p., 12 €.  
 Ribet Claire, « Les bébés cortisols », éd. Le lys bleu, 144 p., 15,20 €.  
 Rigal Éric, « Entre deux », éd. Le lys bleu, 40 p., 11,70 €.  
 Rigal Éric, « Le grand air de fada au taulin de Lili », éd. Le lys bleu, 76 p., 11,70 €.  
 Riguet Jean-Louis, « Aïnsi va la vie », éd. Spinelle, 246 p., 18 €.  
 Rimbart Sylvie, « Chères seniors... attention ! », éd. Les 3 colonnes, 62 p., 11 €.  
 Rinaldo Philippe, « D'autres histoires », éd. Saint-Honoré, 166 p., 16,90 €.  
 Risgallah Georges, « Anton », éd. Le lys bleu, 64 p., 11,70 €.  
 Rogge Jean-Luc, « Dérangements inattendus », éd. BOD, 188 p., 12 €.  
 Roualland Daniel, « L'amour en trompe-l'œil », éd. Chloé des Lys, 97 p., 21,50 €.  
 Rouhaud Stéphane, « Le dernier souffle », éd. Baudelaire, 54 p., 10,50 €.  
 Rousvoal Gwendoline, « Imago », éd. Le lys bleu, 248 p., 19,80 €.  
 Rouvez François, « L'odeur aigre des menaces », éd. Lamiroy, 40 p., 4 €.  
 Russell Karen, « Le lévrier de Madame Bovary », trad. de l'angl., éd. Albin Michel, 320 p., 22,90 €.  
 Sagorin Christian, « Méprises et bagatelles », éd. Maïa, 108 p., 17 €.  
 Saint-Damat, « Toi », éd. Le lys bleu, 232 p., 19,40 €.  
 Sainte Cécile Dick, « Les dames de ma vie », éd. Ex aequo, 148 p., 13 €.  
 Saint-Lary Daniel, « En voilà des idées... », éd. Nombre 7, 212 p., 0,49 €.  
 Saki, « Le Parlement infernal, nouvelles intégrales », trad. de l'angl., éd. Noir sur blanc, 221 p., 29 €.  
**Sao Aboubakri**, « Des ténèbres à la lumière », éd. L'ère de l'ours, 80 p., 8 €.  
 Sbonick Hermann, « Quelques perturbations locales attendues en fin de journée... », éd. Lamiroy, 40 p., 4 €.  
 Scarboro Kathleen, « Esprits nomades », trad. de l'angl., éd. Owen Publishing, 160 p., 36 €.  
 Schlechter Lambert, « Wendelin et les autres », éd. L'herbe qui tremble, 82 p., 16 €.  
 Schräuwen Liliane, « L'alphabet du destin », éd. Quadrature, 146 p., 16 €.  
 Sebbar Leïla, « De l'autre côté de la mer, c'est loin », éd. Chèvre-feuille étoilée, 96 p., 9,99 €.  
 Secret Anne, « Petite plage », éd. In8, 80 p., 8,90 €.  
 Seignol Jean-François, « Le tango des ombres », éd. Aethalides, 243 p., 18 €.  
 Sénore Dominique, « Découvertes », éd. De temps à autre, 80 p., 14 €.  
 Serre Anne, « Petite table, sois mise ! », éd. Verdier, 192 p., 9 €.  
 Sheckley Robert, « Le temps des retrouvailles », trad. de l'angl., éd. Argyll, 416 p., 22,90 €.  
 Sichrad Marie, « Les péripéties d'Adèle », éd. Sydney Laurent, 89 p., 10,90 €.  
 Simon Maryse, « Louise et compagnie », éd. Librinova, 83 p., 13,90 €.  
 Simonet Marie, « Jangali Pahada », éd. du Net, 84 p., 15 €.  
 Simonin Jacky, « Partances. T. 2 », éd. Atramenta, 112 p., 13 €.  
 Sizon Marie, « Les petits personnages », éd. Arléa, 260 p., 20 €.  
 Szyper Jean-Claude, « Nouvelles du transport », éd. Bookelis, 124 p., 14 €.  
 Smokenmögler Christophe, « La noire hérésie », éd. Malo Quirvane, 48 p., 10 €.  
 Soibinet Johann, « Requiem pour une nymphante », éd. Maelström, 40 p., 3 €.  
 Sourdou (de) Pier Marx, « Les vieux. T. 1 », éd. Nombre 7, 96 p., 10 €.  
 Spector David, « 7 500 €. Pastiches politico-littéraires », éd. Wombat, 128 p., 15 €.  
 Stan Marleen, « Le théâtre des mondes », éd. Maïa, 176 p., 18 €.  
 Stevenson Robert Louis, « Nouvelles Mille et une nuits », trad. de l'angl., éd. Ararauna, 192 p., 12,99 €.  
 Streff Jean, « J'irai dans les rues sombres égorgeant vos fantômes », éd. Douro, 80 p., 16 €.  
 Taladoire Jacques, « Les contes de la solitude », éd. Le lys bleu, 208 p., 18,60 €.  
 Taquet Mélanie, « L'instinct des innocents », éd. Librinova, 60 p., 11,90 €.  
 Tarvel Brice, « Les dossiers secrets de Harry Dickson. T. 6 », éd. Malpertuis, 134 p., 12 €.  
 Taure Anna, « Nouvelles tordues », éd. The bookédition, 57 p., 4,50 €.  
 Tchekhov Anton Pavlovitch, « Au royaume des femmes et autres nouvelles », trad. du russe, éd. L'Harmattan, 168 p., 18 €.  
 Tchekhov Anton Pavlovitch, « Histoires trompeuses », trad. du russe, éd. Interférences, 94 p., 15 €.  
 Tchekhov Anton Pavlovitch, « Le moine noir », trad. du russe, éd. Ginkgo, 222 p., 10 €.  
 Tehoubak Sadegh, « Et la mer s'était déchainée », trad. du persan, éd. Sillage, 96 p., 10 €.  
**Teisson Janine**, « Les galops de Raïna », éd. Ours, 24 p., 4 €.  
 Tenoux Gilles, « Drôles de voyages en Bretagne et ailleurs », éd. Des Montagnes noires, 168 p., 14,50 €.  
 Tesson Française, « Quand les ratures sont comme des enluminures », éd. Le lys bleu, 84 p., 11,70 €.  
 Texier Claude, « Premières chutes », éd. Vent des lettres, 198 p., 15 €.  
 Thiry Pierre, « Valse froide », éd. BOD, 48 p., 8 €.  
 Thizy Laurine, « Route », éd. Pan, 16 p., 7 €.  
 Tomben Laure, « L'autre regard », autoéd., 264 p., 10,99 €.  
 Tourguéniev Ivan Sergueïevitch, « Le journal d'un homme de trop », trad. du russe, éd. Folio, 112 p., 2 €.  
 Türker-Terlemer Sevgi, « L'autre parmi les autres, nouvelles 2008-2021 », trad. du turc, éd. L'Harmattan, 172 p., 18 €.  
 Twain Mark, « Comment parvenir à tout rater », trad. de l'angl., éd. L'arbre vengeur, 156 p., 8 €.  
 Twain Mark, « Si l'Histoire m'était contée », trad. de l'angl., éd. de L'aube, 112 p., 12 €.  
 Tzaprenko Boris, « Tribulations spatiotemporelles », éd. BOD, 240 p., 16 €.  
 Uhlen Dominique, « Nouvelles décapantes », éd. Ekkrysture, 156 p., 15 €.  
 Van Dyck Agathe, « Elles, ils, eux... », éd. Nombre 7, 136 p., 14 €.  
 Vanbrugge Hélène, « Nouvelles d'un monde éphémère », éd. de L'astronomie, 160 p., 11 €.  
 Vargas Fred, « Salut et liberté », éd. Libro, 80 p., 3 €.  
 Vêhaud Myg, « Petits entrechats », éd. Thot, 350 p., 19 €.  
 Verhasselt Étienne, « Après l'éternité », éd. Le tripode, 160 p., 18 €.  
 Vernay Jean-François, « Fortresses insulaires », éd. Sans escale, 70 p., 13 €.  
 Verrot Nathalie, « La rencontre », éd. The bookédition, 85 p., 13,89 €.  
 Vesin Chérif Aïcha, « Le journal d'un sac à dos. Le retour », autoéd., 176 p., 15 €.  
 Viala Véronique Laurence, « De fil en aiguille : nouvelles régionales », éd. BOD, 108 p., 10,50 €.  
 Vialatte Michel, « Au ciel comme en terre », éd. du Net, 136 p., 15 €.  
 Villard Marc, « Raser les murs », éd. Joëlle Losfeld, 192 p., 17,50 €.  
 Viquet Alain, « Contes depuis la nuit », éd. Vêrone, 198 p., 18,50 €.  
 Virolle Philippe, « Maux de tête », éd. Saint-Honoré, 295 p., 19,90 €.  
 Voelker John D., « Itinéraire d'un pêcheur à la mouche », trad. de l'angl., éd. Gallmeister, 240 p., 9,20 €.  
 Yynnychenko Volodymyr, « Au souffle des vents, des vents furieux », trad. de l'ukr., éd. Lulu, 117 p., 20 €.  
 Wallace R. W., « Affaires en suspens, t. 1 », trad. de l'angl., éd. Varden Publishing, 153 p., 9,99 €.  
 Wargny Tania, « Femmes », éd. Les impliqués, 144 p., 15 €.  
 Watberg Jo, « Clichés d'une folie douce », éd. Mon petit éditeur, 70 p., 11 €.  
 Wembonyama Okitoisho Stanis, « Les dents de la mort », éd. Edilivre, 152 p., 15 €.  
 Wiart Judith/Houaier Frédéric, « Dures comme le bois », éd. Sous le sceau du tabellion, 211 p., 19,50 €.  
 Wilhelm Kate, « Demain le silence », trad. de l'angl., éd. Le passager clandestin, 64 p., 5 €.  
 Wilkins Freeman Mary, « Femmes indociles », trad. de l'angl., éd. Orizons, 302 p., 24 €.  
 Willie, « Incroyables histoires à tendance perchée », éd. du Panthéon, 176 p., 15,90 €.  
 Wittmann Uli, « Le crocodile blanc et autres hasards », éd. Mercure de France, 128 p., 12,80 €.  
 Witz Jocelyn, « Futur[e/s] », éd. N'co, 144 p., 12 €.  
 Ystava Erja, « Exercements », trad. du finnois, éd. Lamiroy, 40 p., 4 €.  
 Zumwald Jean-Claude, « Jours et contrejours de Victor Auboïs », éd. Mon village, 288 p., 15 €.

## BULLETIN D'ABONNEMENT ET DE COMMANDE (frais de port inclus)

NOM \_\_\_\_\_ PRÉNOM \_\_\_\_\_

ADRESSE \_\_\_\_\_

CODE POSTAL \_\_\_\_\_ VILLE \_\_\_\_\_

PAYS \_\_\_\_\_ E-MAIL \_\_\_\_\_

**L'abonnement (4 numéros) : 34 € (France) 38 € (dom-rom) 43 € (autres pays)**

Je m'abonne à partir du numéro 91 pour les numéros 91 à 94

Je commande le n° 90 (prix de vente à l'unité) 10 € (France) ; 12 € (dom-rom) ; 14 € (autres pays)

Je commande un ou plusieurs anciens numéros (1 n° : 5 € [France] ; 6 € [dom-rom] ; 8 € [autres pays] ;

2 n°s : 8 € ; 10 € ; 12 € ; 3 n°s : 10 € ; 14 € ; 16 €)

**Numéros disponibles** : 16-17, 25-26, 28, 44, 47, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 59, 60, 63, 64, 65, 66, 67, 71, 72, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 83, 84, 85, 86, 88 (1 n° : 5 € [France] ; 6 € [dom-rom] ; 8 € [autres pays] ; et 69, 81, 82, 89 (numéros vendus 10 € [France] ; 12 € [dom-rom] ; 14 € [autres pays]).

Numéro(s) commandé(s) : \_\_\_\_\_

Envoyez ce bon avec le règlement à **L'encrier renversé, 25, chemin de l'Arnac, 81100 Castres (France)**

**Contact : encriernouvelles@gmail.com**

Bulletin à photocopier

## Liste des 610 participants

### au 33<sup>e</sup> concours de nouvelles de *L'encrier renversé*/Ville de Castres

Abgergel Odile (92), Abi-Assal Christy (É.A.U.), Achin Jennifer (34), Adam Céline (Belg.), Adam Laurent (11), Agbodji Cosme (Belg.), Agneeswaran Vijayan (Inde), Ahanda Marlène (75), Aidane Carole (Israël), Ait Said Anael (É.A.U.), Alayrac Maryse (82), Albert Pauline (34), Albertat Béatrice (75), Ali Amir (976), Allart Pierre (30), Amram Nicole (75), Anathos (23), Andriantsimahavandy Mino (Madag.), Aouar Abdelkader (Alg.), Arbioli Nelly (30), Arduise Patrick (77), Arhant Guillaume (75), Artus Marie-Léa (31), Artus Natalie (76), Aubrée (82), Auclair Patrick (31), Audras Frédéric (94), Augendre Daniel (83), Authier Lydie (30), Aylotte Jeanne (13), Bacart Aude (Belg.), Badara Seck Alioune (Sénég.), Baille Sylvie (988), Bahihaut Robin (38), Baland Danielle (17), Bardou Brigitte (74), Barré-Gaillard Lise (41), Barrey Stéphanie (78), Barrié Nathalie (47), Barth F. (92), Barzasi Stéphanie (75), Bas Daniel (69), Bayer Laurent (Belg.), Baynat Fabienne (46), Béghin Marlène (75), Belfadel Tawfiq (Alg.), Bellino Jacqueline (06), Bénêteau Julien (54), Bergougnot Karine (33), Bernard Mathieu (37), Bernard Sébastien (79), Bernay Georges (69), Berti Sarah (Belg.), Besancenot Aurélien (90), Bezault Noëlie (Can.), Bidois Françoise (85), Bilger Muriel (Madag.), Bitaine de la Fuente Marie-Thérèse (Esp.), Biteau Laurent (49), Blanc-Talon Jacques (91), Blot Christine (68), Boissard Jules (49), Boltz Bernard (06), Bonnard Jany (04), Bonnot-Bangui Lucienne (89), Bontoux Martine (13), Bordin Guy (Belg.), Bouabdallah Ibrahim (É.A.U.), Bouchet Bernard (74), Bouchet Catherine (Ital.), Boucly Jean-François (92), Bouqsim Omar (49), Bourdon Marie-Jeanne (75), Bousquet Bernard (24), Bouton Guy (42), Boutrin Théodore Harry (60), Bregeon Anne (44), Brézéphin Lise (95), Brière Annick (78), Brout Valérie (64), Brun Joseph (93), Buclon François (01), Bugnet-Salles Rémi (94), Buin Marie (27), Cadars Joséphine (12), Cadez Fabien (Suisse), Camps Isabelle (25), Canal Tiphaine (75), Candaes Marie-Hélène (59), Candillier Paulot (31), Cannamela Simon (03), Cannizzaro Danilo (Ital.), Caporal Roger (75), Caralp Jean-Pierre (09), Carles Caroline (66), Caro Denise (92), Caron Louise (30), Caron Michel (30), Carré Joris (65), Casier Pierre (72), Cassel Jean-Christophe (67), Cassignol-Ojeda Aurélie (31), Castaner Alyssa (17), Catalina (47), Catté Philippe (91), Cauda Jacques (75), Caujolle Joëlle (31), Cernega Couturier Cristina (92), Chabanelle Anne (77), Chabirand Christoph (974), Chabot Céline (62), Chambrot Ève (54), Champagne-Ilas Sandra (59), Chapuzet Arlette (31), Charaudeau Isabelle (75), Charbit Anne-Sophie (54), Chardigny Léa (33), Charif Aiyā (É.A.U.), Chelini Anastasia (R.-U.), Chichet Victoire (66), Chollet François (31), Chouteau Guillaume (86), Christinaz Gilbert (Suisse), Chun Sophie (95), Clément Juliette (51), Clerteau Virginie (44), Cock Thomas (Port.), Colmon Frédéric (06), Colo Catherine (94), Combelles Isabelle (16), Combelles Marie (81), Congiu Corine Sylvia (91), Conrad Valérie (34), Contel Raphaël (Suisse), Corman Xavier (75), Cornet Claire (91), Cornet Dominique (80), Cossin Martine (77), Coste Alicia (62), Coste Antoine (39), Costini Jean-Marc (06), Côté Laurier (Can.), Coterot Mathieu (59), Cottet Pascal (77), Couallier Fanny (38), Courtin Jacques (49), Croenne Stéphane (59), Crubézy Philippe (93), Cuvilliez Jean-Marie (59), Daniels Éléa (01), Dardenne Albert (Belg.), Darmon Jessica (33), De Meerleer Patrick (31), De Potter Gabriel (Belg.), De Souza Lobo Inacia Fend (É.A.U.), De Wit Emmanuel (Belg.), Debruxelles Monique (93), Decorte Camille (60), Dehecq Nathanaël Charles Daniel (77), Dejaegere Rémi (59), Dejour-Chobodická Louise (44), Delaup Deguin Léa (69), Delebecque Ranjitha (81), Delhotal Alain (54), Delpech Didier (83), Delplancq Gersende (62), Delsaut Christelle (01), Denance Pascale (44), Derley Marie (Belg.), Desbois Marie (75), Desbrugères Didier (35), Descamps Adèle (59), Descosy Michèle (31), Desforgues Jean-Baptiste (31), Deslangue Julien (Can.), Deslignères Sharon (75), Di Maria Philippe (95), Diallo Dalanda Eden (Sénégal), Divry Cyrille (16), Donetti Marie-Anne (77), Dormois Jean-François (34), Dos Santos Davim Damien (77), Doyelle Christelle (93), Dron Sophie (36), Dubasqui Gabrielle (11), Dubois Alain (41), Ducourtieux Léa (30), Ducourtieux Mélodie (29), Dujon Brigitte (13), Dulieu Paul G. (Belg.), Dullin Sandra (69), Dumonceau Vincent (78), Dupuy Roxane (R.-U.), Duquesne Camille (974), Durovray Bertrand (74), Dussault Andrée-Marie (Suisse), Duvernois François (69), Ébrard Quentin (94), Eggenschwiler Angélique (Suisse), El Gares Mounir (78), El Houssainy El Sherif Fatma (É.A.U.), El Jaouhari Ghizlane (69), Eloy Josiane (34), Eshuis Viola (44), Exbrayat Williams (31), Famille Marcel (37), Faurax Sylvain (75), Favot Françoise (91), Fayache Myriam (46), Fayet Bénédicte (89), Féat André (45), Féat Hervé (974), Feldman Nicole (37), Felix Santiago Kelly (71), Fertin Éléonore (59), Feugray Mickaël (76), Feydor Anna (78), Flausch Anouk (Belg.), Forzy Adrien (31), Fossi Tina-Line (95), Fouquenelle Isabelle (59), Fragale Mickaël (57), François Christelle (92), François Magali (83), Franer Jenck (x 2) (33), French Hanaëlle (Belg.), Frosine (95), Fuster Julie (69), Fuzzart Barnett (82), G. Sacha (49), G. (89), Gabarra Pierre (31), Galinard Pierre (45), Garcia Lin (92), Garcia Sylvie (38), Garcia Yvette (972), Gardères Gilles (40), Gardois Ludo (34), Garmirian Éric (75), Garriguet Sarah (12), Gaudin Jeanne (75), Gaujard Anne-France (81), Gautier Brice (69), Gaydon Bertrand (75), Gayraud Christian (81), Geinzo Chloé (Suisse), Gélinas Marie-Hélène (Can.), George Marie-Claire (Belg.), Gérard Marc (08), Gerber-Claret Michèle (92), Geronimi Sandy (81), Ghafary Léa-Maria (É.A.U.), Gilles Yann (30), Ginoux Bruno (20), Girard Jacques-Bernard (26), Giraudot Isabelle (29), Gloinec Brendan (34), Godbille Violette (59), Godfroid Olivier (Belg.), Goeller Roland (33), Gognet Sandrine (76), Gonzales-Rebiscoul Éthane (69), Gotthold Didier (93), Gottin Katia (75), Goudet Michel (94), Gourdon Rémy (44), Gouty Jean-Louis (79), Gouze Philippe (31), Gragé Jean (91), Graillat Laurie (01), Grange Christian (78), Grasset Guilaine (38), Grati Anas (É.A.U.), Gravoil Vincent (72), Greif Chantal (78), Grolez Teuna Hans (Polyn. fr.), Guemriche Salah (44), Guériteau Clotilde (75), Guidicelli Manuel (13), Guilcher Rozenn (13), Guillaume Céline (971), Guillou-Pinois Catherine (78), Gutiez Paul (19), Guyr (de) Cal (Suisse), Habrias Michel (29), Hadir Riadh (Alg.), Halimi Anaïs (78), Hannah (44), Hansen-Love Igor (92), Hardy Jean-Philippe (34), Haslé Stéphane (39), Hayane Myriam (30), Heid Rémy (50), Heitz Françoise (59), Hélage Diane (75), Herlequin Dominique (10), Heros Mireille (77), Herrera Benjamin (12), Hervé Alexandra (30), Higway Stone (74), Hiver Jacqueline (08), Hoareau Née (974), Hugo Alice (30), Hureaux Guillaume (51), Huriez Xavier (35), Issartier Jean-Christophe (78), Jacquet Janine (90), Jakob Magali (54), Jallade Marie-Françoise (69), Jallot Pierrick (80), Jansen Jean-Pierre (Belg.), Jayden Ashley (72), Jean-Maryve (45), Jeanneau Claire (64), Jeannelle Théo (06), Jobert Martin (59), Jonin Renée-Lise (25), Jovilliers (de) Denys (55), Jung Maéva (69), Junius Élise (Belg.), Kaïdi Rosemary (42), Karen Anne (37), Karsenty Paul (78), Kathelyn Dina (Belg.), Kauj Marie-Jeanne (R.D.C.), Keng-Peralta Gabrielle (75), Khadraoui Imen (13), Kim David Hoon (USA), Kleine-Weischede Thomas (33), Konieczny Rodolphe (69), La Chatte machine (x 2) (Belg.), La Mille Reïna (Mex.), Labbre-Cayla Michèle (33), Laborde Christian (64), Lachet Lise (12), Laclaire Didier (84), Lacour Guy (33), Lagner Prune (71), Lagrois Jacques (82), Laigle Yohan (69), Laly Hélène (77), Lambert-Rosillon Christine (Suisse), Lambolez Fanny (11), Lamic Catherine (46), Lamoureux Simon (51), Lamy Christine (14), Lamy Laura (94), Larnes (de) Nicol (39), Larrui Christine (82), Lassus Mona (33), Launet Édouard (50), Laurent Fanny (71), Laruruol Hélène (92), Lautier Paul (78), Laval Marie (33), Lavergne Chantal (24), Laville Naïma (38), Laville-Dereau Colette (54), Layeux Audren (Esp.), Le Bourg Morgan (É.A.U.), Le Doeuff Loïc (40), Le Jeloux Er (78), Le Meur Yannick (40), Léa Floriane (83), Lechermeier Yves (94), Leçq Béatrice (38), Leduc Oriane (42), Leens Luc (Belg.), Léon Corinne (92), Léopagnol Pierre (31), Leroy Annie (77), Lesbros Aurélie (66), Lescroart Justine (63), Leterrier Pierre (36), Levina Alina (12), Levy Annie K. (91), Lhopiteau Caroline (75), Lhost Céline (Belg.), Libereprey Alain (Ital.), Lida Soledad (93), Liégard Véronique (75), Likiernik Anton (81), Limet Marie (Belg.), Lin Camille (75), Liocanville Onora (71), Loizeau Pierre (03), Lopreno Dario (Suisse), Lucas Gilles (75), Ludsor Nicaise (78), Lulin Sylvia (75), Machet Béatrice (83), Machorowski Marthe (75), Madera Anthony (63), Mahé Jean-Pierre (34), Makouf Bilal (75), Mancini Léodie (Suisse), Manoussis Pierrette (64), Marachian Christophe (07), Marchet Lucie (38), Margarita Serge (Ital.), Marie Gilles (67), Marini Alice (06), Marsigny Bernard (42), Marson Xavier (59), Martin Fabrice (Suisse), Martin Hervé (78), Martin Jean-Pascal (22), Martin Pierre-André (14), Martins Laura (19), Maseglia Cassandra (06), Mboussa Solène (95), Mena Mallory (75), Mens Sébastien (31), Mendez Sarita (31), Mercier-Garrigou Isabelle (46), Meredith John (75), Merlin Jean-Robin (75), Meslé Philippe (53), Meton Gabrielle (92), Meyrignac Paco (76), Mialocq Nadine (31), Michel Brigitte Marie (34), Miller Maud (72), Montmory Laura (75), Morcet Martin (81), Moreau Clothilde (37), Moreau Marie-Hélène (75), Morel Hortense (75), Morgane (x 2) (88), Morin Valérie (33), Morinais Alain (94), Morineau Mireille (75), Morro Jean-Paul (81), Mothes Mathilde (64), Moulin Nicolas (Belg.), Moussi Florian (33), Moutin Christine (26), Mrozek Anna (77), Murru Joëlle (83), Nahassia Malik (93), Neosa (84), Nirel Pascale (Suisse), Nkodo Assengue Tina Mary-Joseph (All.), Noël Alain (75), Nou Florine (11), Okada Nina (75), Oliveira Cécile (31), Olivier Fañch (29), Orban Michèle (Belg.), Oudard Robelo Joëlle (Suisse), Pacory Fabienne (94), Palermi Thomas (Can.), Palla Ferrante (Thaï.), Palteni Nina (72), Parodi Alain (07), Pasquier Vaucelle Christiane (78), Pays Jean-Paul (37), Peinaud Fanny (92), Pelbois Laure (75), Pellegatti João Vitor (Brés.), Penot Thibaut (92), Pereira Pauline (66), Perlmutter Franck (91), Peron Maléna (94), Petit Pierre (43), Petrikova Laurie (37), Philippon Florian (69), Piana Anthony (31), Pic Titelott (64), Pierre Patrick (All.), Pinard Sarah (75), Pinardon Mathieu (All.), Pin-Simonet Jérôme (76), Piquet Léna (87), Pisetta Jean-Pierre (Belg.), Poinot Emmanuel (Can.), Poirier Fleur (87), Pons Elisabeth (40), Pontoire Michel (49), Poppet Jaезy (38), Pouget Diégo (32), Pouliquen Juliette (69), Poumeau José (24), Pourtalet Jean-Jacques (60), Privas Pascale (81), Prot Valérie (36), Prouzet Catherine (13), Provots Laure (16), Puech Tatiana (75), Puren Tanguy (56), Quentin Marie-Christine (61), Quesnay Irène (15), Quesson Emmanuel (13), Quézin Anne (34), Ragot Agathe (92), Rambour-Guinot Juliette (16), Rambour-Guinot Laura (16), Raturat Marc (31), Rederon Michel (30), Reid Ella (971), Renaud Alain-Norbert (81), Reynaud Sylvie (35), Rimlinger Sylvie (974), Rivière Irène (44), Robert Jacques (92), Robichon Jean-Yves (85), Roch Cécile (75), Rochette Hélène (11), Rocton Benjamin (14), Rodriguez Emma (34), Rosenberg Sandrine (92), Rousseau Baptiste (33), Rousseau Cécile (94), Roussel Juliane (34), Ruiz Henri-Pierre (28), Sabir Hicham (Pays-Bas), Sagny Christelle Marie (976), Saint-Christophe Emmanuel (33), Sala Michel (92), Salles Brigitte (64), Salvia-Courville Marie-France (93), Sanchez Martine (13), Sanchez Sébastien (64), Saout Aurélie (29), Sarfati Julie (75), Saulière Caroline (81), Saulnier Annie (51), Schabia Emir (Ital.), Schricke Baptiste (31), Scrima Zora (Suisse), Ségala Marie (31), Senechal Kate (57), Serrier Philippe (75), Serve Stéphanie (17), Sète (de) Anne (34), Seugmat Jean-Pascal (74), Sibourg Éléonore (38), Simon Chris (USA), Simon Nola (86), Simonsen Michèle (Dan.), Solet Diane (92), Sombrun-Tesnière Martine (24), Sorel Claude (17), Soret Nina (31), Soubieux Denis (37), Soum Olivia (31), Sutter Julie (78), Szotyori Richard (Suisse), Szymonowski Henri (87), Tabuteau Jean-Pierre (91), Tachet Marie-Pierre (Lux.), Taveron Matthias (18), Teisson Janine (34), Termacac Tatiana (67), Terret Françoise (39), Terrisse Marc (94), Testa Marie-Françoise (76), Texier Claude (85), Théobald Pierre (94), Thiébaud Julie (R.-U.), Thiéry Béatrice (Suisse), Tholozan Emma (75), Thurin Marjorie (77), Toche Michel (83), Todeschini Marie-Laure (69), Topin Catherine (83), Torchio Joséphine (É.A.U.), Torre (de la) Valérie (33), Tournier Pierrette (38), Tousaint Gisèle (Belg.), Tran Dominique (94), Tréguier Stéphanie (53), Trévin William (78), Trividic Nadine (75), Trunfio Félix (73), Tuhoë Tepunaariki (Polyn. fr.), Uguen Patrick (78), Valkanap (Suisse), Valmont Claudine (84), Van der Borcht Margarita (78), Vandel Élise (31), Van-Greg Françoise (83), Vanlan Bruno (60), Vannier Maryse (92), Vanssay (de) Guy (72), Varin Marina (65), Vayrac Jules (32), Veillon Louis-Marie (85), Verbeke Violette (É.A.U.), Verrillaud Béatrix (26), Vidal Philippe (31), Vielle Jean-François (35), Vievre Claude (78), Vignot Jean-Marie (77), Vigroux Marlène (13), Villain Amirat Margaux (92), Villalba Nathalie (18), Villemin Stéphanie (88), Vinot Alexandre (67), Vitry Marion (Suisse), Vivent Sylvie (34), Vivette 54 (54), Wainstein Laura (85), Ward Tuana (Suisse), Westphal Marie (68), Willett Justin (30), Williams Nathalie (66).

# PRIX DE LA NOUVELLE DE LA VILLE DE CASTRES/ L'ENCRIER RENVERSÉ

## PODIUMS 1989-2021

- Prix de l'Académie du Trèfle 1989** : n<sup>bre</sup> de part. : (157) ; 1<sup>er</sup> : **Antoine Chalvin** (« L'archipel », *L'ER* n° 7), 2<sup>e</sup> : **Jean-Luc Coudray** (« Séjour chez les Pygmées »), 3<sup>e</sup> : **Jean-Claude Lecat** (« L'amour de l'art »).
- I<sup>er</sup> Prix de la Ville de Castres 1989** (« Folie ô folies ») (121) **Claude Ecken** (« En sa tour Annabelle », *L'ER* n° HS), **Hubert Ben Kemoun** (« Requiem »), **Jean-Claude Lecat** (« Démonologie automatique »).
- II<sup>e</sup> Prix 1990** (245) **Laurent Fétis** (« En bas pour le comte », *L'ER* n° 12), **Lorenzo Soccavo** (« Le pamphlétaire »), **René-Pascal Baudey** (« Lettres à Pauline »).
- III<sup>e</sup> Prix 1991** (318) **Guy Lebon** (« L'enfant prodige », *L'ER* n° 15), **Marie-Martine Martin** (« Les fourmis »), **Hélène Mas** (« Mon mari »).
- IV<sup>e</sup> Prix 1992** (330) **Florence Bouhier** (« Les naufragés », *L'ER* n° 18), **Dominique Renaud** (« Le joueur d'échecs »), **Jacques Boireau** (« Entre deux trains »).
- V<sup>e</sup> Prix 1993** (606) **Michel Burlot** (« Raspoutitsa », *L'ER* n° 22), **Michel Cals** (« Loin des sirènes »), **Philippe Biget** (« Le 51<sup>e</sup> mot »).
- VI<sup>e</sup> Prix 1994** (697) **Diane Durga** (« L'argent du diable », *L'ER* n° 25-26), **Louis Reynes** (« La dernière grille »), **Joëlle Wintrebert** (« L'été des martinets »).
- VII<sup>e</sup> Prix 1995** (450) **Emmanuel Ménard** (« Confiance pour confiance », *L'ER* n° 29-30), **Serge Marland** (« L'effet Baladouf »), **Marianne Ghirardi** (« Dans le bleu »).
- VIII<sup>e</sup> Prix 1996** (411) **Jean-Marc Rueda** (« Le sherpa ébahi », *L'ER* n° 32-33), **Jean-Michel Blatrier** (« Règlement de conte de Noël »), **Gwénaëlle Gobé** (« Drack »).
- IX<sup>e</sup> Prix 1997** (300) **Jean-Claude Chabel** (« Marine », *L'ER* n° 36-37), **Jean-Marcel Dubos** (« La célibacchante »), **Marie-Anne Labail** (« Un mot beau »).
- X<sup>e</sup> Prix 1998** (211) **Gérard Bastide** (« L'en allée de Jérusalem », *L'ER* n° 39-40), **Michel Abax** (« L'an Milles »), **Monique Chavanne** (« L'heure du soleil »).
- XI<sup>e</sup> Prix 1999** (257) **Patricia Chauvin-Glonneau** (« L'œil du témoin », *L'ER* n° 42-43), **Gérard Delbet** (« L'autobus »), **Henri Gumbeau** (« Deus ex machina »).
- XII<sup>e</sup> Prix 2000** (131) **Françoise Provini-Sigoillot** (« Mamé Tambouille », *L'ER* n° 45-46), **Marie-Odile Strey** (« Foison »), **Lise Martin** (« L'homme coing »).
- XIII<sup>e</sup> Prix 2001** (211) **Mireille Félix** (« Écrit sur le sable », *L'ER* n° 48), ex aequo : **Claudine Chanard** (« Anaïs »), **Danièle Grondein** (« À l'envers à l'endroit »).
- XIV<sup>e</sup> Prix 2002** (127) **Frédérique Martin** (« À titre posthume », *L'ER* n° 50), **David Coulon** (« Thanatothérapie »), **Patrick Janjaud** (« Petites annonces »).
- XV<sup>e</sup> Prix 2003** (182) **Chantal Célotti** (« Au bord de la mer », *L'ER* n° 51), **Gilles Mangard** (« Poésie orientale »), **Pierre Giraud** (« Cheikh Ahmed »).
- XVI<sup>e</sup> Prix 2004** (131) **Georges Flipo** (« L'exposition Vuillard », *L'ER* n° 54), ex aequo : **Éric Fouassier** (« Bienvenue »), **Jean-Louis Layrac** (« J'ai rêvé Maria »).
- XVII<sup>e</sup> Prix 2005** (148) **Magali Duru** (« La clôture », *L'ER* n° 56), **André Fanet** (« L'effet Fred »), **Éric Fouassier** (« Zapping »).
- XVIII<sup>e</sup> Prix 2006** (223) **Patrick Larriveau** (« Les alizés », *L'ER* n° 58), **Pascale Corde-Fayolle** (« Le conteur »), **Guylaine de Fenoyl** (« Traversée solitaire »).
- XIX<sup>e</sup> Prix 2007** (385) **Martine Poitevin** (« L'effraie », *L'ER* n° 59), ex aequo : **Francine Bibian** (« La reconnaissance du ventre »), **Sylvette Heurtel** (« Savoir finir »).
- XX<sup>e</sup> Prix 2008** (340) **Julie Matignon** (« Le guéridon Napoléon III d'Émilienne de Saint-Éloi », *L'ER* n° 61), **Annick Demouzon** (« La boîte »), **Patrick Ledent** (« Le peintre d'Ostende »).
- XXI<sup>e</sup> Prix 2009** (507) **Lodewijk Allaert** (« La voie est libre », *L'ER* n° 62), **Sarah Berti** (« Galère et compagnie »), **Bernadette Alègre** (« Le cadeau de la sirène »).
- XXII<sup>e</sup> Prix 2010** (696) **Élisabeth Potdevin-Marin** (« La mémoire du vent », *L'ER* n° 63), **Dominique Chappey** (« Intimes convictions »), **Élisabeth Pacchiano** (« Des promesses, du vent »).
- XXIII<sup>e</sup> Prix 2011** (395) **Anne Vocanson** (« Le trésor des Leoni », *L'ER* n° 65), **Christian Jacques** (« Tacet »), **Sabine Aussenac** (« Le rossignol et la burqa »).
- XXIV<sup>e</sup> Prix 2012** (373) **Catherine Béchaux** (« Dernier voyage », *L'ER* n° 67), **Laurine Roux** (« Les cuisines indiennes »), **Emmanuèle Lagrange** (« Insomnie »).
- XXV<sup>e</sup> Prix 2013** (501) **Annick Demouzon** (« La Ficelle », *L'ER* n° 70), **Tania Shebabo-Cohen** (« Les gouttes d'eau »), **Laurine Roux** (« Longue est la nuit »).
- XXVI<sup>e</sup> Prix 2014** (417) **Wernicke** (« Le sud », *L'ER* n° 73), **Laurence Marconi** (« Sans filet »), **Florian Morin** (« Derrière la fenêtre »).
- XXVII<sup>e</sup> Prix 2015** (245) **Thierry Covolo** (« Dernière illusion », *L'ER* n° 75), **Arnaud Modat** (« La vilaine propagande des vendeurs de croisières »), **Marie Pontacq** (« Entre deux fêtes »).
- XXVIII<sup>e</sup> Prix 2016** (449) **Pierre Denizet** (« Salinger envolé », *L'ER* n° 78), **François Salmon** (« Des amours »), **Gérard Delbet** (« Lucien »).
- XXIX<sup>e</sup> Prix 2017** (430) **Virginie Mouligneaux** (« Un trou dans la mémoire », *L'ER* n° 80), **Marc Nicolaieff** (« Les trois coupables »).
- XXX<sup>e</sup> Prix 2018** (524) **Marc Nicolaieff** (« Le chef-d'œuvre », *L'ER* n° 83), **Marie-Christine Quentin** (« Le vieux Chinois »).
- XXXI<sup>e</sup> Prix 2019** (485) **Sophie Chalandre** (« Le dossier K », *L'ER* n° 85), **Camille Hamet** (« Moucharabieh »).
- XXXII<sup>e</sup> Prix 2020** (574) **Chantal Galichet** (« La part de l'ombre », *L'ER* n° 87), **Patrick Janjaud** (« Les perdants »).
- XXXIII<sup>e</sup> Prix 2021** (610) **Brice Gautier** (« L'homme sans prénom », *L'ER* n° 90), **Jean-Yves Robichon** (« La naissance d'Ulysse »).

## De A à Z

*L'encrier renversé a ouvert ses colonnes à :*

Michel Abax, Frédéric Abon, Josette Abondio-Desclercs, Françoise Adam de Villiers, Bernadette Alègre, Line Alexandre, Serge Algara, Lodewijk Allaert, Gérard Ambroise, Nicole Amram, Dominique Anceny, Jean-Louis André, Anne Andrei, Jean-Charles Angrand, Émilie Ansciaux, Gillian Arnoux, Gilles Ascaride, Isabelle Ascencio, Sedley Richard Assonne, Isabel Asúnsolo, Nassur Attoumani, Julie Auberti, Sylvie Aubriot, Cyrille Audebert, Guy Aurel, François Aussanaire, Dominique Aussenac, Sabine Aussenac, Véronique Auzoux, Michel Avocegamou, Gérard Avril, Abdou Baco, Gilles Bailly, Ella Balaert, Jean-Pierre Baratte, Geneviève Baraud, Jean-Noël Bardy, Véronique Baret, Christiane Baroche, Agnès Barthelet, Christiane Bastard-Gruel, Gérard Bastide, Anne Batiot, René-Pascal Baudey, Matthieu Baumier, Bernard Baune, Pierre Béarn, Jean-François Beauchemin, Catherine Béchaux, David Bélanger, Simone Bellière, Lyse Bellion, François Benet, Philippe Benhamou, Hubert Ben Kemoun, Jacques Bens, Bertrand Bergeron, Georges Bernay, Philippe Bertels, Sarah Berti, Jeanne-Marie Bertrand, Jean-François Bianco, Francine Bibian, Philippe Biget, Alexandra Bisson, Claire Blanchard-Thomasset, Jean-Michel Blatrier, Philippe Blatrier, Raphaëlle Blomberg, Jodi Bobal, Carole Boda, Jean Bodin-Millançay, Sophie Boichat-Lora, Désirée Boillot, Jacques Boireau, Ève Boismartel, Yann Boissière, Florence Boivin, Rémy Bombay, Claire Bonne, Lucienne Bonnot-Bangui, Christine Borie, Jean Botrel, Bernard Boucher, François Bouchet, François Bouchut, Catherine Bouguet, Florence Bouhier, Claude Bouhot, Daniel Boulanger, Sandrine Bourguignon, Amélie Bousquet, Sabine Boyer, Maryelle Boylaud-Pottier, Raymond Bozier, Philippe Braz, Magalie Brémaud, Simon Brest, Pascale Brice, Denis Bright, André Briotet, Emmanuel Broc, Joëlle Brochard, Philippe Brondeur, Jean-Yves Broudic, Patricia Brunel, Serge Brussolo, Jean-Paul Buchard, François Buclon, Philippe Buffel, Philippe Bugeau, Despina Buonavista, Michel Burlot, Armand Cabasson, Yves Cabon, Henri Cachau, Sonia Cadet, Cécile Caitucoli, Jean Calbrix, Michel Cals, Mireille Camboulives, Bernard Campiche, Claude Canal, Richard Canal, Paulot Candillier, Françoise Carayol, Jacey Carina, Christian Carpentier, Emmanuelle Cart-Tanneur, Philippe Catté, Jacques Cauda, Vincent Caumont, Alexandrine Cauquil, Philippe Cayeux, Chantal Céloti, Christel Cerruti, Jean-Claude Chabel, Sophie Chalandre-Saint-Martin, Antoine Chalvin, Béatrice Chamayou, Nicole Chamboissier, Marie-Charlotte Chamoux, Sandra Champagne-Ilas, Claude de Champs, Claudine Chanard, Gérard Chaplais, Dominique Chappey, Jean Chatard, Georges-Olivier Châteaureynaud, Guy Chaty, Yohan Chaudurier, Patricia Chauvin-Glonneau, Monique Chavanne, Laura Chénrière, Cheps, Marie Chotek, Pierre Claudé, Corinne Clément, Serge de Closets, Ronan Cognet, Simone Collet, Frédéric Collomb-Muret, Lise Combe, Christian Congiu, Pascale Corde-Fayolle, Christian Cottard, Pierre Couailler, Audrey Coubères, Jean-Luc Coudray, David Coulon, Gilles Coupet, Étienne Courty, Bruno Couturier, Thierry Covolo, Claudine Créac'h, Stéphane Croenne, Philippe Crubézy, Dane Cuypers, Louis-Philippe Dalember, Anne-Marie Dallais, Anne Dandurand, Albert Dardenne, Thierry Daurège, Blaise Daures, Louise Debrakel, Catherine Debras, Albert Dégardin, Bruno Dehaye, Catherine Delamare, Daniel Delatour, Annie Delatte, Olivier Delau, Gérard Delbet, Jean-Pierre Delebecq, Maximilien Delefosse, Jacques Deloge, Marc Delon, Daniel Delort, Martine Delort, Axel Demain, Michel Demaurage, Christel Demier, Alain Demouzon, Annick Demouzon, Anne Deniau, Pierre Denizet, Patrick Denys, Serge Denys, Denis Dercourt, Camille Deslauriers, Pascal Dessaint, Jean-Baptiste Destremou, Alain Dhotel, Marion Dinse, Thierry Di Rollo, Nassuf Djailani, Sadoum Djedouboum, Laurent Dol-Cauwet, Martine Dorra, Christine Doucet, Christelle Doyelle, Sylvie Dubin, Jean-Marcel Dubos, Jacques Dumas, Mélodie Ducourtieux, Pierre Ducrozet, Nicole Dufay, Louise Dufour, Michel Dufour, Vincent Duhamel, Paul Dulieu, Sandra Dullin, Éric Dulorier, Vincent Dugal, Laurent Dumortier, Patrick Dupuis, Marie-Jo Duranton, Françoise Duret, Diane Durga, Magali Duru, Patricia Duthion, Bruno Duval, Claude Ecken, Jean Effer, Pierre Efratas, Alain Emery, Angélique Escande, Alexandra Estiot, Franck Evrard, Frédéric Fabre, Isabelle Fabre, Pierre Fallais, André Fanet, Françoise Favretto, Hervé Féat, Oluren Fekre, Mireille Félix, Guylaine de Fenoy, Albert Ferlin, Patricia Ferlin, Paulette Ferlin, Suzanne Fery-Forgues, Laurent Fétis, Mickaël Feugray, Muriel Fèvre, Pierrette Flutiaux, Georges Flipo, Stéphane Fontaine, Éric Forestier, Bénédicte Fossey, Éric Fouassier, Luc-Michel Fouassier, Marie-Cécile Fourès, Laure Fraysse, Claude Frigara, Pierre Gabriel, Frédéric Gaillard, Noé Gaillard, Chantal Galichet, Tony Gallau, Xavier Gardette, Tesha Garisaki, Éric Garmirian, Franck Garot, Catherine Garry, Thierry Gatinet, Florence Gaudin, Jean-Paul Gavard-Perret, Christian Gayraud, Francis Gazanhes, Mary Gély, Monique Gendraud, Martine Gengoux, Serena Gentilhomme, Bertrand Genzel, Jean-Marc Géromin, Marianne Ghirardi, J.-B. Ghudel, Alain-Claude Gicquel, J.-F. Gief, André Ginabat, Céline Gineste, Charlotte Gingras, Pierre Giraud, Christine Gire, Éric Giuliana, Joël Glaziou, Gwénaëlle Gobé, Yvon Godéfroid, Françoise Godet, René Godenne, Jean-Louis Godet, Claire Gondor, Serge Gorin, Michel Gorsse, Mathias Gosselin, Henri Gougard, Didier Goupil, Denis Gout, Jean-Louis Gouty, Pascale Goze, Nathalie Grangis, Jean-Paul Gremillet, Pierre Gripari, Jordy Grosborne, Danièle Grondein, Guy Grudzien, Michael Grynszpan, Anne-Sophie Guénégués, Dominique Guérin, Catherine Guerrero, Patricia-Jeanne Guibal, Jean-Marc Guilbert, Johann Guillaud-Bachet, Marion Guilloux, Henri Gumbau, Cécile-Marie Hadrien, Marie-Claire Haguet, Camille Hamet, Joël Hamm, Nehru Hattais, Méline Haud, Christine Hervieu, Yves Heurté, Sylvette Heurtel, Denis Heuzé, Marc Hillman, Élisabeth Horem, Michel Host, Céline Huet, Sylvie Huguet, Daniel Ichbiah, Mehdi Idir, Jean-Christophe Issartier, Guillaume Jacquemont, Christian Jacques, Alain Jacquet, Isabelle Jamme, Patrick Janjaud, Marius Jauffret, Ivan Jersen, Victor Jestin, Franck Joannic, Franck Joly, France Jousseau, Claire Julier, Émilie Jullin, Habiba Karaoui, Agnès Kédim, Alain Kewes, Bernard Kieken, Renaud Kiselman, Sébastien Klotz, Carl-Keven Korb, J. D. Kurtness, Nicolas Kurtovitch, Marie-Anne Labail, Michèle Labbe, Michèle Labbe, Nathalie Laborde-Barrié, Christian Lacour-Ollé, Jean-Pierre Lacroix, Gilles Lades, Claude Lafargue, Emmanuèle Lagrange, Christiane Lahaie, Isabelle Lallemand, Héléne Laly, Christine Lamy, Jean-Paul Lamy, Lanzain, Expédite Laope-Cerneaux, Valérie Laplanche, Fabrice Lardreau, Patrick Larriveau, Karina Larsen, V. Lassus, François Laur, Paul Lautier, Alain Laval, Guy Laval, Sylvie Lavarte, Michel-François Lavaur, Jean-Louis Layrac, Bruno Léandri, Guy Lebon, Sylvie Le Bras, Philippe Lecarme, Jean-Claude Lecat, Patrick Ledent, Loïc Le Doeuff, Luc Leens, Christian Lefèvre, Pierre Lefur, Henri Légre Okou, Stéphane Le May, Françoise Le Mée, Ségolène Le Mestre, Yvonne Le Meur-Rollet, Camille Léon, Cédric Le Penven, Denis Leroux, Philippe Leroyer, Didier Leuenerger, Gérard Levoyer, Annie K. Levy, Anne Leyrisset, Onora Liocanville, Janine Lionet-Bonis, Michel Loetscher, Sharon Lombardi, Pierre Lorain, Albert Lorcey, Thomas Lorson, Marion Lovinger, Sophie Lucas, Camille Lysièrre, Éric Lysoe, Marthe Machorowski, Patrick Magnan, Marie-Noëlle Magne, Jean-Pierre Magne-Picard, Marie Maillot, Dominique Mainard, Marie-Claude Malenfant, Philippe Malouet, Jean Malzac, Marc Mamias, Gilles Mangard, Daniel Manier, Gaëlle Mann, Laurence Marconi, Pascale Maret, Nadia Marfaing, Estelle Mariotte, Serge Marland, Frédérique Martin, Jean-Claude Martin, Jean-Loup Martin, Lise Martin, Marie-Martine Martin, Héléne Mas, Sylvie Massicotte, François Mathieu, Ginette Mathieu, Lise Mathieu, Magali Mathis, Julie Matignon, Mauricette, Christian Maury, Denis Mazeran, Cécile Ménanteau, Emmanuel Ménard, Françoise Menninger, Paule Méreane, Jacqueline Mercier, Lydie Mercier, Marion Mercure, Jean-Claude Mèresse, Jean-Jacques Méric, Claude Mespède, Serge Meunier, Pierre Michel, Denise Miège, Georges-Noël Milcent, Gilbert Millet, Laure Missonnier, Arnaud Modat, Sylvie Moisant, Bernard Mollet, Micheline Montagne, Gilles Moraton, Marie-Hélène Moreau, Jean-François Moretti, Sigrid Morgane, Martine Morillon-Carreau, Florian Morin, Camille Morineau, Pierre Morvilliers, Emmanuel Moses, Philippe Mottet, Toufhat Mouttare-Mahamoud, Virginie Mouligneaux, Fabrice Moulin, Yasser Moullan, Fabien Muller, Catherine Munier, Marie-Line Musset, Roland Nadaus, Stéphane Nappes, Michel Naudin, Marc Nicolaieff, Frédéric Nivaggioli, Mathilda No, Marius Noguès, Didier Nordon, Michèle Obadia-Blandin, Bérénice Oberlé, Anne-Claire Ordas, Joël Oustalet, Élisabeth Pacchiano, Fabienne Pacory, Louis-Gilles Pairault, Thibault Pairs, Jean-Marie Palach, Colette Panconi, Guy Panisse, Jean-Bernard Papi, Micky Papoz, André Paradis, Dominique Paré, Hugues Paris, Richard Parmentier, Melissa Parrinello, Parviz, Thibault Pastierik, Philippe Pays, Geneviève Peigné, Gilles Pellerin, Isabelle Pellier, Jean-Claude Perier, Annie Perreault, Françoise Pertat, Henri Pevél, Jean Pézennec, Marc Pfeiffer, Bertrand Philibert, Titelott Pic, Jean-Louis Picherit, Philippe Pillard, Nathalie Pillet, Catherine Pinaly, Georges Pochet, Roch Pons, Patricia Portmann, Élisabeth Potdevin-Marin, Jean-Claude Poignant, Martine Poitevin, Roch Pons, Marie Pontacq, Xavier Poursines, Bruno Pradal, Pascal Prévot, Françoise Proveni-Sigoillot, Claude Pujade-Renaud, Marie-Christine Quentin, David Quéva, Sylvie Raffray, Jean-Yves Ragot, Michèle Rakotoson, Patrick Ramamonjisoa, Jean-Louis Ramond, Jean-Louis Rech, Dominique Renaud, Anne Reymond, Louis Reynes, Monique Riboulet-Laurent, Catherine Richard, Gildas Richard, Christine Riche, Yannick Rigaud, Fabienne Rinaudo, Philippe Rivet, Jacques Robert, Élisabeth Rochlin, Marie-Françoise Roger, Christiane Rolland-Hasler, Yvonne Rollet, Frédéric Rollin, Monique Romagny-Vial, Roger Rossetti, Sylvie Rouch, Laurine Roux, Michel de Roy, Jean-Marc Rueda, Robert Ruwet, Laura Sabarthès, Alain Sagault, Christelle Marie Sagny, Olivier Salaün, Pierre Salducci, Simone Salgas, Yann Sallet, Catherine Salmon, Françoise Salmon, Jean-François Samlong, Sébastien Sanchez, Aboubakri Sao, Philippe Saubadine, Nathalie Saulnier, Annie Saumont, Élodie Sauvage, Sylvestre Sbillé, Marie Schembré, Catherine Schmoor, Jean-Paul Schneck, Fabrice Schurmans, Éric Scilien, Sylvie Senanedj, Sandra Sergent, Tania Shebabo-Cohen, Shunga, Valérie Siarane, Chris Simon, Lorenzo Soccavo, Samuel Socquet-Juglard, Pierre Solié, José Solivères, Paul Solo, Martine Sombrun-Tesnière, Claude Sorel, Denis Soubieux, Sophie Stern, Marie-Odile Strey, Vincent Struxiano, Christian Suc, Sabrina Sudre, Alain Suffriti, Richard Szotyry, Rémy Talbot, Adeline Tallent Pengam, Alain Tarrieu, Carole Tcherou, Jean Terrier, Martin Thibault, Guillaume Thiberge, Pascal J. Thomas, Patrice Thoméré, Isabelle Thyssens, Ghyslaine Tiné, Henri Topage, Augustin Tost, Danièle Tournié, Adeline Tournier, Michèle Tournier, Pierrette Tournier, Adrien Tourtebatte, Laurence Toussaint, Loan Treca, Nicolas Tremblay, Cristina Triumph, Félix Trunfio, Marie-Léontine Tsbinda, Julie Turconi, Corinne Valton, Étienne Vanden Dooren, Maryse Vannier, Guy de Vansay, Luce Van Torre, Marie-Claude Varchon, Chantal Vega, Philippe Venant, Jean-Christophe Vera, Renée Verbeurgt-Paricard, Gilles Verdet, Lou Vernet, Bernard Vernières, Philippe Veyrunes, Jacky Viallon, Pierre Vicard, Philippe Vidal, Guy Vieuffault, Viviane Villa-Lobos, Margaux Villain Amirat, Nathalie Villalba, Suzanne Villebrun, Fernande Vincent, Anne Vocanson, Abraham de Voogd, Louis Vuitton, Daniel Walther, Wernicke, Jacqueline Weyl, Hypatie Wills, Joëlle Wintrebert, Patricia Yves, Martin Zeugma, Christian Zimmermann.